

VASSYL
STEFANYK

*La
Croix
de
pierre
et
autres
nouvelles*



VASSYL
STEFANYK

*La
Croix
de
pierre
et
autres
nouvelles*



Василь Стефанов

VASSYL
STEFANYK

*La
Croix
de
pierre
et
autres
nouvelles*

Traduit de l'ukrainien par Ginette Maxymovytch

Editions «Dnipro»
Kiev * 1975

У1
S82

Préface par Fèdir Pohrèbennyk

C $\frac{70303-179}{M205(04)-75}$ 161-75

© Editions «Dnipro», 1975

La littérature ukrainienne est l'une des plus anciennes et des plus riches littératures slaves. Tout comme la littérature russe et biélorusse, elle remonte à la Russie de Kiev et, avec la parution du célèbre poème «L'Enéide» d'Ivan Kotlarevsky (1769-1838), première oeuvre remarquable de la littérature ukrainienne, écrite en langue nationale, elle a commencé une nouvelle période de son développement. Le fondateur du réalisme critique Tarass Chevtchenko (1814-1864), révolutionnaire-démocrate, l'a élevée à un degré supérieur et a ouvert une nouvelle époque dans son histoire. Chevtchenko a donné une puissante impulsion au développement ultérieur de la littérature ukrainienne dans la voie du réalisme et de la forme du caractère national; son oeuvre avait une immense influence sur les littératures slaves.

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, des écrivains éminents comme Marko Vovtchok, Youri Fèdkovytsch, Ivan Franko, Panass Myrny, Ivan Nètchouï-Lèvytsky et d'autres font leur apparition dans la littérature ukrainienne, continuant à développer d'une manière créatrice les traditions de Chevtchenko; ils donnent dans leurs oeuvres un large panorama de la vie du peuple ukrainien asservi nationalement et socialement par le tsarisme, et dans les régions occidentales — par la monarchie austro-hongroise; ils révèlent les pensées et les espérances des masses populaires, leurs aspirations à la réunification des Ukrainiens en une seule famille, leur foi en un meilleur avenir. En Ukraine Occidentale (Galycie, Bukovine et Transcarpatie) la figure la plus remarquable de la vie littéraire, sociale, politique et culturelle était Ivan Franko, prosateur, poète, critique et historien littéraire, traducteur de beaucoup de langues des peuples du monde, inlassable homme politique de tendance révolutionnaire et démocrate. A la fin du XIXe et au début du XXe siècle, Franko a formé et fait entrer dans la littérature tout une pléiade d'écrivains réalistes, pleins

de talent, parmi lesquels le nouvelliste Vassyl Stèfanyk occupe une des premières places. Franko l'a appelé «un de nos plus grands connaisseurs de l'âme paysanne».

Fils de paysan, il aurait dû, tout comme ses frères, labourer la terre, ensemercer les champs, cultiver les blés.

Il est devenu écrivain, le souverain des âmes paysannes, le chantre de la dure vie des cultivateurs non seulement ukrainiens. Il jetait dans les coeurs des masses laborieuses les graines d'un espoir radieux, faisait naître en elles la foi en leur force invincible, en un meilleur avenir.

Il écrivait sur son village, sur les Précarpates, sa région natale. Avec toute la force de son immense talent, il créait les images des paysans misérables, révélait les terribles tragédies qui déchiraient leurs âmes. Il écrivait et se consumait dans ses propres tourments et les tourments de ses héros, cherchant des mots qui tonnent comme le tonnerre, brillent comme les étoiles, il voulait «accorder et tendre bien fort les cordes de l'âme de notre paysan pour en tirer la grande musique de Beethoven».

Ce but, il l'a atteint. C'est pour cette raison que ses oeuvres sont entrées dans la trésorerie spirituelle de la culture mondiale.

Vassyl Stèfanyk est le maître de la courte nouvelle sociale et psychologique; deux lignes se reflètent clairement dans ses oeuvres: la ligne épique et la ligne lyrique, c'est-à-dire, la ligne du sujet et la ligne lyrico-émotionnelle. Les sujets de ses nouvelles sont avant tout des histoires de la vie rurale, des drames, tragiques par leur contenu, comme, par exemple, le recrutement, la ruine des propriétés paysannes sous la pression des relations capitalistes, la triste destinée des vieilles gens solitaires, des domestiques. Ce sont des histoires de village, communes au capitalisme, mais décrites d'une manière extraordinaire. Stèfanyk a montré des tragédies entières: sociales, de conditions de vie, psychologiques. Dans son oeuvre la ligne tragique est fondamentale, déterminée. En même

temps l'écrivain a présenté les traits lyriques de son talent, ce qui a permis de comparer certains de ses récits à des chansons populaires ukrainiennes. Stéfanyk, comme beaucoup d'autres de ses contemporains, O. Kobylanska (1871-1942), M. Kotsioubynsky (1864-1913), Marko Tchèremchyna (1874-1924), ont poétisé la prose ukrainienne, l'ont enrichie d'intonations musicales. Ecrivain profondément national, étroitement lié aux traditions réalistes de la littérature ukrainienne, Stéfanyk était très sensible aux acquisitions créatrices de la littérature progressiste de l'époque et il les a enrichies avec sa palette d'artiste.

Il a élevé la nouvelle ukrainienne à un niveau artistique supérieur, a découvert devant elle de nouveaux horizons. Figure puissante dans le domaine de la nouvelle mondiale, maître éminent, de concert avec I. Franko, Lessia Oukraïнка, M. Kotsioubynsky, O. Kobylanska et autres poètes et prosateurs, il a rendu célèbre dans le monde entier la littérature ukrainienne. Stéfanyk, c'est la tradition vivante de notre littérature, l'orgueil national du peuple ukrainien.

Vassyl Stéfanyk est né le 14 mai 1871 dans le village de Roussiv, du district de Sniatyne, de la région de Stanislav (aujourd'hui Ivano-Frankivsk). Il a passé presque toute sa vie parmi les paysans. Il a fait ses études au gymnase polonais de Kolomyia. Comme fils de paysan, il a connu les brimades et les humiliations, car dans les gymnases de ce temps n'étudiaient pour la plupart que les enfants de parents aisés. De son séjour à Kolomyia date la première passion de Stéfanyk pour les oeuvres de T. Chevtchenko, I. Franko, P. Myrny ainsi que pour les oeuvres des écrivains russes comme N. Gogol, A. Tchékhov, G. Ouspenski, N. Tchernychevski, N. Dobrolioubov, A. Herzen. Il est exclu du gymnase pour sa participation à un cercle illégal de jeunesse estudiantine ainsi que pour son activité politique. Il poursuit et achève ses études secondaires à Drohobytch en 1892.

Il entre la même année à la faculté de médecine de l'Université de Cracovie mais ne la termine pas. La littérature

triomphe de la médecine. Stèfanyk suit la voix de son coeur, il se met à écrire.

La voie qu'il emprunte est une voie épineuse, pénible. Il se fait un monde à lui, un monde paysan où les champs verts et les sillons noirs, le soc blanc et la chanson et la sueur salée le captivent.

En 1897 paraissent les premières nouvelles de Stèfanyk dans le journal paysan «Pratsia» («Le Travail») à Tchernivtsi. Un nouvelliste avec sa propre conception artistique et une manière peu banale d'écrire fait son apparition dans la littérature ukrainienne. Stèfanyk se révèle aussitôt comme un psychologue perspicace, un auteur original. «Il écrivait d'une manière brève, forte et terrible», comme le dit plus tard Maxyme Gorki.

Deux ans après, il fait publier à Tchernivtsi son recueil de nouvelles «Le Livret bleu» qui a eu une large résonance non seulement dans la critique ukrainienne mais, dans une certaine mesure, dans la critique étrangère, attestant de la sorte que la littérature ukrainienne a en Stèfanyk un artiste entièrement formé, un fin maître de la parole. Dans ses petites nouvelles, Stèfanyk a brossé avec une telle force la végétation misérable du village galycien, il a démontré avec une psychologie si profonde le drame moral de ses héros que ses oeuvres ont provoqué par leur cruelle vérité une impression foudroyante. En 1909 encore, le peintre et critique ukrainien Ivan Trouche a dit que Stèfanyk s'est mis à parler «d'une forte voix de maître et il a présenté le paysan ou à mieux dire son âme d'une manière si plastique et si admirable comme personne ne l'avait fait avant lui».

Elaborant ses thèmes devenus traditionnels dans la littérature ukrainienne (comme le recrutement, la prédestination des hommes solitaires, la misère de la vie paysanne), Stèfanyk a remarqué et reflété avec maîtrise tous les nouveaux processus et événements qui s'étaient déroulés en Galycie vers la fin des années 90, avec, en premier lieu, la différenciation des classes, la paupérisation du village, sa ruine. Le drame moral

du paysan prolétaire forcé de quitter son pays pour chercher fortune ailleurs est montré avec une grande force artistique dans la nouvelle «Le Livret bleu» qui a donné son nom au premier recueil de ses oeuvres.

Le recueil suivant des nouvelles de Stèfanyk «La Croix de pierre» a paru à Lviv en 1900. De nouvelles facettes du talent de l'auteur s'y sont révélées. La nouvelle psychologique «La Croix de pierre» a produit une impression particulièrement forte sur les lecteurs. L'écrivain y a montré le profond amour du paysan pour sa terre natale, il y a révélé avec art la tragédie que représente l'émigration pour l'homme de travail, sa séparation avec son village natal, avec tout ce qui lui est cher. Avec sa nouvelle «La Croix de pierre», Vassyl Stèfanyk a édifié un monument à tous les travailleurs-paysans qui ont connu le sort tragique des émigrés. Cette oeuvre, traduite en beaucoup de langues, portée à l'écran, a parcouru tous les pays où la destinée avait jeté autrefois les pauvres originaires du pays de Stèfanyk, le pays des Houtsouls.

Seul Stèfanyk qui souffrait le malheur des émigrés paysans comme son propre malheur a pu décrire avec une telle force et d'une manière si émouvante cette page tragique de l'histoire de notre peuple.

En 1900 paraît à Lviv le troisième recueil de nouvelles de l'écrivain «Le Chemin». Stèfanyk devient l'un des prosateurs ukrainiens les plus populaires dont les oeuvres traduites en langues étrangères sont de plus en plus souvent publiées dans les revues étrangères.

L'écrivain qui aspirait à créer une littérature pareille à la musique de Beethoven ne pouvait pas se consumer longtemps dans les tourments de la création. Après la publication du «Chemin», il se tait pour de longues années et se consacre entièrement à l'activité sociale.

Les événements tragiques de la Première Guerre mondiale dont la Galycie avait été l'arène, les tableaux du malheur national que l'écrivain souffrait profondément ont engendré dans son coeur une nouvelle parole. De dessous sa plume naissent

des nouvelles pénétrées de profonde compassion pour le sort des masses travailleuses jetées dans le tourbillon de la guerre mondiale. En même temps, dans les oeuvres de cette période se font entendre les motifs de lutte des travailleurs ukrainiens pour leur affranchissement social et national, pour leur réunification à tout le peuple ukrainien.

Stèfanyk fait éditer ses nouvelles d'après-guerre à Lviv en 1926 sous le titre symbolique «La Terre».

Sa création est pleine d'un profond caractère dramatique. Le tragique des nouvelles d'après-guerre de Stèfanyk était déterminé non seulement par les conditions de misère, par le manque de terre, la famine, mais aussi par les conditions de l'occupation polonaise, par la privation de tout droit des masses ukrainiennes. Dans ses oeuvres telles que «Elle, la terre», «Une aventure d'enfant», «Les Fils», «Maria» et autres, l'écrivain explique toutes les misères que les masses populaires de l'Ukraine Occidentale ont eu à subir pendant la guerre, il montre les aspirations des travailleurs à la liberté, leur désir de se réunifier à tout le peuple ukrainien. L'écrivain flétrit avec colère les envahisseurs qui s'efforçaient de faire du peuple ukrainien des esclaves sur les terres occupées.

Dans les années 20 et 30, Stèfanyk écrit toute une série d'oeuvres remarquables qui sont entrées dans la trésorerie de notre culture. Elles témoignent de la même puissance créatrice de l'écrivain que de son oeuvre même de la première période. Tout son héritage est d'une pièce, monolithe, artistiquement achevé. De sa création, pas trop grande, mais inestimable comme les lingots d'or, on peut dire: c'est peu, mais c'est beaucoup.

Le retour de Stèfanyk à la littérature est accueilli avec enthousiasme par l'opinion publique progressiste ukrainienne des deux côtés de la frontière. En Ukraine Soviétique, dans les années 20 et au début des années 30 ont paru plus de dix éditions de ses oeuvres, non seulement en ukrainien, mais des traductions en langues russe, polonaise, allemande. En Ukraine Soviétique les oeuvres de Stèfanyk ont retenti avec une nou-

velle force, elles y ont trouvé des millions de lecteurs. Les éditions mentionnées ont relevé l'autorité et la popularité de l'écrivain, l'ont rallié à la culture du peuple ukrainien soviétique. Le Conseil des Commissaires du Peuple de l'Ukraine, prenant en considération la grande importance de l'activité littéraire de Stéfanyk, lui a décrété en 1928 une retraite personnelle, lui donnant ainsi la pleine possibilité de se consacrer entièrement à la littérature. Profondément reconnaissant, plein de foi en ce que la libération des terres de l'Ukraine Occidentale viendrait d'au-delà du Dniepr, Stéfanyk adresse par-delà la frontière polonaise des paroles pleines de gratitude et d'espoir à ses frères de sang: «Je me tiens à l'angle de ma maison et je vous tends les mains...

Je me tiens à l'angle et je vous attends avec amour, et mes pieds me font mal».

Stéfanyk conçoit de nouveaux plans de travail, projette d'écrire un drame pour le théâtre «Bèrèsil» de Kharkov, rêve de visiter l'Ukraine Soviétique. Mais le pouvoir polonais poursuit l'écrivain, ne lui délivre pas le passeport pour le voyage. Aussi ses contacts vivifiants avec les éditions soviétiques et les hommes de culture se rompent-ils. L'état de sa santé s'aggrave.

Il meurt le 7 décembre 1936 dans son Roussiv natal d'où s'est ouvert pour ce fils de paysan le chemin dans le large monde. Il est enterré à Roussiv.

Aujourd'hui le nom de l'écrivain ukrainien, ses oeuvres sont bien connus hors des limites de l'Ukraine. Elles sont traduites en 22 langues des peuples de notre Patrie, notamment en russe, géorgien, moldave ainsi que dans beaucoup d'autres langues du monde, en polonais, tchèque, serbo-croate, anglais, allemand.

Par quoi ces oeuvres émeuvent-elles les hommes de différentes nationalités? En premier lieu, par la grande vérité de la vie, le profond humanisme qui s'en dégage, la compassion infinie pour le sort de l'homme travailleur, par le grand art de la parole.

Par son oeuvre pénétrée d'un grand amour pour l'homme, Stéfanyk, écrivain-démocrate, écrivain-humaniste, mérite une profonde estime et la reconnaissance non seulement du peuple ukrainien, mais de tous les hommes de bonne volonté épris des hauts idéaux de bonté, de justice, d'amour et de paix sur la terre.

A présent les lecteurs obtiennent un nouveau recueil du maître de la nouvelle dans une traduction française.

Stéfanyk connaissait et appréciait la culture progressiste et la littérature françaises; il était au courant des oeuvres des célèbres écrivains français. Il lisait avec enthousiasme les oeuvres originales et les traductions d'Emile Zola, Balzac, Guy de Maupassant, Paul Verlaine et d'autres, il connaissait les oeuvres de Charles Baudelaire, Barbey d'Aurevilly. Dans sa lettre du 22 avril 1896, Stéfanyk cite un fragment traduit de la célèbre «Chanson d'automne» de Verlaine. La douce musique mélancolique inspire tout le ton de la lettre. Le nom de Stéfanyk se trouve parmi les noms de Franko, Pavlyk, Kobylanska sur le télégramme adressé à la femme d'Emile Zola après la mort du célèbre romancier français: «Agréez, Madame, nos condoléances les plus vives à cause de la mort du grand écrivain et excellent citoyen, accusateur intrépide de la corruption, ami de la vérité».

Stéfanyk était fort bien au courant de toutes les acquisitions de la littérature française, il appréciait hautement la contribution du peuple français dans la culture mondiale.

Aujourd'hui les lecteurs français auront la possibilité de découvrir pour eux l'un des plus remarquables novellistes de la littérature mondiale qui, malheureusement, était trop peu traduit en français.

En 1899 la presse française cite pour la première fois le nom de l'auteur après la publication de toute une série de nouvelles traduites par W. Moratchevski dans la revue polonaise «Życie» («La Vie»). Maria Chéliça, femme de lettres polonaise, vivant à Paris, fait paraître un article sur ces tra-

ductions dans le journal français «L'Humanité Nouvelle». Voici ce qu'elle écrit à propos de deux nouvelles de Stéfanyk — «La Famille de Lès» et «Le Maître charpentier»: «L'auteur ruthène dans les courtes nouvelles inspirées par la misère de la vie paysanne donne un récit très original et puissant de l'existence des humbles. D'un réalisme sincère, ces nouvelles impressionnent par la plainte inconsciente qui se dégage de chaque mot des malheureux paysans croupissant dans les ténèbres, ivrognes, brutes et, pourtant ayant des aspirations et des sentiments très humains».

Stéfanyk connaissait cet article. Dans une des lettres, adressées à Olga Hamorak, il écrit: «Dans «L'Humanité Nouvelle» on parle favorablement de moi...»

Les oeuvres de Stéfanyk éveillent à l'époque l'intérêt d'une journaliste et femme de lettres française bien connue en ce temps Madame Séverin, dont le vrai nom est Caroline Rémy. Dans la même lettre à Olga Hamorak, Stéfanyk écrit: «Madame Séverin de Paris veut traduire mes nouvelles et les faire paraître en langue française». Malheureusement, Séverin n'a pas réussi à réaliser ce projet.

Les Français n'ont pu faire la connaissance de Stéfanyk ou plutôt d'une de ses nouvelles qu'en 1912 lorsque M. Roudnytsky fait publier la traduction de la nouvelle «Le Voleur» accompagnée d'une appréciation concise de l'oeuvre de Stéfanyk dans le recueil «Les mille nouvelles nouvelles» où se trouvaient les récits des écrivains français, japonais, norvégiens, roumains, polonais, italiens. Le critique écrit entre autre: «Dans ses dessins précis qui rappellent les petits tableaux de Teniers, l'auteur n'est plus un montreur qui attend de nous une plainte pour ses héros, qui vient demander un regard de pitié. Les personnages de Stéfanyk parlent leur propre langue; ils parlent entre eux ou à eux-mêmes. Et on peut dire qu'ainsi nous les voyons vivre et agir. Il semble que c'est le paysan lui-même qui raconte son histoire et l'auteur atteint à cette simplicité vraie, sans artifice d'aucune sorte. Et on ne

sait ce que l'on doit admirer le plus de la concision de son langage au fini de ses tableaux».

Plus tard le nom de Stèfanyk en tant que nouvelliste éminent entre dans les littératures slaves; des articles isolés sur l'écrivain, de nouvelles traductions de ses oeuvres paraissent en langue française. Par exemple, en 1915, «La Revue Ukrainienne» (No 1, pages 24—27) publie la nouvelle de Stèfanyk «Crépuscule». Et pourtant Stèfanyk n'est pas encore assez connu du large public français. Cette lacune vient d'être comblée par ce recueil qui paraît grâce au travail assidu de Ginette Maxymovyitch qui a récemment traduit en français le roman d'Olga Kobylanska «La Terre».

Nous ne doutons pas que ce recueil de nouvelles de Stèfanyk ne soit favorablement accueilli par les lecteurs.

FEDIR POHREBENNYK,
candidat ès-lettres.

Cet Antine qui braille là-bas, ivre, sur le pré avait toujours été une sorte de déveinard. Tout lui filait entre les doigts, rien ne lui restait dans les mains. Il achète une vache, il faut qu'elle crève, il achète un cochon, celui-ci attrape une maladie. Et toujours c'était ainsi.

Mais quand sa femme vint à mourir et ses deux fils à sa suite, Antine devint alors tout autre. Il se mit à boire, il but et but si bien que son lopin de terre, son jardin, et maintenant sa maison, y passèrent. Il vendit la maison, prit chez le maire un livret bleu de travail et doit à présent se placer quelque part, chercher de l'ouvrage.

Il se tient là-bas, ivre, et raconte bien haut, pour que tout le village l'entende, à qui il a vendu le champ, à qui le jardin, à qui la maison.

— J'ai vendu, un point c'est tout. C'est plus à moi et bastel! C'est plus à moi-oi-oi! Ah, si mon grand-père s'relevait d'sa tombe! Cré nom de Dieu! Quat'boeufs, gros comme quat'moines, vingt-quat'arpents de terre, les meilleures maisons du village! Il avait tout. Et son petit-fils, il a ça!

Il montrait son livret bleu au village.

— Oui, j'bois et j'vas boire. C'est avec mon pognon que j'bois, ça n'regarde personne. L'maire, i'm'dit: Hé, ta terre tu l'as bel et bien pissée! I'm'fourre l'cachet sur le livret et m'engueule! Eh ben moi, j'en ai vu bien d'autres maires.

— Qu'la mort te soit aussi facile qu'la vie me l'est maintenant.

— Je m'en vas d'la maison, je m'en vas pour de bon; en partant j'ai baisé l'seuil et je m'en vas. C'est plus à moi et bastel! Chasse donc comme un chien

celui qui vient dans une maison qu'est pas à lui! On peut entrer: entrez! C'était à moi, maintenant c'est à quelqu'un d'autre. J'sors et la forêt qui bruissonne, qui dit: reviens à la maison, Antine, mais reviens donc!

Antine s'envoie les deux poings en pleine poitrine si fort que l'écho se répand par le village.

— Vous comprenez, j'ai un d'ces chagrins qui m'étreint que j'peux pas l'dire! Je reviens donc à la maison. J'y suis resté un bon bout d'temps, et je m'en vas — c'est pas à moi, j'ai rien à dire si c'est pas à moi...

— Que mes ennemis aient la mort aussi facile que j'avais d'la peine à quitter ma maison!

— J'sors dans la cour et puis non, j'peux pas, les idées m'poursuivent. J'vois d'la mousse verte sur le toit, faudrait l'réparer. C'est tout, c'est pas à moi, misère de Dieu, qui va t'réparer, pauv'maison. Une pierre, à voir ça, elle s'fendrait d'chagrin.

Là-dessus Antine frappe de ses mains la terre comme si c'était une pierre.

— M'suis assis sur l'banc de terre. Feue ma femme l'avait encore enduit avec la glaise que j'brouettais. A peine que j'veux me lever, l'banc, i'm'laisse pas partir, j'fais encore un effort, i'm'laisse pas partir. Et moi, j'ai l'coeur gros, j'ai pas l'coeur gros, non! J'en crève d'chagrin... J'suis assis et vas-y que j'te chiale comme si on m'égorgeait. Les gens s'rassemblent et observent c'te misère.

— Voyez, là-bas, près du portillon, l'curé avait dit un discours d'adieu. Tout l'monde avait pleuré. L'curé avait dit qu'la défunte avait été une maîtresse femme, dure à la besogne...

— R'tournez-vous dans vos tombes, pauvres miens, parce que j'suis un fripon. J'ai mangé tout not'avoir jusqu'à la dernière miette. Et la toile qu'nous avons, j'l'ai mangée. Tu m'entends, Maria, et toi, mon p'tit

Vassyl, et toi, p'tit Youri, dès cette heure vot'père portera des chemises d'sac et s'en ira porter l'eau aux Juifs...

Antine indique à présent la maison du maire.

— Mais la maitresse c'est une bien brave femme. Elle m'a apporté du pain pour l'chemin, mais d'la sorte que l'maire le voit pas. Que l'bon Dieu aide tes enfants et veille sur eux. Qu'la vie vous soit à tous plus facile qu'elle me l'était à moi...

— De quel droit j'suis assis sur l'banc qu'est pas à moi? Je m'en vas. Mais à peine qu'j'avais fait un pas, qu'les vitres se sont mises à pleurer. Elles ont pleuré comme de p'tits gosses. La forêt leur a chuchoté des choses et elle vous versent larme après larme. La maison a pleuré après moi. Comme l'enfant pleure après sa mère, comme ça la maison versait des larmes après moi.

— Avec l'pan de ma chemise, j'ai essuyé les carreaux pour qu'ils pleurent plus après moi, parce que c'est pas la peine et puis j'suis sorti pour de bon.

— C'est plus facile d'ronger des pierres! Un monde noir s'étaie devant moi...

Antine fait un geste circulaire autour de lui.

— J'ai encore un peu d'argent ici et j'vas boire. J'vas l'boire avec nos gens, j'vas l'gaspiller avec eux. Qu'i'se souviennent comment qu'j'ai quitté l'village.

— Tiens, là, sur mon sein, j'ai le livret bleu. C'est maintenant ma maison, mon champ et mes jardins. J'm'en vais avec lui au bout du monde! Le livret est d'l'empereur, partout les portes m'sont ouvertes. Partout. Chez les bourgeois comme chez les Juifs et chez tous les mécréants!

LES ADIEUX

Au couchant se tenait comme pétrifié un nuage rouge. Tout autour le crépuscule du soir étalait ses écheveaux blancs et ce nuage rappelait la tête ensanglantée d'un saint. De derrière cette tête s'échappaient des rayons de soleil.

Il y avait foule dans la cour. Du couchant, comme d'une pierre rouge, se répandait sur eux une lumière crue et unie. Des gens sortaient en grand nombre de la maison. Ils étaient tous tristes comme s'ils venaient de faire leurs adieux à un mort.

Un tout jeune gars, aux cheveux coupés, sortit derrière eux. Tous le regardaient. Il leur semblait que cette tête, inondée de lumière rouge à présent, devait tomber de ces épaules quelque part bien loin sur les routes de guerre. Elle tomberait sur le chemin dans un de ces pays étrangers et lointains et traînerait abandonnée. La mère se tenait sur le seuil de la porte.

— Tu t'en vas déjà, mon fils?

— Je m'en vas, p'tite mère...

— Et nous, qu'est-ce qu'on va faire sans toi?

Les femmes éclatèrent en sanglots, les soeurs se tordirent les mains et la mère cogna la tête contre le montant de la porte.

Le père s'avança vers son fils.

— Allons, mon garçon, prends place sur la charrette, autrement on va râter l'train.

— Passe rien qu'cette nuit encore avec moi, mon enfant. J't'ai si amèrement élevé... j'soufflais sur toi comme sur une plaie... J'te laisserai partir avec le lever du soleil et j'verserai pas une larme... Passe encore c'te nuit avec nous, mon enfant, passe-la avec nous!

Elle prit son fils par la manche et le mena dans la maison.

Les gens se rendirent vers la porte de la cour. Peu après, la mère sortit avec son fils. Son visage était blanc comme un linge.

— Fils, demanda le père, qui donc m'binera l'maïs, cher enfant?

A ces mots les hommes se mirent à pleurer. La tête du père tomba sur la charrette et il se mit à trembler comme une feuille.

— Allons, il est temps.

La mère ne lâchait pas son enfant.

— Mon p'tit Mykola, t'en vas donc pas! Avant qu'tu reviennes, les pas d'la porte s'déformeront, les coins pourriront. Moi, j'y serai plus et i'm'semble qu'tu reviendras point.

Elle enlaça les jambes de son fils.

— J'aurais préféré t'apprêter pour la mort.

On se mit en route.

Ceux qui se trouvaient près du portillon s'en allèrent accompagner le conscrit.

On traversa un bois.

Le chemin était jonché de feuilles. Courbées comme de petits bateaux cuivrés, elles étaient prêtes à suivre avec les pluies d'automne la voie empruntée par le conscrit. La forêt retentissait de la voix de la mère, elle la portait dans les champs, la déposait sur les bordures afin qu'ils sachent qu'avec le renouveau, Mykola ne les labourerait plus.

La forêt franchie, ils s'arrêtèrent dans les champs. Le conscrit se mit à faire ses adieux aux villageois:

— Adieu à tous, à vous, mes proches et à vous, mes pays. Si jamais j'vous ai fait du mal, m'en gardez pas rancune, mais bénissez-moi pour mon long voyage.

Tous ôtèrent leurs chapeaux.

— Reviens-nous sain et sauf et t'retiens pas là-bas.

Le père et le fils prirent place sur la charrette. La mère saisit à pleins bras la roue.

— Prends-moi avec toi, mon cher enfant, sinon j'vas courir à travers champs, tout droit et j'te rattraperai.

— Bonnes gens, prenez donc c'te femme, autrement elle va s'casser les bras.

Les gens arrachèrent de force la pauvre mère de la roue. La voiture s'ébranla.

— A Dieu va, Mykola! cria la foule.

Cette nuit la vieille mère se tint assise dans la cour et se lamentait d'une voix enrouée:

— D'où t'attendre, où te chercher?!

Ses filles se pressaient contre elle comme des coucous et la réconfortaient.

Au-dessus d'elles s'étalait la voûte d'un ciel d'automne. Les étoiles scintillaient comme des perles d'or sur l'aire unie, couleur de fer.

Le train filait à toute allure dans le lointain. Dans un coin du wagon, assis sur une banquette, un paysan pleurait. Pour que personne ne le voie verser des larmes, il enfouissait sa tête dans un sac couvert de broderies. Les larmes coulaient aussi dru qu'une pluie, comme une de ces pluies subites qui se déversent d'un coup, pour se calmer l'instant d'après.

Le bruit saccadé des roues martelait douloureusement le coeur du paysan.

— Y a pas longtemps encore, j'ai rêvé d'lui. J'prenais de l'eau d'un puits et il était tout au fond dans une de ces fourrures déchirées qu'Dieu m'pardonne! Encore un peu et i'allait s'noyer. «Mykola, mon enfant, lui ai-je crié, qu'est-ce tu fais-là?» Et lui d'me répondre: «Oh, père, j'peux pas faire mon service». Moi, j'lui ai dit en retour: «Patiente, mon fils, apprends bien c'qu'on t'enseigne, sois toujours bien propre. Et maintenant c'est fini...»

Une grosse larme roula le long de son visage et tomba sur le sac.

— J'vas chez lui, mais j'sais bien que j'le retrouverai plus en vie. Mais est-ce que j'vas avoir chez qui revenir? Ma vieille courait après moi par les champs, m'priaait avec des larmes de sang d'la prendre avec moi. Ses pieds étaient tout bleus d'froid, elle hurlait comme une folle. Mais j'ai fouetté mes chevaux et m'suis sauvé d'elle. I's'peut qu'elle finisse d'mourir de froid dans les champs... Fallait prendre la vieille. De quoi qu'nous avons besoin maintenant? L'argent, que l'diable l'emporte et l'bétail, qu'i'crève d'faim! De vieux cadavres comme nous, a-t-on besoin d'quelque chose? La vieille n'a qu'à coudre des besaces et on

s'en ira mendier not'pain chez les gens de c'te ville où sera la tombe d'mon Mykola.

Il pressa sa figure contre la vitre, et les larmes se mirent à ruisseler sur la fenêtre.

— Oh, ma pauv'vieille, v'là l'couronnement d'nos vieux jours! C'que tu dois souffrir, pauv'femme, cogner ta tête cont' le mur, implorer Dieu!

Le vieux sanglotait comme un petit enfant. Les pleurs et les cahots du train faisaient sauter comme une citrouille sa tête blanche. Les larmes coulaient comme l'eau d'une source. Il lui sembla entendre la voix de sa femme, il la voyait courir pieds nus et le supplier de la prendre avec lui. Et lui, il avait fouetté ses chevaux. On n'entendait qu'une longue plainte par les champs, mais dans le lointain.

— Pour sûr qu'elle sera plus quand j'reviendrai. Si on pouvait me mettre encore moi en terre avec Mykola. Vaut mieux pourrir à deux, puisqu'on peut pas viv'tous ensemble! Que pas un chien vienne aboyer sur nous en terre étrangère, mais qu'on soit ensemble! Comment le laisser tout seul en c'pays étranger!

Le train filait toujours.

— Comme c'est dommage qu't'aies poussé comme un chêne! Quand il prenait quelque chose en mains, l'travail s'faisait tout seul. Aurait mieux valu t'couper un bras quand t'étais encore tout p'tit...

Le train arrivait vers une grande ville.

Il sortit avec la foule. Dans la rue il resta seul. Des murs, des murs et entre ces murs des routes et le long de ces routes des milliers de feux enfilés à un seul fil. La lumière se noyait dans les ténèbres, frissonnait. On avait l'impression qu'elle allait tomber et qu'un gouffre noir s'ouvrirait.

Mais les feux enfonçaient leurs racines dans le noir et ne tombaient pas.

— Oh, mon Mykola, si au moins j'te revoyais mort!
Sois sûr, mon fils, qu'ma fin m'attend ici aussi!

Il s'assit contre le mur, posa son sac sur les genoux. Ses larmes ne coulaient plus. Les murs s'enfilèrent aux murs, les lumières se rejoignaient et chaquetaient de leurs feux pareils aux couleurs de l'arc-en-ciel. Ils avaient encerclé le paysan pour bien le regarder, parce qu'il venait ici d'un pays lointain. Il se mit à pleuvoir. Il se recroquevilla encore plus et commença à prier.

— Sainte Mère de Dieu, tu viens en aide à toutes les bonnes gens. Saint Nicolas... il se frappait la poitrine.

Vint un policier qui le dirigea vers la caserne.

— Monsieur le soldat, c'est-y ici qu'est mort Mykola Tchorny?

— Il s'est pendu dans l'aunaie hors de la ville. Maintenant il est à la morgue. Descendez cette rue-là et là-bas on vous montrera.

Le soldat s'en alla monter sa garde. Le vieux paysan était couché dans la rue, il geignait. Après un bon bout de temps, il descendit la rue. Ses jambes défaillaient comme si on les avaient fauchées; il trébuchait.

— Oh, mon fils, mon enfant, et toi, tu t'es suicidé!... Dis-moi, mon fils, qu'est-ce qui t'a conduit à faire c'pas?... Pourquoi as-tu perdu ton âme?! Oh, l'réconfort qu'aura ta mère avec c'te nouvelle. Rien à faire, c'en est fait d'nous.

Dans la morgue, sur une grande dalle blanche reposait Mykola. Ses beaux cheveux étaient noyés de sang. Le sommet de la tête s'était détaché comme une coquille. Sur son ventre il y avait une croix, parce qu'on l'avait autopsié et recousu de cette manière.

Le père tomba à genoux près de son fils mort et pria. Il baisait les pieds de son enfant, cognait sa vieille tête contre la dalle.

— Oh, mon enfant, nous, on se préparait pour ta noce, on avait déjà engagé les musiciens et toi, tu t'en es allé d'nous...

Puis il souleva le cadavre, l'enlaça par le cou et se mit à l'interroger comme s'il cherchait son avis:

— Dis-moi donc, combien d'messes faut-i'faire dire, qu'est-ce qu'i'faut donner aux pauv' pour que l'bon Dieu te compte pas c'péché?...

Les larmes tombaient sur le défunt et sur la froide dalle blanche. Ce fut en pleurant qu'il fit la toilette mortuaire de son fils. Il lui passa une chemise blanche à dessin, une ceinture brodée et un chapeau à plumes de paon. Il lui mit le sac peint sous la tête, il alluma un cierge au chevet de son fils pour le salut de son âme perdue.

Le beau et digne garçon qui reposait sous ces plumes bariolées! Il était couché sur la froide dalle de marbre et semblait sourire à son père.

Ivan et Prots étaient assis à une longue table. Ils y roulaient des paroles acharnées et, penchés, écoutaient ce que la tablée disait. Ils se plaignaient et buvaient. Prots était battue par sa femme, et Ivan lui apprenait la manière de dominer son épouse.

— Eh ben, que l'diable emporte c'boeuf que la vache pique! disait Ivan. Si la mienne m'touchait du p'tit doigt, fichtre, j'la tuerais sur l'coup, j'l'écraserai comme un pou! Eh, mais c'est que c'est une honte, à n'pas croire, qu'une femme roue de coups son homme comme un cheval! Je t'la calmerais vite, moi, et si bien qu'elle se souviendrait pas du jour qu'il est. J'aiguïserais ma hache sur l'affiloir et v'lan, j'lui trancherais les bras jusqu'au coude. Et d'une, et de deux: hop! plus de bras!

À ces mots, Ivan leva les bras en l'air comme s'il voulait prendre son vol. Il rejeta la tête en arrière, braqua ses yeux sur Prots et attendit ce que celui-ci lui dirait.

Prots hochait la tête et ne disait mot, le pauvre malheureux, car il n'avait rien à dire, puisque tout cela était vrai.

— Eh toi, là-bas, sale Juif, t'balance pas sur tes livres comme un pendu sur son gibet, ramène-moi plutôt d'eau-de-vie, frère. J'paie et toi, apporte, parce que la prison m'attend et toi, la mort. Marchande pas avec moi, verse-moi c'tord-boyaux... disait Prots, en frappant du poing sur la table.

Le Juif riait et versait à boire. Les deux hommes se mirent à vider leur verre. Ils se penchaient l'un vers l'autre et se rejetaient comme deux rameaux, bercés par une brise légère.

— Tu crois, peut-êt', disait Ivan, qu'j'attendrais qu'les gendarmes viennent m'chercher? Une fois que je lui aurais coupé les bras, j'endosse mon serdak et j'm'en vas chez eux. Honte pour honte, mais j'leur dirais qu'ma femme m'battait et j'lui ai coupé les bras pour ça. J'passerais une paire de jours en tôle, peut-êt' ben même que j'y resterais pas une heure...

Après cela ils se remirent à siffler leur eau-de-vie. Ils l'avalèrent avec des mines si amères qu'ils semblaient boire leur propre sang, tant leur visage se crispait.

— Prots, frère... tu vois, nous lapons l'alcool, tu m'régalas, mais c'est not'travail, not'dur labour que nous nous enfilons. C'est not'sang que nous pompons et avec lequel nous nourrissons les bâtards des Juifs. Mais j'te donne un bon conseil, j'te préviens franchement, prends ta femme en mains, qu'elle lève plus la main sur toi. Bon sang d'bon sang, t'es devenu la risée du village, la femme bat l'mari et l'bat comme plâtre et toi, tu devrais êt' un maître après ça?! Une femme pareille, j'la briderais vite, j'l'attellerais à un mortier et j'la rouerais d'coups avec un fouet en fils de fer!

Ivan tira de l'argent et voulut payer sa tournée, mais Prots balaya d'un geste furieux l'argent de la table à terre.

— Ivan, pourquoi qu'tu m'égorges sans couteau, frère? J'ai envie de t'régaler, parce que tu m'conseilles, comme on dit, comme une vraie mère d'bonnes choses. M'fourre pas ton argent, bois plutôt!

Et ils se remirent à trinquer.

— Ou bien alors parle gentiment à ta femme! Quand tu rentreras tantôt à la maison, dis-lui comme ça: «Écoute, femme, où c'est-y donc qu'tu m'as prêté serment? Sur l'fumier ou à l'église? C'est-y l'rabbin qui nous a mariés ou bien l'curé? Tu lèves ton poing

sur moi, eh bien moi, j'te coupe les menottes. Tiens, apporte l'escabeau et la hache et nous allons faire nos comptes...» Voilà c'que tu lui diras et peut-êt' que tu lui feras peur...

— Oh, Ivan! Tu connais pas ma femme, pauv'vieux. Elle a l'coeur dur comme une pierre et l'bourreau en personne l'effrayerait pas. J'veux parfois lui montrer les dents, alors elle m'lance à la tête tout c'qui lui tombe sous la main! Oh, qu'les docteurs la lancent ainsi après sa mort! «Espèce d'panier percé, m'dit-elle, tout c'que tu vois, tu l'portes à l'auberge et tu voudrais m'faire encore la vie belle?!» J'te dis, frère, j'suis tellement rossé, tellement fouetté, qu'i'm'reste rien d'autre à faire que d'm'en aller d'la maison. Mais j'te dis que j'espère que l'bon Dieu lui desséchera les bras sans mon aide, i's'peut qu'il l'fasse sur mes prières...

— Attends l'aide du bon Dieu, attends, nigaud, et pendant c'temps elle va t'rouer d'coups à faire lever le vent. Oh, t'es un maît' pour ta femme comme c'te pièce de saule qui rattache le joug. Ça vaut même pas la peine d'cracher sur un maît'pareil!

Prots toussa si fort qu'il en devint bleu. Ivan fourra ses deux poings entre ses dents et les rongea. Après il grinça des dents si fort que l'écho se répandit dans toute l'auberge.

— Eh, patron, viens là! Ecoute, Juif, t'es un homme instruit et c'est pour ça qu'tu nous écorches vif; dis-moi donc s'i'y a une loi qui indique qu'la femme a l'droit d'rosser son homme? Y a-t-il un droit pareil, hein? Tu lis des livres à en avoir les yeux chassieux, donc c'droit doit s'y trouver. Si l'empereur a édité une telle loi, ben, faudrait que j'le sache. Parce que s'il a édité un pareil droit, alors qu'ma femme me batte. J'croiserai les bras et elle n'aura qu'à m'taper dessus. Si ce droit vient d'l'empereur, qu'sa volonté s'fasse.

Le Juif dit qu'il n'avait rien trouvé de pareil dans les livres. Il conseilla à Prots de rentrer chez lui, car sa femme le gronderait.

Prots cracha, ecarquilla ses yeux et fixa longuement le Juif. Il voulut rouspéter mais, réflexion faite, il se leva du banc.

Sur le chemin de retour, il criait à tue-tête:

— C'est qu'elle a pas peur, mais alors pas la moindre peur...

— Mais j'lui trancherai le bras comme on coupe les branches d'un saule. A-t-on jamais vu ça? Quand elle est venue vivre chez moi, y avait une cigogne sur l'toit, et maintenant? Quand est-ce que ça finira?

On entendait Prots chanter: «Quand, quand ça-a finira-t-il?...»

Tout près de la maison, il baissa la voix et, arrivé près du portillon, il se tut tout à fait.

A son habitude, Lès avait volé un peu d'orge à sa femme et le portait à l'auberge. Il ne marchait pas, mais courait à toutes jambes chez le Juif et jetait à tout moment des regards derrière lui.

— Tiens, la v'là qui court déjà après moi avec les marmots; qu'vous vous cassiez les têtes! Pourvu qu'j'arrive jusqu'à l'auberge, parce que si elle m'attrape, elle fera de nouveau un boucan du diable.

Et de courir plus vite encore, le sac sur le dos. Mais la femme et les enfants étaient sur ses talons. Juste devant la porte, elle empoigna le sac.

— Eh, t'sauve pas comme ça, t'en vas pas porter l'travail qu'j'ai récolté du champ des enfants!

— Toi, gredine, tu veux d'nouveau faire du tapage pour que tout l'monde t'entende, hein? Tu devrais avoir honte!

— Moi, honte? J'l'ai déjà bue ma honte avec un maît'comme toi. Donne l'sac et disparais. Sinon on va t'battre, j'vas t'rosser, moi et les gosses au su et au vu de tout l'pays. Qu'la honte retombe après sur nous! Donne l'sac!

— Vieille crapule, t'es devenue complètement folle! Mais j'vas vous pendre, toi et tes marmots!

— Andriïko, mon enfant, tapez-lui sur les jambes, rien qu'sur les jambes, qu'il emporte pas vot'pain chez les Juifs! Battez-le à lui rompre les os. On travaillera encore pour un infirme, mais pour un ivrogne on est pas en état d'le faire!

Elle parlait à ses fils qui se tenaient, des bâtons à la main et regardaient timidement leur père. Andriïko pouvait avoir dans les dix ans et Ivanko dans les huit. Ils n'osaient pas avancer et battre leur père.

— Bats-le, Andriïko, j'vas l'tenir par les mains. Flanque-lui seulement des coups sur les pieds, rien qu'sur les pieds!

Et elle frappa Lès au visage. Il le lui rendit si fort que le sang gicla. Les fils accoururent alors et commencèrent à couvrir de coups les jambes de leur père.

— Plus fort, vas-y, mon fils! Cassez-lui les pattes comme à un chien, qu'il les traîne après lui!

Elle crachait son sang, bleussait sous l'effort, mais tenait bon.

Les garçons s'enhardirent et accouraient comme des chiots pour frapper sur les jambes et s'éloigner ensuite pour recommencer l'instant d'après. Ils s'amusaient presque, on aurait dit qu'ils riaient.

Quelques personnes sortirent de l'auberge.

— Eh, eh, on a pas vu ça depuis qu'le monde existe! Ils ont encore le lait d'leur mère à la bouche, et regardez voir comment que ça frappe. Une honte pareille!

Les garçons cognaient comme des enragés, tandis que Lès et sa femme se tenaient pétrifiés, tout en sang et ne bougeaient pas d'une once.

— Eh, les bambins, vous allez vous crever à bat'comme ça l'père...

— Fallait prendre des bâtons plus gros, i'vous serait plus commode d'l'atteindre...

— Cognez l'père sur la tête, cognez sur son esprit, en plein sommet...

C'étaient les mots que leur criait un ivrogne debout près de l'auberge.

Lès laissa tomber le sac, il était abasourdi. Jamais il ne se serait attendu à une telle attaque et il ne savait que faire. Il se coucha enfin par terre et ôta son keptar.

— Andriïko, et toi, Ivanko, allez-y, cognez maintenant, j'bougerai pas. Vous êtes p'tits encore et i'vous

est difficile d'courir tout l'temps vers moi. Allez-y, frappez...

Les fils se tenaient de côté et regardaient leur père d'une manière étrange. Puis ils lâchèrent lentement leurs bâtons et fixèrent leurs yeux sur leur mère.

— Pourquoi qu'tu les forces pas à m'rosser, vois donc, j'me suis couché, cognez donc!

La femme, toute en larmes, hurla à pleins poumons:

— Suis-je donc fautive, bonnes gens? J'm'échine aux champs avec les gosses, je mange du pain sec et tout c'que j'me procure avec tant d'peine, i'l'porte à l'auberge. A cause de lui, j'peux rien gagner, parce que j'peux pas laisser la maison. C'est qu'i'nous a laissés sans une chemise à la maison. Tout c'qui lui tombe sous la main, i'l'ramène chez les Juifs pour d'l'eau-de-vie. J'peux pas trimer à la fois pour mes gosses et pour les Juifs. Advienne que pourra, mais moi, j'en peux plus...

— Mais frappez donc, je lèverai même pas mon p'tit doigt pour me défendre!

— Que l'bon Dieu t'frappe, homme, pour la vie que tu nous as faite et les enfants qu't'as rendus orphelins! Tu nous as tant roués d'coups qu'nous n'sortions pas des bleus comme les boeufs d'leurs jougs. J'peux pas avoir un pot à la maison, que tu l'casses aussitôt. Et que de fois j'ai couché avec les petits en plein gel, et que de fenêtres t'as seulement brisées? J'te dis rien, que l'bon Dieu t'châtie pour moi et pour les enfants! V'là l'destin qu'j'ai prié Notre Seigneur de m'faire... Bonnes gens, vous étonnez point, parce que vous n'savez rien!

Elle chargea le sac sur le dos et, accompagnée de ses fils, se traîna avec peine à la maison comme une poule à moitié assommée.

Lès resta couché sur le sol, immobile.

— J'irai en prison, j'y irai pour toute ma vie. Et d'un! Personne a encore jamais entendu rien d'pareil et ne l'entendra pas. J'ferai une d'ces choses qu'la terre en tremblera!

Toujours couché sur le sol, il sifflait rageusement.

La femme sortit tous les effets de la maison et les porta chez les voisins. Elle s'installa avec ses enfants pour la nuit dans les ronces du jardin. Elle avait peur de son homme qui reviendrait ivre la nuit. Elle avait couché les petits sur un gros sac de toile et les avait recouverts d'une pelisse. Elle-même les veillait vêtue d'un méchant serdak.

— Mes enfants, mes pauv'enfants, qu'allons-nous faire? Vous vous souviendrez longtemps d'la couche que j'vous ai préparée c'te nuit! Vous mourrez et vous pourrez pas laver la honte subie! J'peux plus prier Dieu d'la détourner d'vous...

Et de pleurer et d'écouter si Lès ne revenait pas.

Le ciel frissonnait avec les étoiles. L'une d'elles tomba du firmament. La femme de Lès se signa.

Samedi matin la femme à Mykhaïlo sortit sur le pas de la porte et se mit à se parler d'une voix sonore:

— A savoir où qu'i's'est fourré l'marmot? Ça flâne qu'éq'part, ça furète dans la cour comme c'te poule. Essaie voir de le retenir dans la maison? J'coifferais bien l'gosse, mais i'est pas là.

L'instant d'après, elle se rendit dans la grange pour voir si le petit n'était pas auprès de Mykhaïlo.

— T'en as d'esprit, toi? Tu peux pas renvoyer l'gosse à la maison au lieu d'le tenir auprès de toi, dans c'froid. Viens, mon Andriïko, à la maison, j'vas t'donner une pomme si rouge qu't'en as pas vu d'pareille.

— Y va pas, p'tit bêta, maman te monte un bateau, ta maman veut t'peigner et elle te trompe, fit Mykhaïlo en riant.

— Eh, mon homme, tu dérailles complètement de vieillesse! L'marmot prendra froid à rester auprès de toi. N'écoute pas ton papa, Andriïko, parce que ton papa est un sot, rentre plutôt à la maison, j'te peignerai et te donnerai un p'tit pain et une pomme. Oui, ouï!

— Et si vous m'la donnez pas.

— Viens, viens donc, parole, que j'te la donnerai.

Elle le prit par la main et le mena à la maison.

— J'vas t'laver joliment, t'peigner et demain tu iras avec ta maman à l'église. Maman t'donnera une belle chemise et une ceinture aussi. Tout l'monde te regardera et dira: tiens, tiens, qu'i'est beau, Andriïkol!

— Et la pomme, vous m'la donnerez, maman?

— Oui, oui, j't'en donnerai beaucoup.

— Et l'p'tit pain?

— Et l'p'tit pain aussi...

— Et vous m'prendrez à l'église?

— Mais oui, j'te prendrai...

— Bon, alors peignez-moi.

La mère se mit à laver la tête du petit Andriï. Des gouttes d'eau ruisselaient dans le col et Andriïko retenait avec peine ses larmes.

— Tout doux, tout doux, ta maman t'lavera si joliment! Ton visage sera comme du papier et tes cheveux comme du lin. Tu seras le plus beau de tous les garçons!

— Mais c'est que ça pique...

— Ta maman va tout peigner et rien t'piquera plus. Elle t'coiffera si doucement qu'tu ressentiras rien!

— Et quand vous m'aurez peigné et donné l'p'tit pain, vous m'laissez sortir?

— Dame oui, j't'habillerai et tu sortiras, tu iras t'promener loin, bien loin...

— Ça va, j'irai dans c'cas chez l'Ivan à mon oncle.

La maman lava Andriïko, puis le mit sur ses genoux et le peigna.

— M'man. Près d'papa y a un chat qui attrape des souris et les étrangle.

— C'est parce que les souris dévorent l'grain et font ainsi des dégâts...

— Quels dégâts?

— Ben, qu'il y ait pas quoi batt' et moudre.

— Et qu'est-ce qu'elles mangent?

— Mais l'grain...

— Comment ça?

— Oh, discuter avec toi, c'est bien dur... Faut qu'papa t'coupe les cheveux ce soir, parce que vois, comme i'sont hérissés.

— Comme à un grand, m'man?

— Certes, t'es un grand gars déjà.

— Et puis, tu vois bien qu't'es grand, mais tu veux jamais t'laisser peigner. Tiens, regarde dans l'miroir comme c'est beau?

Andriïko avait l'air très propre, ses cheveux retombaient en mèches claires sur son front et son cou. Ses yeux étaient bleus et ses lèvres rouges. Sa maman lui donna une pomme et un petit pain, il les cacha sous sa chemise.

— J'veux aller chez ma tante.

— Mange d'abord ta pomme et tu sortiras après, parce qu'autrement les garçons t'la prendront.

— J'vas pas la montrer. J'veux aller chez ma tante.

— Ben, vas-y, si tu veux.

Elle lui mit des bottes, sa pelisse à elle, le chapeau de son père et le laissa sortir.

— Fais attention de pas tomber, autrement tu vas recevoir une raclée...

Elle s'assit et se mit à sa couture.

— T'en fais pas, i'est aussi sage qu'une grande personne. Aurait-il pas de qui tenir? C'est Mykhaïlo craché. Et puis comme i'récrame sa récompense pour la coiffure.

La mère eut un sourire et continua à coudre.

— Pourvu qu'i'grandisse fort et sage. Il a qu'trois ans et s'met à réciter ses prières. Et comme i'les dit. Et l'polisson qu'i'fait, i'mettrait la maison sens dessus dessous. Il m'tape parfois tant sur les nerfs que j'dois l'battre. Si on l'frappait pas, ça donnerait rien de bon.

Elle releva la tête et regarda par la fenêtre.

— I'est midi et Mykraïlo qui vient pas déjeuner. Et l'marmot qu'est pas là. I'doit êt'fourré dans la neige, il va tousser après...

Le soir Mykhaïlo était assis sur le banc avec son fils sur ses genoux. Le feu pétillait gaiement dans le four et éclairait la chambre d'une lueur pourpre. Sa femme, assise près du poêle, préparait le repas du soir.

— T'es tombé dans l'enfance, barbon, laisse donc l'enfant en paix, le lance pas comme une citrouille. Viens, mon Andriïko, voir ta maman.

— Mais c'est que j'veux pas, moi.

— A qui es-tu l'fils, à papa ou à maman? demanda Mykhaïlo.

— A papa...

— Et qui qu'tu battras?

— Maman.

— Ah, p'tit coquin, ta maman te donne des pommes et des p'tits pains et tu vas la battre?

— Papa t'achètera beaucoup d'pommes, parce que t'es son fils!

— Ah oui, tu lui en achèterais? Tu verrais jamais rien avec lui.

— Montre voir un peu comment tu monteras à cheval quand tu seras soldat?

Le garçonnet s'assit à califourchon sur le tisonnier et gambada par la chambre.

— Suffit, suffit, Andriïko, tiens, prends c'te paille et écrème le lait.

Andriï vint près du four et se mit à écrémer le lait.

— Eh, Andriï, et qu'est-ce tu achèteras à ta maman?

— Des bottes rouges.

— Et à papa?

— A papa, j'veux pas.

— L'bon fils à maman.

Mykhaïlo le reprit sur ses genoux.

— Comment qu'tu t'appelles?

— Andriï Kosmynka.

— Et qui qu'tu es?

— Un ladicul lusse.¹

¹ Un radical russe (ukrainien), membre du parti radical de la petite bourgeoisie en Galycie. (N. d. T.)

- C'est bien. Et où qu'tu vas partir?
- Au Canada.
- Et comment qu'tu vas partir?
- Sur un bateau qu'est grand comme une maison, sur une mer large, large et loin, très loin...
- Et ton papa, tu l'prendras avec?
- J'prendrai papa, maman et l'Ivan à mon oncle et nous partirons...
- Allons, allons, dresse pas tant l'gosse, lui fais pas passer d'examen, i'peut encore s'endormir sans souper.
- Oui, mais regarde un peu comme l'marmot est intelligent, i'sait absolument tout!

LE MAITRE CHARPENTIER

Quand il arrivait parfois au charpentier de boire la bonne mesure: ni trop peu, ni de trop, il se mettait alors à raconter sa vie. Tous ceux qui étaient à l'auberge, l'écoutaient avec attention, même le Juif, le patron, prêtait une oreille attentive.

— J'vas pas m'mettre à vous raconter des bêtises, hein. J'ai été un maît', j'ai été un propriétaire et tout l'village peut l'dire. A présent, j'suis un vaurien, que l'village l'affirme également... j'dirai rien cont'. J'dirai rien pour la bonne raison que, c'qui est vrai est vrai. Mais comment ça m'est arrivé? Ça vous pouvez m'le demander...

— Eh ben, j'm'amène chez un propriétaire, j'examine l'matériel, la place, on s'met d'accord, on boit une tournée et au travail! J'crache dans mes paumes, j'prends la hache en main et sitôt dit, sitôt fait, v'là une maison jolie comme tout qui pousse dans la cour. De quelque côté que tu la regardes, elle est jolie.

— L'dimanche, j'sors d'l'église, j'rentre chez moi et, chemin faisant, j'médite que si j'vis rien qu'une dizaine d'années, j'reconstruirai entièrement l'village. J'le reconstruirai si beau qu'ce sera un plaisir d'le regarder...

— A la maison j'dîne et j'vas dans l'champ contempler mon seigle. Arrivé au sommet d'la montagne, je jette un coup d'oeil au village et sur mes maisons, mes chères, qui se tiennent, si légères, comme ces oiseaux qui touchent à peine la terre. Et comme ça quand je m'arrête et que j'regarde, j'me sens tout heureux comme c'te mère qui contemple ses enfants. Et j'me sens si léger que j'volerai cent lieues...

— Et Dieu m'complaisait toujours, car i'suffisait que j'pense à quelque chose, que j'l'avais. Je m'étais

acheté un p'tit lopin de terre, puis un aut', j'm'étais acheté une vache, des moutons. Les commandes manquaient pas, elles affluaient toutes seules.

— Ma mère m'serrait parfois contre elle et m'disait :

« Oh, cher fils, quelle bonne fortune l'bon Dieu t'a mis dans les mains, y a pas d'jour et d'heure, que je n'remercie l'Saint Père pour toi ». Elle disait encore : « Mon homme, mon homme, lève-toi donc et regarde not'Ivan, vois l'propriétaire qu'i'est devenu ! » Ma femme écoute tout ça et de tourner comme une toupie par la maison...

Là-dessus Ivan se redressait, son visage exprimait une grande joie. Ceux qui l'écoutaient le regardaient d'un petit air triste, mais gardaient le silence. Ivan les envoûtait par son parler. Il faisait de l'auberge une église.

— Mais après, frères, tout est allé de travers. C'est comme si on avait mis un duvet sur la main et soufflé dessus, c'est comme ça qu'tout est parti. Rien ne m'est resté, absolument rien...

— Un dimanche, un bonhomme s'amène de Louhovysk et m'dit : Voilà, not'curé veut vous voir. Je m'suis préparé et suis parti. C'était pas bien loin et j'suis venu chez l'curé d'là-bas.

— Mais déjà en chemin, j'avais pas l'coeur tranquille. J'arrive donc, j'baise la main au curé et lui i'm'dit qu'il faut construire une nouvelle église dans leur village. Nous n'avons pas pu nous entendre, m'dit-il avec ce Houtsoul qui bâtit les églises, et comme nous avons entendu dire que t'étais un bon charpentier, alors on s'est consulté et on a décidé que ce sera toi qui le feras.

— En entendant ça, une sueur froide m'a inondé, comme ça s'passe avec une bête malade. Tenez, j'me souviens même pas aujourd'hui de c'que j'ai répondu

au curé et comment j'suis sorti d'sa maison? Une pensée m'trottinait par la tête...

— J'm'en reviens chez moi et j'vois tantôt noir, tantôt jaune devant mes yeux, l'vent m'faisait chanceler. Et dans ma tête, ben, on aurait dit qu'des bohémiens la martelaient avec des marteaux. Mais mes pensées s'enchaînaient à d'aut'pensées. J'me disais: bon sang, mais c'est pas une étable qu'tu dois bâtir; ici, frère, on t'donne des billets d'mille en mains, une église, les gens la voient de tous les villages à la ronde. J'ai eu une de ces peurs, que Dieu m'protège! C'est comme si on m'avait envoyé un coup de massue à la tête.

— J'm'amène à la maison et ni ma femme ni mes enfants ne m'sont rien. J'dis rien à personne, j'cache tout ça en moi.

— J'me suis mis au lit. J'dors comme une pierre, j'dors et j'arrive pas à dormir mon saoul. Et j'vois en rêve que j'suis couché dans une cerisaie et que je joue du chalumeau. Les cerisiers sont tout en fleurs, les pétales s'égouttent comme du lait et moi, j'suis étendu et j'joue du chalumeau. Mais près de c'te cerisaie a surgi une église, j'l'avais déjà bâtie et elle se dressait près du verger. Puis soudain il se met à tonner, comme si la montagne s'était effondrée! C'était l'église qui venait d'crouler en poussière. C'te cloche qui s'trouve sur le sommet d'la montagne, s'est mis à sonner d'une manière si plaintive, que l'coeur s'fendait. Elle tintait toute seule. J'veux m'relever et j'peux pas, l'église m'a écrasé. Puis j'ai vu une grande eau et sur cette eau des corbeaux qui flottaient et i'y en avait tant qu'l'eau en était toute noire. La cloche sur l'sommet tintait toujours, mais d'église y en avait plus, et la cloche là-haut sonnait et sonnait...

— Puis j'me vois crier au secours, alors on m'a réveillé et on m'a fait reprendre mes esprits.

— Après ça, j'me souviens plus d'rien. Mais enfin j'ai gardé trois mois le lit et ensuite j'ai été plus bon à rien...

— Le Houtsoul a quand même bâti l'église à Louhovysk, et à moi, i'm'a pris ma vie, ma santé pour toujours...

Là-dessus le maître charpentier n'achevait pas son récit, parce que tous savaient ce qui s'était passé ensuite.

Et puis il ne pouvait pas poursuivre son histoire, car, arrivé à ce moment de son récit, il posait devant lui une bouteille d'alcool et se mettait à boire. En revanche ceux qui, jusqu'à présent, l'avaient écouté en silence, se mettaient à causer et à plaindre le charpentier.

— C'est, voyez-vous, toujours comme ça: l'homme propose et Dieu dispose, et tout est dans la puissance de Not'Seigneur. Chez l'bon Dieu y a pas celui-là est bon et celui-là est vieux, chez lui tous sont égaux; c'qu'il doit donner, i'l'donne au plus pauvre comme au plus riche...

— C'est ben vrai qu'personne a jamais pu s'cacher d'l'oeil de Dieu, mais y a quand même des gens qui font du mal à son prochain. Tenez, le Houtsoul lui a fait une misère, i'lui a jeté un sort ou l'a privé d'raison et qu'est-ce que l'homme est devenu? Rien, de l'argile, qu'il est devenu. Et c'est comme ça qu'un homme peut gâter la vie à un autre...

— Mais c'est d'la semence houtsoule ça, que l'diable l'emporte! Tene, prenez l'Juif là-bas, i'est habitué a viv'd'not'travail, maix il est meilleur que le Houtsoul. I'prend not'argent, nous prend not'bien, mais n'prend pas not'raison. Et un Houtsoul, i'fera avec not'bonhomme des choses, telles que celui-ci oubliera l'monde où i'vit. Le Houtsoul, faut l'chasser comme un chien d'la maison!...

— C'est ben vrai c'que vous dites là, c'est la pure vérité. En effet, Ivan était comme fou après ça. Il a envoyé sa femme sous terre, il a chassé les enfants d'la maison, i's'est ruiné complètement. Il a une p'tite maison, mais elle est si méchante et si délabrée qu'on a peur d'y entrer. Tiens, sous peu i's'en ira chez lui, i'cassera les vitres et s'affalera sur l'four et s'mettra à chanter. Et est-ce qu'il a tous ses esprits maintenant? Un homme raisonnable casserait pas les vitres d'sa propre maison et n'en achèterait pas deux fois par mois. C'est seulement à première vue qu'on croit qu'i' parle bien, mais dans sa tête, i's'passe pas d'bonnes choses...

— C'mécréant l'a complètement ruiné. Il l'a si bien entortillé qu'personne jusqu'à sa mort pourra l'détortiller. I'lui a brisé sa volonté, ni l'travail l'prend pas, ni rien d'aut' et c'qu'il gagne, i'l'porte ici à l'auberge...

— Que l'Seigneur tienne en sa sainte protection chaque honnête homme...

Sémène et sa femme revenaient de l'église et déjeunaient. Ils trempaient dans la crème de la mamalyga froide. L'homme mangeait si avidement que les yeux lui sortaient de la tête alors que sa femme chipotait d'un air posé. A tout bout de champ elle essuyait sa bouche de la manche parce que son mari lui envoyait des postillons. Il ne pouvait manger autrement qu'en faisant beaucoup de bruit et en lançant comme du sable de la salive dans les yeux.

— Tu peux pas fermer un peu c'te grotte, j'peux pas manger mon pain...

Sémène mangeait et ne fermait pas sa «grotte». Sa femme l'avait un peu piqué par ce mot, mais il continua à tirer la crème de l'écuelle.

— I'fait du bruit comme quat'cochons. Mon Dieu, mon Dieu, t'as la gueule mal tournée comme une vieille haridelle.

Sémène se taisait toujours. Il était un peu fautif et puis il avait envie de bien manger. Il se leva enfin de table et fit le signe de la croix. Il sortit, abreuva les cochons et revint se coucher.

— Tiens, il s'en est mis plein la panse et i'va s'coucher comme une bûche, j'vas voir, moi, s'il va fourrer son nez quelque part? I'pourrit comme ça chaque jour de fête et chaque dimanche.

— Qu'est-ce t'as à m'chercher noise? Si j'te la ferme, moi, tu verras que tu l'ouvriras plus — j't'aprendrai a m'chercher des poux!

— J't'écorcherais vif chaque dimanche.

— Ah, si l'cochon avait des cornes...

— I's'tient à l'église comme une andouille. Les aut'-propriétaires sont comme des propriétaires et çui-là,

crotté comme pas deux. L'rouge d'la honte me monte au front pour un maît'pareil.

— Oh, oh, oh, pauv'de moi, j'en perdrai l'paradis céleste! T'es là à boulonner toute la semaine et puis faut encore qu'tu te tiennes à l'église au garde-à-vous! Fais-le, toi-même pour moi, j'l'entends quand même la parole du bon Dieu.

— Oui, surtout qu'tu l'entends, c'te parole. Tu sais pas un mot du sermon qu'a fait l'curé. T'es planté en pleine église comme un somnambule. J'regarde et j'vois qu'ses yeux s'troublent, que sa bouche bâille comme une porte cochère et que la salive lui coule d'la bouche. Et moi, qui vois tout ça, la terre flambe sous moi de honte!

— Fiche-moi la paix un peu, la dévotte, que j'ferme l'oeil pour un instant. Ça t'est égal d'faire marcher ta langue et moi, j'suis à moitié crevé.

— Reste donc pas debout à l'église comme une poutre. A peine l'curé s'met-il à lire du livre, qu'tu ouvres des yeux ronds comme des billes. Et puis tu branles la tête comme cette rosse au soleil et tu laisses dégouliner des fils de salive si fins qu'on dirait qu'une araignée tisse sa toile; — i'manquerait plus qu'tu ronfles en pleine église. Ma mère m'disait bien qu'c'était l'malin qui possédait celui qui dormait à l'église, c'est afin qu'il n'entende pas la parole de Dieu. T'as pas d'Dieu en toi, oh! fichtre qu'non!

— Eh, mais bon sang d'bon sang, que l'diable s'accroche enfin à toi et non à moi. En voilà une bigote? Elle s'est inscrite dans une confrérie épiscopale et croit qu'elle est devenue sainte? Mais j'm'en vas te rosser que t'en auras la peau zébrée de bleu comme la page d'un livre... En voilà une confrérie d'ménagères! Personne a jamais vu et entendu ça! L'une était fille-mère, la deuxième s'est fait faire un mioche étant veuve et la troisième s'en est trouvé un sans mari,—

y a pas à dire, rien que des honnêtes femmes. Mais si ces moines savaient les drôlesses qu'vous faites, ben, i'vous chasseraient à coups d'bâton d'l'église! Voyez donc ces dévotes, i'vous manque qu'une queue par derrière! Elles lisent des livres, achètent des images saintes et sont prêtes à aller vivantes droit au paradis, quoi!

Sa femme en pleura, en trembla.

— Fallait pas m'prendre alors avec un gosse! L'bonheur qu'j'ai connu avec toi. Mais personne, même une chienne n'aurait pas pris un malappris comme toi. Prie plutôt Dieu qu'j'ai bien voulu d'toi, autrement tu serais resté seul jusqu'à ton dernier souffle.

— C'est parce que j'ai été bête, j'ai convoité l'champ et j'ai pris une sorcière dans la maison. J'donnerais maintenant mon propre bien pour m'débarrasser d'toi!

— Oh, tu t'en débarrasseras pas! J'sais, t'en voudrais encore une avec d'la terre, mais t'en fais pas, j'suis coriace, tu m'boufferas pas et m'tueras non plus. J'vas vivre et tu devras m'regarder, compris!

— Mais vis donc tant qu'le soleil brille et la terre tourne...

— Et la confrérie, j'vas la fréquenter et tu m'feras rien!

— Eh ben, non, tu n'iras plus dans c'te confrérie, c'est fini, tant que j'suis vivant! J'vas flanquer en l'air tous ces livres et toi, j'vas t'lier. Tu vas plus m'ramener des moines tes sagesses...

— Oh, que si, parions que j'vas l'faire!

— Mais laisse-moi donc en paix que diantre, parce que si j'attrape un malheur en main, j'vas t'cogner!

— Maman, maman: regarde voir avec quel mécréant batailleur tu m'as mariée! Tiens, i'veut s'chiquer la gueule un dimanche!

— Eh, eh, c'est-y moi qu'ai commencé la querelle? Pensez donc un peu quelle bigote elle fait? Eh, ma

bonne, puisque c'est comme ça, j'vas t'rabattre un peu l'caquet, j'vas t'calmer un peu. C'est qu'à cause de c'te dévote-là, faudrait tout plaquer! Et maintenant, j'vas t'rosser!

La femme prit la porte, mais le mari la rattrapa dans l'entrée et la rossa. Il devait le faire.

Quand Katroussia revenait à elle, sa mère s'asseyait tout près et disait d'une voix plaintive :

— Katroussia, ma pauv'enfant, combien de temps qu'tu vas encore êt'malade? D'sous, y en a plus, impossible d'en gagner d'autres, même si tu t'fortifies. J'ai porté l'argent chez les tireuses de cartes. Et ça en pure perte. L'est vrai que l'une d'elles m'a tout dit, et c'qui s'passait à la maison et l'mal qui te rongeait, mais ses herbes t'ont pas aidée. I'doit plus avoir d'issue pour toi...

Katroussia était étendue immobile. Elle passait une main toute maigre sur son visage. Ses ongles bleus étaient bleus comme ses yeux, et il semblait que beaucoup d'yeux bleus, étranges et brillants erraient sur sa figure. Katroussia fixait sa mère de tous ces yeux et disait amen à tous les propos plaintifs de sa mère.

— Oh, y a pas d'salut au monde, oh non, y en a pas. Et ton père qu'est tout retourné de tout c'mauvais sang qu'i's'fait. Il se demande avec quoi il pourra bien t'enterrer quand tu passeras? Quand il t'regarde, il en devient noir d'chagrin. Nous n'avons plus rien, Katroussia. D'farine, i'en reste qu'au fond dans la huche, d'graines, y en a plus et, en plus, pas un sou vaillant à la maison. Si tu viens à mourir, c'est tout, on est perdu. Si au moins Dieu voulait t'garder jusqu'en automne... Eh, ma fille, ma fille, tu nous as tous mis dans de beaux draps!

La mère se mit à coiffer Katroussia.

— Tu es si brûlante et tu tousses si terriblement qu'Dieu nous protège! J'peux pas t'passer d'chemise propre, ni t'coiffer, ni t'laver. Mon Dieu, mon Dieu, c'te misère noire que nous endurons. J'prie l'bon Dieu

de m'passer la moitié de tes souffrances, mais rien n'y fait.

Les larmes de la mère tombaient sur les cheveux de Katroussia et s'y perdaient come l'eau dans le sable.

— C'est-y toi ça? T'étais si belle, si travailleuse, t'avais pas ta pareille dans l'pays! Nous en avons l'coeur en fête, nous pensions qu'nous aurions la vie plus douce grâce à toi et la v'là c'te viel! Si au moins tu pouvais avoir une meilleure nourriture mais, par malheur, nous n'avons plus que des patates à nous mettre sous la dent. J'ai plus l'courage d'aller chez les voisins les prier qu'ils me donnent du lait, j'y suis allée tant de fois que j'peux plus m'y montrer.

La mère nattait les cheveux de Katroussia.

— J'sais pas pourquoi j't'ai acheté toutes ces fleurs? C'est comme si j'avais jeté deux leva par la fenêtre. I'm'semble que j'les mettrai sur toi à ta mort...

Elles se mirent à pleurer.

— Tenez, apportez-les moi que j'les regardel!

La mère donna à Katroussia des fleurs bleues, blanches, vertes, rouges.

Katroussia les contemplait, un vague sourire aux lèvres et des lueurs bleues, blanches, vertes et rouges dansaient sur son visage.

— Donne ça en vitesse, tiens, ton père qui vient, i'dira encore que t'as des folies en tête.

On mit Katroussia sur une charrette pour la conduire chez le médecin. La mère, tout en larmes, lui fourrait un oreiller sous la tête.

— Que j'puisse d'ma vie ne jamais courir les médecins avec vous! Qu'vous creviez une bonne fois, j'vous enterrerais alors et j'aurais la paix!

Il tenait les rênes de son attelage à un cheval et s'arrachait les cheveux de fureur.

— Et toi, la vieille, rappelle-toi bien que si jamais j'gaspille pour rien mon argent en docteur, j'te tue! J't'enterrerai, moi, sans docteur, j'serai, ton docteur, moi! D'où est-ce que j'prendrai d'argent pour vous, les docteurs, les pharmacies et tout l'reste?! Mes pauv' bras sont pas en état d'le supporter, oh, ils peuvent plus! Maintenant qu'j'ai pris c'te charrette en louage, vaudrait mieux la transporter dans sa tombe, la faire chavirer et avoir la paix! Mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce qui m'prend aujourd'hui? Eh, la rosse, hue, bouge un peu tes flancs décharnés!

Il fit claquer son fouet sur l'échine de la pauvre haridelle et la charrette sortit de la cour.

Dans la rue, Katroussia jetait des regards curieux autour d'elle. Que de changements depuis cet automne! L'oncle Sémène a mis une nouvelle haie et le vieux Mykola a retapé à neuf le toit de sa grange. A contempler toutes ces nouveautés Katroussia en vint à oublier les paroles de son père.

Dans les champs les hommes labouraient et ensemençaient. Les alouettes chantaient dans le ciel. La terre noire, labourée, s'effritait sous le soc au soleil.

Katroussia, toute rose, méditait:

«J'garde l'espoir en Dieu que j'me relèverai, qu'j'aurai mon printemps. J'me trouverai aussitôt du travail... Mon Dieu, mon Dieu, trouve-moi donc un remède!»

Elle était sûre de se rétablir au printemps. Son père, assis devant, garda longtemps le silence. Puis il se mit à parler.

— Tiens, regarde, la belle journée qu'i'fait aujourd'hui et j'suis là à courir les docteurs!

Il se tourna vers Katroussia:

— Dis-moi donc enfin, ma fille, qu'est-ce que j'dois faire de toi? Des journées entières t'es couchée

et ni tu n'vis, ni tu n'meurs. Pendant c'temps j'emprunte à droite, j'emprunte à gauche et tout ça en pure perte! Si j'savais où trouver l'remède à ton mal, je l'chercherais, mais comme ça, j'sais-t'y, moi? Si tu pouvais aller ou par ci ou par là! Ça vaudrait mieux pour toi et pour nous...

Katroussia commença à pleurer.

— Y a pas quoi pleurer, ma fille, parce qu'enfin c'est vrai! Toi, tu mourras et plus rien n't'intéresse, ça t'est-y pas égal d'pourrir sous terre? Avec la vie qu'i'fait aujourd'hui, vaut mieux mourir que d's'échiner toute sa vie durant sur les champs des aut! J'ai déjà emprunté, j'emprunterai encore pour l'enterrement et sur mes vieux jours les Juifs m'chasseront d'la maison pour dettes. Ah, si j'savais qu'tu t'fortifierais pas, j'ferais faire à l'instant même demi-tour au cheval. Et l'argent servirait à t'mettre en terre.

Katroussia sanglotait et toussait à en perdre le souffle.

Le père tira de son sein une pomme et la tendit timidement à sa fille. Jamais encore il ne lui avait donné de friandises.

— Pleure pas, chère enfant, j'suis pas ton ennemi. J'dis ça seulement pour pas gaspiller vainement l'argent, pour pas s'faire du tort et n't'aider en rien. Tu l'vois bien d'ailleurs, toi-même, mon enfant, qu'on a pas d'où prendre. J'donnerais mon doigt à couper pour toi et j'le regretterais pas. Grâce à toi, on m'estime au village comme si t'étais un garçon, car t'avais été une fière ouvrière. Oui, mon fils, j'ai soufflé sur toi comme sur d'la crème et j'vois qu'tu vas mourir. Ça s'voit, rien qu'à t'regarder que tu t'en tireras pas. Oh, ma fille, ma pauv'fille, c'que nous allons êt'malheureux sans toi... Oui, oui, nous l'serons...

Le vieux se tut.

— J'vas mourir, oh, j'vois qu'j'vas mourir, j'vois qu'y a plus d'salut pour moi, chuchotait Katroussia.
Ils arrivaient en ville.

Ils rentraient chez eux. Leur voisin Mykola rentrait avec eux.

— Ce qu'i'm'a chanté, oh, fichtre, ce qu'i'm'a chanté que oh la la! L'paysan n'a pas quoi aller chez les docteurs. Si elle buvait beaucoup d'lait, qu'i'm'dit, et mangeait d'la viande blanche, si sa nourriture s'améliorait, si elle prenait du pain blanc, enfin tout c'qu'i'y a d'meilleur au monde, i'l'a rappelé. C'est possible qu'tout ça aide les riches, mais à nous ça donnera rien. Enfin, quand i'a commencé à énumérer tout c'qu'i'faudrait, j'ai plus écouté jusqu'au bout. On dirait qu'ça m'aurait donné quelque chose si j'avais écouté? Qu'elle meure comme ça! Qu'elle prenne toutes ces médecines qu'j'ai achetées à la pharmacie et qu'elle s'établisse ou qu'elle fasse c'qu'elle veut...

— Vous croyez, peut-êt', commença le voisin, qu'les docteurs donnent aux paysans l'même médicament qu'à un Juif ou à un d'ces messieurs? Jamais d'la vie, allez! I'donnent n'importe quoi à un paysan et sauve-toi si tu peux. Comme si les docteurs voulaient trouver l'bon remède pour l'paysan? Avec l'riche, i's'voit chaque jour et avec l'paysan quoi?

— Si au moins on t'conseillait que faire? Et nous on vient baiser la main et on attend qu'on t'dise de donner les sous...

— Y aurait fallu aller tirer les vers du nez d'la vieille Ivaneude. Elle est allée une fois chez l'docteur et celui-ci a commencé à l'ausculter, mais elle lui a dit tout bonnement: «Donnez-moi, docteur, l'dernier remède. J'suis une pauv'femme, j'ai pas d'sous pour courir les docteurs, donnez-moi donc c'dernier médica-

ment». L'docteur a ouvert des yeux tout ronds sur la bonne femme et lui a dit: «D'où l'sais-tu?» Elle de lui dire: «D'où que j'le sais, c'est mon affaire, mais faites-moi une ordonnance pour c'dernier remède». Et quand elle a commencé, quand elle a commencé, ben, i'lui a donné c'te ordonnance et elle est sur pieds jusqu'aujourd'hui...

— Ben, c'est que j'ai pas eu assez d'tête pour le lui demander. Vous croyez qu'c'est si facile d'parler à un monsieur comme i'vous semble? Dis vite c'qu'il te faut et ouste, file!

— La bonne femme est donc allée avec c'te ordonnance à la pharmacie. Elle l'a tendue à l'apothicaire, mais vous en faites pas, la rusée a regardé l'bonhomme préparer l'remède. Elle a raconté que, quand une goutte de c'te médecine lui est tombée sur la paume, elle lui a passé à travers la main. Mais c'est rien qu'un sur cent qui arrive à l'obtenir, c'médicament. Et l'paysan, i'a besoin d'un remède qui l'guérisse ou alors qu'i'périsse!

— Oh, c'que j'suis bête, pourquoi donc n'ai-je point demandé à la bonne femme l'moyen d'obtenir c'remède! Et moi, j'ai dépensé mon argent et ça donnera rien... Ah, c'que j'ai mal fait.

— Y a sûrement plus rien à faire à vot'fille. Voyez comme elle brûle? Elle est d'la même utilité que c'te feuille qui s'est détachée de l'arbre...

— Oh non, y a plus d'issue et l'argent qu'est perdu. Si au moins j'avais demandé à la vieille Ivaneude..

— Mais c'est que ça dépend aussi des maladies. Voyez, l'apothicaire i'a sa pharmacie et i'meurt aussi...

La vieille Tymko se chauffait au soleil, sur un banc de terre. Les gens passaient devant sa clôture et personne n'adressait jamais la parole à la vieille femme. «Loué soit Jésus-Christ», «Loué soit à jamais» faisaient tous les frais de la conversation.

— L'vieux, y a plus qu'à l'mettre en terre! Le peu qu'i' mange et l'coin où i's'chauffe sur le four, c'est dommage de le lui donner. Tout le monde le voit, le vieux, et personne ne lui adresse la parole, personne lui dit jamais rien. Tout de même, un vieux, vaudrait mieux qu'i'vive pas, ah non!

Elle se souvint des paroles de son vieux Tymko.

— Tu vois, ma pôv'vieille, c'est déjà comme ça dans la vie: ma tête est la première, la tienne m'suit. Et quand ma tête y sera plus, la tienne vaudra plus rien. I'suffit qu'tu m'enterres un jour, et le lendemain t'es déjà plus maîtresse chez toi, tu t'tiendras en locataire dans ta propre maison...

— Ah, vieux, vieux, tu m'as laissée comme si tu avais filé au jour de tes noces. T'étais bon, où qu'j'te penchais, tu t'inclinais et, grâce à toi, j'étais maîtresse chez moi. Oui, oui, je l'étais.

Elle se sentait bien triste, la vieille Tymko, bien que le soleil tel une mère réchauffât ses vieux os.

— Tu crois, vieux, qu'on s'appelle de toi? Si j'y étais pas, personne n'aboierait même après toi. Ah, les enfants d'aujourd'hui, i'sont tels qu'on en a froid dans l'dos! C'que t'as été bête, ma parole, bête à lier! Fallait faire des emprunts dans les banques, avoir des lettres de change, bien manger et bien boire, vivre sur un grand pied. Et nous, on peinait dur, on se plaignait un oeuf pour s'faire une omelette et, aujourd'hui, personne fera l'repas pour toi.

La vieille femme se recouvrit le visage de ses deux mains et chuchotait à son vieux Tymko :

— Si tu sortais, maman, ton dernier sou, ben, tu l'aurais alors c'dîner. Et quand tu pourras plus t'relever, crève alors à manger des patates! Comme si les enfants t'achetaient une pomme ou un p'tit pain? Tu les mangerais alors!

Elle se leva du banc de terre et alla voir après les poules.

— Ma parole, l'vieux, i'a autant d'raison qu'un gosse. J'en ai conté de belles, que c'en est une honte devant l'monde! Ils ont leurs propres enfants, les pauv', et doivent veiller sur eux. Et toi, la vieille, tais-toi et respire. C'est pas sans raison que quelqu'un a dit que l'vieux, i'avait autant d'esprit qu'un enfant...

A ces mots, la vieille entra dans une grande chambre. Elle ouvrit son coffre et se mit à examiner ses effets. Elle regardait si les vêtements n'étaient pas moisissus ou si les mites ne s'y étaient pas mises.

— Tout ça vient de c'que nous nous étions procuré, y a rien d'offert par les enfants. Je m'suis tout préparé pour la mort. Quand mon vieux a rendu l'âme, j'ai plus eu qu'à acheter les planches pour l'cercueil. Ah! si moi, on m'enterrait comme je l'ai fait. Y avait du monde et y avait pour l'monde. J't'ai enterré, vieux, en propriétaire! Personne n'a pu dire qu'j'avais plaint les choses pour toi.

Elle sortit des bottes rouges.

— J'les avais mises rien qu'une fois. Mon pauvre-mari avait été à la foire peu avant sa mort et m'les avait achetées. Tiens, qu'i'm'a dit, Nastia, tu les auras pour ta mort, car qui sait comment les enfants respecteront ta vieillesse? Vaut toujours mieux avoir ses propres affaires. Faut qu't'aies de bonnes bottes sur tes pieds, car qui sait qui mourra le premier de nous deux!

La vieille se mit à pleurer.

— Vous en faites pas, mes enfants, vous n'aurez pas à dépenser pour moi, c'est encore moi qui vous laisserai quelque chose. Mon mari m'a munie de tout. Qu'tous aient c'que j'ai, moi. Permettez seulement pas à vot'vieille mère d'mourir sans cierge. J'ai veillé mon vieux des nuits entières, mais il est pas mort sans cierge.

Tout au fond du coffre, la vieille trouva un petit paquet contenant son argent. Elle le prit dans les mains et s'assit par terre pour le compter.

— Oh, mes enfants, mes enfants, c'que j'ai pu vous dorloter et vous veiller! Y avait des fois que j'courais comme une folle d'la ville, et tout l'temps j'pensais à c'que vous faisiez tout seuls à la maison? J'accours jusqu'au bois et j'les vois venir, les pauvrets, à ma rencontre, si p'tits qu'on les voyait à peine. J'me dépêche, j'sens pas la terre sous moi pour êt' le plus tôt à la maison, et eux, i's'tiennent plantés, et j'devais m'asseoir et leur distribuer les cadeaux. Et quand ils ont eu les mains pleines, i's'mettaient alors en route! Y avait qu'ma pauvre p'tite Dotsia qui marchait à mes côtés; les marmots avaient fui comme le vent...

Le visage de la vieille devint plus doux, plus serein. Elle jeta un coup d'oeil aux images saintes. Il s'y trouvait un angelot nu qui tenait dans ses mains dodues deux roses rouges.

— Et toi, l'nu là-bas, tu t'moques toujours d'ta vieille bonne femme. Quand elle a vieilli, toi, t'es resté jeune, tu égayes toujours sa maison. Oh, enfant du bon Dieu, comme ma vie a vite passé!

La vieille s'appuya des deux mains au sol et se mit à évoquer sa vie d'antan.

— Mon p'tit Yourko devait pas encore êt'de c'monde, quand j'ai acheté l'angelot. Un p'tit monsieur avait accroché sous l'auvent tant d'images qu'une charrette

les aurait pas emportées. J'en ai vu du monde sur ces images, comme à une foire. Y avait là-bas une bête si sauvage qu'on pourrait pas l'imaginer dans un conte. Et puis, y avait des tsars si terribles, des tsars moscovites et turcs et d'autres merveilles encore. Parmi eux y avait un angelot et je l'ai acheté. Il regardait si gentiment et tendait à chacun ses roses qu'on avait envie d'les prendre. Oh la la la, toute une vie a passé depuis lors...

— Des fois, à la veillée, l'hiver, j'faisais des colombes en papier. J'leur dorais la tête, j'leur argentais les ailes et quand j'entourais l'ange de toutes ces colombes, il avait l'air d'jouer avec eux.

La vieille Tymko, toute à ses réflexions, en oublia de compter son argent. Elle le tenait dans son poing et volait bien loin en pensées.

— Oh, nous y passerons tous, mon pôv'angelot, moi, j'y serai plus depuis longtemps, et toi, tu égayeras toujours ma maison. Y aura au moins ça qui montrera qu'j'ai vécu...

Dans cette mesure qui grimpe là-haut sur le tertre comme un hanneton dandinant, était couchée une vieille femme. Sous elle un gros sac de toile et sous la tête un oreiller noir, bien dur. Tout près de la femme, à même le sol, on avait posé un morceau de pain et un cruchon d'eau. Les enfants avaient laissé cela à la mère avant d'aller aux champs pour qu'elle eût quoi boire et manger. Ils étaient très pauvres et n'avaient rien de meilleur à offrir à leur vieille mère. Il n'était pas non plus question de veiller la malade, le travail dans les champs ne le permettait pas.

Des mouches bourdonnaient dans la petite chambre. Elles se posaient sur le pain et le mangeaient, se glissaient dans le cruchon et en buvaient l'eau. Repues, elles se reposaient sur la malade. Elles pénétraient dans ses yeux, dans sa bouche. La vieille gémissait, mais n'avait pas la force de les chasser.

Elle était couchée sur le sol et regardait, les yeux hagards, la croix taillée dans la poutre. C'est avec peine qu'elle desserrait ses lèvres brûlées pour les humecter avec sa langue blanche.

La lumière du soleil filtrait à travers les carreaux. Les couleurs de l'arc-en-ciel jouaient sur le visage ridé. La vieille femme était terrible à voir dans cette illumination. Les mouches bourdonnaient toujours, elles traînaient après elles des lueurs irisées sur la vieille et la malade remuait les lèvres et montrait une langue blanche. La petite chambre avait l'air d'une grotte enchantée où l'on châtiât une grande pécheresse depuis la création du monde jusqu'au Jugement Dernier.

Quand le soleil lécha les jambes de la vieille et tou-

cha la ficelle qui nouait le gros sac, la femme commença à se mouvoir sur le sol et à chercher le cruchon.

— Tiens, hé, regarde un peu!

La vieille femme se leva tout doucement. De sa main, elle chassait les mirages.

Un diable à longue queue sortit de dessous le four et s'assit près de la femme. La vieille se détourna avec peine de lui. Le diable s'assit alors en face de la bonne femme. Il prit sa queue dans ses mains et en caressa le visage de la vieille. La femme ne put que battre des cils, les dents serrées.

Soudain, une nuée de petits diabolotins s'échappa du four. Ils se suspendirent au-dessus de la vieille femme comme des sauterelles au soleil ou une volée de corbeaux dans la forêt. Puis ils s'abattirent sur la malade. Ils s'engouffraient dans ses oreilles, dans sa bouche, se posaient sur sa tête. La vieille se défendait. De son pouce, elle tâchait d'atteindre le majeur et de les porter vers son front pour en faire le signe de la croix. Mais les petits diabolotins pesaient sur sa main et ne lui permettaient pas d'esquisser sur eux ce signe. Le vieux diable lui fit un geste de menace, la prévenant de n'en rien faire.

La vieille s'acharna longtemps, mais ne parvint pas à faire le signe de la croix. Puis le grand diable finit par la prendre par le cou et ricana si fort que la vieille femme se jeta à genoux et tomba la face contre la fenêtre.

De là, des cavaliers foncèrent sur elle. Ils portaient des tuniques vertes, montaient des chevaux rouges et tenaient des pipes entre leurs dents. Ils venaient à elle, c'était la fin de la vieille!

Elle ferma les yeux. Le sol de la chambre s'entr'ouvrit et la vieille commença à dégringoler, la tête la première. Elle roulait de plus en plus bas. Tout au fond, le diable la chargea sur ses épaules et se mit

à voler comme le vent en l'emportant. La vieille femme fit un geste pour se dégager et sa tête tomba lourdement sur la table.

Le sang coula, la femme eut un dernier sanglot et expira. Sa tête s'inclina contre un des pieds de la table, et ses yeux morts, grands ouverts, fixaient d'un regard oblique la pièce. Les diables cessèrent de se démener et il n'y eut plus que les mouches à lécher voluptueusement son sang. Les ailes ensanglantées, elles étaient de plus en plus nombreuses et toutes rouges.

Elles se posaient sur les pots noirs placés sous le four, ainsi que sur les écuelles du dressoir, sur celles où étaient dessinés des cavaliers en tuniques vertes avec des pipes dans la bouche. Elles répandaient par toute la chambre le sang de la vieille femme.

Mytro rapiécail des bottes de femme Il les rassembleait plutôt qu'il ne les raccommodait. Les donner à un cordonnier eût été un péché, et puis il était à court d'argent. Sa femme n'avait plus rien à se mettre, elle n'avait même pas dans quoi aller tirer un seau d'eau et le ramener à la maison. Voilà pourquoi dès le matin, Mytro s'était mis à ses bottes. Assis sur le banc, face à la fenêtre, entouré de vieux morceaux de cuir, il poissait des fils pour en faire du ligneul et il enrageait comme un chien.

— Fichtre, j'vais te les flanquer dans l'four, j'vas te les jeter au feu et j'aurai la paix! L'cuir est tout brûlé, j'peux pas tirer l'fil, l'cuir, i'pète, bon sang d'bon sang, mais fichez-moi ça sur l'fumier et crachez dessus, et ce sera tout!

Maugréant contre les bottes, Mytro les rapiécail pourtant bien soigneusement. A chaque coup de fil qu'il faisait dans le cuir, il regardait la botte, l'oeil anxieux, craignant de la voir se déchirer sous la main. Aussi son travail n'avancait guère et Mytro se fâchait.

— L'fer qu'est pas du cuir, il s'use bien; que dire alors du cuir? Ça fait quat'ans qu'on les a achetées, cet automne ça fera quat'ans, elles ont fait leur temps. Mais i'faut qu'elles servent encore cet hiver, i'faut à tout prix!

Il rapiécail et s'énervait, voulait cent fois les jeter dans le four ou sur le fumier.

Sa femme était assise sur le banc près du four et ravaudait des chemises.

— C'est usé jusqu'à la trame. On peut pas semer d'chanvre, on a besoin de c'bout de terre pour manger, d'toile, on peut pas en acheter, y a pas d'argent,— viendra le moment où l'on va marcher tout nus. Tu

mets une pièce ici, ça s'déchire là. S'ifallait pas laver, ça craquerait peut-êt' pas si vite. J'les lave quand même pas comme i'faut, mais la toile d'araignée reste de la toile d'araignée! Dieu sait comment les ravauder, par quel côté commencer?

C'est avec ses pensées en tête que la femme se tenait assise au-dessus d'un tas de chiffons. Son visage décharné contemplait, l'air impuissant, les chemises déchirées. La toile grossière, toute usée, aux broderies rouges défraîchies, ressemblait à des tenues de soldats revenus de guerre. Elle, par contre, rappelait cette pauvre soeur de charité qui, toute triste et résignée, voulait à tout prix secourir les malheureux blessés.

— Cet hiver faudra encore l'passer, mais j'sais pas ç'qu'on fera en été.

Elle menait le gros fil autour des pièces et pensait à sa vie grise et triste.

Sur le four était couchée la mère de Mytro. C'était une femme toute menue, pas plus grande qu'une enfant de dix ans. Elle ne cessait de tousser.

— Bon Dieu, bon Dieu, trouve-moi donc, ma mort, pour que j'souffre pas si amèrement! J'ai dû déjà expier tous les péchés qu'j'ai pu commettre... Y en a qui meurt et qui voudrait vivre, qui laisse toute leur fortune et leur richesse et moi, j'suis comme c'te pierre dure qu'personne peut écraser. Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi qu'tu m'punis si sévèrement?

Et elle s'étranglait sous la violence de la toux.

Les enfants se tenaient auprès de leur grand-mère. Quand elle bleussait et étouffait presque sous la toux, ils la regardaient avec des yeux curieux, montraient la grand-mère du doigt et disaient: «Tiens, hé, mémé, qui meurt déjà!» Et quand la vieille grand-mère cessait de tousser, elle leur disait: «Oh non, oh non, mes enfants, ma mort m'a oubliée».

Enfin Mytro en eut assez de peiner sur les bottes trouées. Il les flanqua sous le banc et commença à crier.

— Si j'vous apprêtais pour la mort, j'aurais l'coeur plus léger! J'arrive ni à vous nourrir, ni à vous chausser, ni à vous vêtir. Mais marchez donc un peu pieds nus, peut-êt' qu'la mort vous prendra plus tôt.

Il s'assit auprès de la table.

— Peut-êt' qu'tu m'donnerais quelque chose à manger, toi, ma ménagère. Tu sais bien que j'ai encore rien mis sous la dent aujourd'hui.

Sa femme se leva du banc et lui servit des pommes de terre. Elle avait l'air intimidé d'une brebis.

Mytro pelait les pommes de terre, les trempait dans le sel et grignotait son pain.

— Tu sais m'nourrir, toi... J'te nourrirai, moi, que t'en crèveras, si bien j'te nourrirai. Si t'avais fait un borchtch ou d'la mamalyga ou diable sait quoi encore... Elle t'fourre sous l'nez des patates et étouffe-toi avec ça! J'suis plus en état d'traîner mes pattes!

— Mais, fils, qu'est-ce tu veux qu'elle t'cuise? Y a pas d'huile, pas d'farine, qu'est-ce tu veux qu'elle t'fasse?

— Vous, la mère, vous avez rien à dire dans tout ça. Croupissez sur vot'four et tousez! D'biens, vous m'en avez pas donné, d'boeufs et d'vaches non plus, aussi tenez-vous tranquille là-haut. Ou bien pensez plutôt avec quoi j'vas vous enterrer? Vous attendez c'te mort comme l'oiseau, i'attend la pluie, vous faites qu'm'rabâcher: «Bon Dieu, bon Dieu, trouve-moi, ma mort», — mais tout ça repose sur ma tête...

La vieille femme voulut pleurer, mais la toux l'en empêcha.

— Ma parole, j'vas devenir sourd, fit Mytro.

— Eh toi, polisson, qu'est-ce t'as à t'pendre sur l'dressoir, tu veux casser les pots? Si tu pouvais t'y accrocher à jamais...

Et il se mit à corriger son fils.

Les enfants poussèrent des hurlements, la grand-mère ne cessait de tousser.

— Sur c'te maison un oiseau s'poserait même pas, dit Mytro.

— Qu'est-ce tu leur veux, aux gosses, c'est-y leur faute, si les bottes sont fichues?

— Toi, chienne, tu les as mis bas et tu vas encore aboyer pour eux? J'vas vous tous tuer, moi...

Il prit la botte de dessous le banc et commença à couvrir de coups sa femme. Puis il endossa sa pelisse et s'apprêta à sortir.

— Que d'ma vie, je ne remette les pieds dans cette maison, fit-il sur le pas de la porte.

— Va, va, écoute c'qu'on dit sur l'Canada; tu crois, peut-êt' que j'vas m'en aller avec les gosses au bout du monde?... jeta-t-elle à sa suite.

La femme alluma son four. La fumée se répandit par la pièce, et elle essuyait ses larmes. La fumée lui mangeait les yeux.

La vieille grand-mère geignait sur le four.

— Ah, si l'été venait, chacun s'en irait de son côté et i's'rongeraiet pas tant. L'soleil les chasserait dans les champs. Mais comme ça, tous ensemble dans une pièce, c'est un vrai enfer. Mon Dieu, mon Dieu, me retiens plus en c'monde, tu vois bien qu'j'ai pas comment vivre...

Les enfants couraient par la chambre. Mais dès qu'ils entendaient des pas dans l'entrée, ils se sauvaient sur le four, près de la vieille grand-mère. Leurs visages devenaient alors las et désolés. Ils jouaient aux enfants sages parce qu'ils avaient peur des coups de leur père. Mais si ce n'était pas leur papa qui reve-

nait, ils redescendaient alors du four et regalopaient dans la pièce.

C'est ainsi que s'abat sur l'aire une volée de pigeons. Si l'homme fait grincer la porte d'entrée, ils abandonnent leurs graines et, tout effarés, s'envolent bien haut dans le ciel.

La vache à la Romaneude était mal en point. Eten-
due sur la paille, elle regardait tristement de ses
grands yeux gris. Ses naseaux frémissaient, la peau
de son corps se plissait et elle grelottait toute de fièvre.
De tout son être émanaient une immense souffrance
et une grande douleur muette. Dans ces cas-là on
regrette le plus que la pauvre bête ne puisse pas par-
ler et se plaindre.

— Ça s'voit de suite qu'elle vivra point. On pour-
rait faire quelque chose si c'était l'sang, mais on a
dû lui jeter le mauvais oeil. Qu'les yeux sortent à
celui qui l'a fait, et maintenant pas moyen de la sau-
ver. Remettez-vous à la grâce de Dieu, i's'peut qu'il
vous aide...

C'est ce que disait Ilache qui s'y connaissait en
bêtes.

— Oh, mon Ilache, j'vois bien qu'elle vivra pas,
mais si elle passe, j'ai plus rien à faire en c'monde.
Toute ma vie, je l'ai perdue pour l'avoir c'te vache.
J'suis restée sans mon homme, mon fils est mort à
l'armée et moi, j'ai peiné, je m'suis échinée jour et
nuit. Par les longues soirées d'hiver, j'filais jusqu'au
matin à en avoir les bouts de doigts enflés, à ne voir
que du sable dans les yeux. Dieu seul sait comment
j'ai fait pour amasser ces sous. .

— Voyez-vous, avec l'pauvre c'est toujours ainsi,
i'peut crever à la fâche, ça fait rien! C'est déjà comme
ça; que faut-il faire? Faut vivre quand même...

— J'sais-t'y moi que faire, où chercher aide et con-
seil?

— Trouvez donc un jour et faites dire une messe
et offrez un dîner. Ou bien allez en pèlerinage à la
Saint-Jean de Soutchavsk; on dit qu'ça aide beaucoup.

— Oh, j'l'ai déjà fait, et puis j'ai été en pèlerinage à la Sainte-Marie de Zvarnytsk, mais j'irai encore à la Saint-Jean de Soutchavsk.

— J'dis qu'peut-êt' l'bon Dieu vous aidéra, si vous vous en remettez à lui. Qu'Dieu vous donne le meilleur en ce monde.

Et Ilache s'en fut.

La Romaneude s'assit auprès de sa vache et veilla à ce qu'elle ne crève point. Elle lui donnait ce qu'elle avait de meilleur, mais la vache ne voulait rien manger. Elle ne faisait que regarder la vieille femme et brisait son coeur.

— Petiote, ma toute petiote, où donc qu't'as mal? Laisse pas ta vieille maîtresse sans une goutte de lait. Réconforte-moi donc un peu.

Elle caressait la vache au front, sous le cou et se lamentait sur elle.

— Jamais plus j'aurai de vache, oh, qu'non?! J'peux pas joindre les bouts des doigts, j'peux plus enfiler une aiguille; comment faire pour avoir une vache sur mes vieux jours?

La vache grelottait et la Romaneude la recouvrit de sa pelisse et, dévêtue, la veilla au grand froid. Elle-même claquait des dents, mais tenait le coup.

— C'est peut-êt' pour mes péchés que l'bon Dieu m'punit d'la sorte? Plus d'une fois, pauv'malheureuse, j'ai péché à cause de toi! Là, j't'ai fait paître un peu sur les limites des voisins, ou bien j'ai fauché une citrouillette ou encore j'ai ramené des gerbées d'herbes. Mais j'ai jamais refusé d'lait à personne. Un enfant tombait-il malade ou bien une femme accouchait que j'y allais avec un gobelet de lait. Et l'fromage, j'le donnais aussi aux gens pour leur mamalyga. Mon Dieu, punis pas si durement la pauv'veuve que je suis. Plus jamais, j'toucherai aux biens d'autrui, fais-moi seulement grâce de ma vache!

La Romaneude pleura ainsi sa vache jusque tard dans la nuit. Elle l'aspergeait d'eau bénite, mais rien n'aidait. La vache avait étalé ses jambes tout le long de la petite étable et soufflait en soulevant bruyamment ses flancs. La vieille femme la caressait, l'embrassait, lui parlait, mais ne put rien faire.

La lune éclairait la petite étable par la porte et la vieille voyait les moindres mouvements de sa vache. Celle-ci finit enfin par se relever. Elle tenait à peine sur ses jambes. Elle regardait l'étable comme si elle disait un dernier adieu à chaque recoin.

Puis elle retomba sur la paille et se tendit comme une corde. La Romaneude s'agenouilla auprès d'elle et la frotta avec une touffe de paille. Elle ne savait pas elle-même ce qui se passait. Puis la vache meugla bien fort et commença à battre des jambes. La Romaneude eut chaud, elle vit jaune et s'affala tout ensanglantée. La vache battait des jambes et mettait en pièces la vieille femme.

Toutes deux luttèrent avec la mort.

LA NOUVELLE

La nouvelle s'était répandue dans le village que Hryts Lètoutchy avait noyé sa fillette dans la rivière. Il avait voulu noyer également l'aînée, mais elle avait obtenu qu'il la laisse partir. Depuis que la Hrytseude était morte, il tirait bien le diable par la queue. Il ne pouvait pas y arriver tout seul, sans femme, avec les enfants. Personne ne voulait se marier avec lui, car s'il n'y avait eu que les enfants, mais il y avait encore la misère et une gêne extrême. Deux années entières Hryts s'était donné beaucoup de mal tout seul avec ses enfants très petits encore. Personne ne savait rien de lui, de la vie qu'il menait, de ce qu'il faisait, à part peut-être les voisins les plus proches. Ceux-ci racontaient que Hryts n'avait presque pas chauffé la maison de tout l'hiver et avait passé les froids avec ses fillettes sur le four.

Et, à présent, tout le village parlait de lui.

Il était venu un soir à la maison et avait trouvé ses fillettes sur le poêle.

— Papa, nous avons faim, fit Handzounia, l'aînée.

— Ben, mangez-moi, qu'est-ce que vous voulez que j'vous donne d'aut'? Hé, y a du pain, lestez-vous avec!

Il leur donna un morceau de pain et les petites se jetèrent sur lui comme des chiots sur un os.

— Elle vous a mises au monde et vous a laissées pour mon malheur, qu'la terre la rejette! Y a la peste qui rôde quelque part, qu'elle s'torde le cou, mais s'amène par ici. La peste elle-même aurait peur de c'te maison!

Les fillettes ne prêtaient nulle attention aux propos de leur père, elles les entendaient chaque jour, chaque heure et avaient fini par s'y habituer. Elles mangeaient leur pain assises sur le poêle et faisaient pitié à voir.

Dieu sait comment ces menus os tenaient-ils ensemble? Il n'y avait que quatre yeux noirs à être vivants et à avoir du poids. Il semblait que ces yeux devaient peser autant que le plomb et que sans yeux, le reste de leur corps se serait envolé comme un duvet au vent. Même maintenant lorsqu'elles mangeaient leur pain sec, on avait l'impression que les os de leur visage craquaient.

Hryts les regarda du banc où il était assis et pensa: «Des cadavres!» et s'effara à tel point que la sueur l'inonda. Il éprouva soudain la sensation d'avoir une lourde pierre sur la poitrine. Les fillettes avalaient avidement leur pain, et Hryts tomba à terre et pria, mais quelque chose le poussait tout le temps à les regarder et à penser: «Des cadavres!»

Quelques jours durant Hryts eut peur de rester à la maison, il allait chez les voisins et ceux-ci remarquèrent qu'il se tourmentait fort. Il devint noir, ses yeux s'enfoncèrent profondément dans les orbites, il avait l'air de ne rien voir autour de lui hormis cette pierre qui pesait sur lui.

Un soir Hryts revint chez lui, fit cuire des pommes de terre aux enfants, les sala et les jeta sur le four pour que les petites mangent. Le repas achevé, il leur dit:

— Descendez du four, on va aller en visite.

Les fillettes mirent pied à terre. Hryts les vêtit de vieilles loques, prit la cadette, Dotsia, sur ses bras et la petite Handzounia par la main et sortit avec elles. Il marcha longtemps par les prés et s'arrêta sur une montagne. En bas, éclairée par la lune, la rivière s'étalait dans la vallée telle un immense jet de mercure. Hryts tressaillit car l'eau scintillante le glaça et la pierre qu'il portait sur sa poitrine devint encore plus lourde. Il haleta et eut beaucoup de peine à porter la petite Dotsia.

Ils dévalaient la montagne, ils allaient vers la rivière. Hryts grinçait des dents si fort que l'écho se répandait par les prés et il ressentait sur sa poitrine une longue ceinture de feu qui lui brûlait le coeur et la tête. Arrivé à proximité de la rivière, il ne put plus marcher lentement, il se mit à courir, laissant Handzounia. Elle courait à sa suite. Hryts prit promptement Dotsia et la jeta de toutes ses forces dans l'eau.

Il se sentit mieux et dit avec volubilité:

— J'dirai à ceux d'la ville qu'i'y avait plus d'issue: rien à s'mettre sous la dent, pas d'bois pour chauffer la maison, personne qui puisse faire la lessive, débarbouiller les marmots, en un mot, rien! Punissez-moi, parce que j'suis coupable et pendez-moi.

La petite Handzounia se tenait près de lui et disait avec la même volubilité:

— Papa, p'tit papa, me noyez pas, me noyez pas, me noyez pas!

— Oh, si tu veux pas, j'te noyerai pas, mais ce serait mieux pour toi, quant à moi, ça m'est égal, tu sais, j'vas répondre pour une comme pour deux. Tu vivras dans la misère dès ta petite enfance, puis après tu t'placeras comme nounou chez les Juifs et à nouveau tu souffriras la misère. Comme tu veux, du reste.

— Me noyez pas, me noyez pas!...

— Non, non, j'te noyerai pas, mais Dotsia se sent déjà mieux que toi. Reviens dans c'cas au village et moi, j'vas m'dénoncer. Té, prends c'sentier tout droit jusqu'au haut d'la montagne, là-bas, entre dans la première maison venue et dis-leur que mon papa a voulu m'noyer, mais j'l'avais prié et i'm'a laissée partir et j'suis venue vous demander de m'permettre d'passer la nuit chez vous. Demain, dis-leur: «Vous voudriez pas m'prendre pour garder vos enfants». Allons, va-t-en, parce qu'il commence à faire nuit.

Et Handzounia partit.

— Handzia, Handzia, té, prends c'bâton, parce que si un chien t'voit, il pourra t'mettre en pièces et avec c'bâton, c'est plus sûr.

Handzia prit le bâton et s'en alla par les prés.

Hryts retroussait les jambes de ses pantalons pour traverser la rivière, le chemin menant à la ville passait par là. Il entra dans l'eau jusqu'aux chevilles et s'arrêta, pétrifié.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Notre Père qui êtes aux cieux...

Il revint sur ses pas et se dirigea vers le pont.

LA CROIX DE PIERRE

D'aussi loin que l'on se souvenait au village d'Ivan Didoukh propriétaire, on l'avait toujours vu avec une petite charrette à timon de chêne. Il attelait le cheval du côté gauche et se plaçait lui, à droite, dans le sillon; le cheval avait un avaloire en cuir et un collier, Ivan un petit avaloire en corde. Il n'avait pas besoin de collier parce que, de sa main gauche, il retenait beaucoup mieux l'attelage qu'il ne l'aurait fait avec un collier.

Aussi quand on rentrait les gerbes ou que l'on charriait le fumier au champ, le cheval et Ivan avaient-ils les mêmes veines saillantes, les traits de l'attelage s'étiraient pareillement à la montée et pendaient de la même façon à la descente. Le cheval montait la côte comme sur de la glace et la veine du front d'Ivan était gonflée comme si on lui avait asséné un coup de bâton sur la tête. En descendant le cheval avait l'air d'être pendu au collier par Ivan pour une grande faute et la main gauche d'Ivan se couvrait de veines bleues comme d'une chaîne d'acier gris.

Plus d'une fois le matin, bien avant la pointe du jour, Ivan prenait la route poussiéreuse de son champ. Il n'avait pas d'avaloire sur lui, il ne marchait que du côté droit et tenait le timon comme s'il l'avait sous le bras. Le cheval et le maître allaient bon train après une bonne nuit de repos. Lorsqu'il leur arrivait de descendre une colline, ils allaient au pas de course. Ils dévalaient la côté, laissant derrière eux les empreintes des roues, des fers et des énormes talons d'Ivan. La verdure et les fanes au bord de la route se balançaient, oscillaient de tous côtés derrière la charrette, versant leur rosée sur ces traces. Mais parfois,

en pleine allure, au beau milieu de la colline, Ivan commençait à boiter, à ralentir le pas de son cheval. Il s'asseyait alors au bord du chemin, prenait son pied dans ses mains, le mouillait de salive pour trouver l'endroit où l'épine s'était enfoncée.

— Mais c'pied-là, faudrait l'râcler avec une binette et pas l'mouiller avec de la salive, faisait Ivan avec dépit.

— Eh, père Ivan, flanquez donc un bon coup d'fouet à celui de droite qu'il coure un peu, puisqu'il bouffe d'l'avoine...

C'est ainsi que l'on plaisantait Ivan d'un champ voisin à la vue de son embarras. Mais Ivan, habitué depuis longtemps à ces railleries, continuait à tirer tranquillement l'épine. S'il ne parvenait pas à la sortir, d'un coup de poing, il l'enfonçait plus profondément dans le talon et disait en se relevant:

— T'en fais pas, tu pourras et tu sortiras toute seule d'là-bas, j'ai pas l'temps d'm'amuser avec toi...

Au village, on surnommait encore Ivan, le Tordu. Il avait une déviation de reins pour avoir marché toute sa vie penché, c'était comme deux barres de fer qui tiraient tout son corps vers le bas. C'était le résultat d'un coup de vent froid attrapé au travail.

Son service militaire achevé, il était revenu chez lui, mais n'avait retrouvé ni père ni mère, rien qu'une méchante mesure délabrée. Pour toute fortune, son père ne lui avait laissé qu'un tout petit bout de tertre, le plus haut et le pire de tous les champs du village. De ce monticule les femmes prenaient le sable et il bâillait de ses ravins et de ses grottes comme un géant formidable. Personne ne l'avait labouré ni ensemencé, il n'y avait pas non plus de bordure. Ce fut Ivan le premier qui se mit à labourer et à ensemer son lot. Tous les deux avec le cheval, ils ramenaient le fumier au pied du tertre, et Ivan le

portait seul en haut dans un sac. Parfois du haut du tertre se répandait sur les champs du bas sa voix sonore :

— Ah, cré nom de Dieu, si j'te fous en bas, tu n'te ramasseras pas, comme t'es lourd quand même!

Mais jamais il ne le fit, il aurait regretté son sac perdu, aussi le faisait-il doucement glisser de ses épaules par terre. Un soir, il conta à sa femme et à ses enfants l'aventure suivante :

— L'soleil chauffe dru, i'chauffe plus, i'lance des étincelles et moi, avec l'fumier, j'grimpe à genoux, j'sens la peau des genoux craquer. La sueur m'sort de toutes les pores, j'ai dans la bouche un goût si salé à en êt'aigre. C'est avec peine que j'atteint l'sommet. Et là-haut un d'ces petits vents m'a enveloppé que vous pouvez m'croire! Ouais, mais l'instant d'après, j'ai senti des coups de couteaux dans mes reins. J'ai bien cru que j'y passerais!

Depuis cette aventure, Ivan marchait tout penché et les gens le surnommèrent le Tordu.

Mais quoique ce tertre l'eût cassé en deux, il donnait toutefois une bonne récolte. Ivan y enfonçait des pieux, des pilots, il y apportait de grosses mottes de terre herbeuse, en entourait son lot pour que les pluies d'automne ou de printemps ne détrempent pas le fumier et ne l'emportent pas dans les ravins. Il laissa toute sa vie sur ce tertre.

Plus il prenait de l'âge, plus il avait de peine, tordu comme il était, à descendre le monticule.

— Un fichu chien qu'ce tertre, capable de t'foutre en bas, la tête la première!

Plus d'une fois, quand le soleil couchant trouvait Ivan en haut, il portait son ombre avec le tertre loin dans les champs. Elle s'étendait alors sur ces carrés, pareille à un géant courbé en deux. Ivan montrait alors du doigt son ombre et disait au monticule :

— Oh, comme tu m'as courbé, vieux! Mais tant qu' mes jambes me portent, toi, tu dois produire l'blé!

Les autres lopins de terre qu'Ivan avait achetés avec l'argent ramené de l'armée, étaient cultivés par ses fils et sa femme. Ivan travaillait le plus sur le tertre.

On connaissait aussi Ivan au village comme celui qui n'allait à l'église qu'une seule fois l'an, aux Pâques, et encore comme dresseur de poules. Il les dressait si bien qu'aucune ne se serait aventurée dans la cour à fouiller dans le fumier. Celle qui avait une seule fois gratté avec la patte, crevait sous la bêche ou le bâton. Sa femme aurait beau eu se lamenter, rien n'aurait fait.

Et puis encore, peut-être, une chose, le fait qu'Ivan ne mangeait jamais à table. Toujours sur le banc.

— J'ai été valet de ferme, puis j'ai fait dix ans d'armée et j'ai pas connu d'table et puis l'repas ne m'y va pas.

Tel était Ivan, étrange de nature dans la vie et dans le travail.

II

La maison d'Ivan est pleine de monde; il y a des cultivateurs, des maîtresses de maison. Ivan a vendu tout ce qu'il avait parce que ses fils et sa femme voulaient partir pour le Canada et le vieux avait dû finalement céder.

Ivan a invité tout le village.

Il se tenait devant ses hôtes, un verre d'eau-de-vie à la main droite, et il devait être bien ému, car les mots ne sortaient pas de sa gorge.

— Bien l'merci à vous tous, à vous, les cultivateurs, et à vous, les ménagères, de m'avoir considéré comme un des vôt' et ma femme comme maîtresse...

Il n'achevait pas, ne buvait à la santé de personne, il regardait seulement, l'air hébété, devant lui, branlait la tête comme s'il faisait ses prières, accompagnées à chaque mot d'un signe de tête affirmatif.

Il en est de même parfois de ce flot profond qui roule une grosse pierre de l'eau, la dépose sur le rivage et la voilà qui se tient, masse inerte et inanimée. Le soleil en fait écailler l'ancien limon et dessine sur elle de petites étoiles phosphorescentes. Cette pierre clignote de ses paillettes mortes, reflétées par le soleil levant et couchant, fixe ses yeux pierreux sur l'onde joyeuse et s'afflige de ne plus sentir sur elle la pesanteur de l'eau qui l'accablait des siècles entiers. De son rivage, elle contemple l'eau, son paradis perdu.

C'est ainsi qu'Ivan regardait les gens, comme cette pierre contemple l'eau. Il secoua comme une crinière ses cheveux blancs, crinière forgée de fils d'acier, et acheva :

— Bien l'merci à vous, que l'bon Dieu vous l'revaude et accomplisse vos moindres voeux. A la vô't', père Mykhaïlo...

Il tendit un verre à Mykhaïlo et tous deux se baisèrent les mains.

— Compère Ivan, que Dieu vous accorde la grâce de viv' encore un peu en c'monde et vous conduise heureusement sur place et vous aide à redevenir propriétaire!

— Dieu le veuille... Allons, mes maît', prenez donc... J'pensais que j'vous mettrais tous à table quand vous viendrez à la noce de mon fils, mais tout a tourné autrement. L'temps est venu à présent où nous devons apprendre à connaît' des choses que ni nos grandspères ni nos pères ne savaient. La volonté de Dieu! Régalez-vous, mes maît', et pour l'reste, faites excuse!

Il se versa une nouvelle rasade et s'approcha des femmes qui se tenaient à l'autre bout de la table, près du lit.

— La Timotheude, ma commère, j'veux boire à vot'santé. J'vous regarde et comme l'a dit quelqu'un, j'revois mes jeunes années. Où sont-elles donc, où, où? Oh, la belle et forte fille qu'vous faisiez, une crâne femme! Plus d'une nuit, j'l'ai passée à penser à vous, et quand vous dansiez, vous voguiez comme c'te barque, tout droit! Ah, ma commère, où sont donc nos années passées? Mais, vous fâchez pas, ma commère, et pardonnez-moi d'vous avoir rappelé les danses sur mes vieux jours. Allons...

Il jeta un coup d'oeil à son épouse qui pleurait parmi les femmes et tira un mouchoir de son sein.

— Tiens, la vieille, prends c'mouchoir et essuie-toi bien l'visage avec que j'voie pas d'larmes ici! Veille à nos hôtes, t'auras tout ton temps pour pleurer, tu verseras encore tant de larmes qu'les yeux t'couleront.

Il s'éloigna vers le groupe des hommes, hochant la tête d'un air désapprobateur.

— J'dirais ben quelque chose, mais j'préfère m'taire par respect pour les images saintes de c'te chambre et pour vous, pauv'pêcheurs. Mais aussi qu'Dieu préserve chacun d'vivre avec la raison d'la femme! Regardez-la, voyez come elle pleure, mais sur qui, bon sang, sur moi? Sur moi, ma femme? Est-ce moi qui t'ai déracinée sur tes vieux jours de ton logis? Tais-toi et sanglote pas, ou j't'arracherai un à un tes cheveux blancs et tu t'en iras dans c'te Amérique, chauve comme une Juive.

— Compère Ivan, voyons, laissez donc vot'pauv'femme, elle n'est pas vot'ennemie ni celle de vos enfants, elle languit après les siens, après son village.

— Ecoutez, la Timotheude, si vous savez rien, dites rien! Elle languit, et moi quoi, j'y vas peut-êt' en sautillant, hein?!

Il grinça des dents avec un bruit de meule, menaça sa femme d'un poing gros comme une hie, puis s'en frappa la poitrine.

— Prenez une hache et fourrez-la moi ici en plein foie, peut-êt'qu'alors la bile s'en déversera, parce que j'le supporterai pas! Oh, bonnes gens, c'chagrin qui m'ronge, oh, c'qu'i'm'ronge, j'sais pas c'qui s'passe en moi.

III

— Allons, mes chers maît', allons, prenez donc sans façon, j'vous l'demande, et puis faites excuse, mais nous sommes déjà des voyageurs. Et vous étonnez pas d'moi, d'un vieux grigou, que j'secoue un peu ma femme, mais c'est pas pour rien, oh, qu'non! Ça serait jamais arivé, s'i'y avait pas eu elle avec les fils. Eux, voyez-vous, ils s'y entendent en écriture et quand ils ont reçu une lettre et quand i'se sont procuré une carte, ils ont commencé à travailler la vieille, ils l'ont sciée si bien, qu'elle a fini par tomber dans l'panneau. Deux ans y a pas eu d'aut'conversations que l'Canada et l'Canada. Et, quand ils m'ont bien pressé, quand j'ai vu qu'ils allaient m'ronger ma vie durant si j'partais pas, ben, alors j'ai tout vendu, jusqu'à la dernière miette. Mes fils veulent point êt'des valets d'ferme après ma mort et i'm'ont annoncé: «T'es not'père, mène-nous vers la terre et donne-nous du pain, parce qu'après l'partage, y aura pas avec quoi commencer». Que l'Seigneur les aide à manger c'pain, parce qu'à moi ça m'est égal d'crever. Mais, pensez donc, mes maît', comment moi, Tordu comme je suis, puis-

je me mettre en route? J'suis tout usé, tout mon corps n'est qu'un durillon, mes os sont si détraqués que l'matin avant que j'les rassemble, j'pousse plus de dix cris de douleur!

— C'qui est fait, Ivan, est fait, et vous, n'vous mettez point d'idées noires en tête. Et si vous nous montriez l'chemin, i's'peut que nous nous en allions à vot'suite. C'est pas la peine d'pleurer après c'pays! C'te terre n'est plus en état d'nourrir tout c'monde et d'supporter toute cette misère. L'paysan, i'peut pas, elle peut pas non plus, les deux n'peuvent plus. Y a pas d'sauterelles, mais d'blés y en a non plus. Et les impôts, i'pleuvent: C'que t'as payé un lev, maintenant tu l'paies cinq, si t'as mangé du lard, maintenant bouffe des patates. Oh, ils nous ont eu, i'nous ont si bien pris dans leurs pattes qu'personne d'nous est en état de s'dégager, à moins d'fuir. Mais viendra l'jour où sur c'te terre y aura une pénitence, parce que les hommes s'entr'égorgent! Vous avez pas après quoi pleurer!...

— Merci pour l'bon mot, mais j'l'accepte pas. Pour sût qu'les hommes s'entr'égorgeront. Est-ce que Dieu s'fâche point contre ceux qui font d'la terre un commerce?! Aujourd'hui personne a plus besoin d'terre, leur faut des billets d'change, des banques. Aujourd'hui les jeunes propriétaires sont devenus très sages, des coquins qui brûlent pas après la terre. Et puis regardez c'vieux violon, faudrait l'envoyer faire du commerce?! Mais c'est un vieux saule pourri, touche-le du doigt et i's'effritera. Et vous pensez qu'elle arrivera sur place? Té, elle versera dans un fossé et les chiens la déchiquèteront et nous, on nous mènera plus loin qu'on aura seulement pas l'temps d'jeter un coup d'oeil sur elle! Et Dieu devrait bénir des enfants pareils? Eh, la vieille, viens là!

La femme, une petite vieille toute sèche, s'approcha.

— Kataryna, qu'est-ce tu penses dans ta pauv'tête, malheureuse? Où que j't'enterrerai? Ou bien c'est les poissons qui te dévoreront? Mais un bon poisson n'aura rien à s'mett' sur la dent avec toi. Voyez-moi ça!

Et d'étirer la peau sur la main de sa femme et de la montrer aux gens.

— Rien qu'la peau et les os. Où veut-elle donc aller, mes maît', d'son four? T'étais une bonne ménagère, t'as besogné dur, t'as pas lambiné et maintenant, sur tes vieux jours, tu veux faire c'grand voyage. Eh, regarde, tu vois où est ton chemin et ton Canada? Là-bas!

Et par la fenêtre il lui montra une tombe.

— Tu voulais point partir pour c'Canada, eh ben, nous irons par l'monde et sur nos vieux jours on s'dispersera comme des feuilles dans un champ. Dieu sait c'qui nous arrivera, aussi, j'veux te faire mes adieux devant tous nos gens. Comme nous nous sommes épousés devant eux, d'la même façon j'veux te faire mes adieux devant eux avant la mort. I's'peut qu'on t'jette dans la mer et que j'le vois pas, i's'peut qu'on m'jette, moi et toi, tu n'le verras pas, toi aussi, pardonne-moi, ma vieille, pour c'que j'ai pu t'dire de méchant, pour c'que j'ai pu t'offenser parfois, pardonne-moi une première fois, une deuxième fois et une troisième fois.

Ils s'embrassaient. La vieille femme tomba dans les bras d'Ivan qui disait:

— C'est vers une bien lointaine tombe que j't'emporte, pauv'malheureuse...

Mais ces paroles, personne ne les entendit car du coin des femmes jaillirent des sanglots comme ce vent qui souffle parmi les sabres aigus et qui fit pencher sur la poitrine toutes les têtes des hommes.

— Et maintenant, la vieille, va parmi les femmes et veille à ce que tous prennent quelque chose et puis bois aussi, que j'te voie au moins une fois dans ma vie boissonnée.

— J'ai encore, mes maît', deux choses à vous prier. I's'peut qu'mes fils vous écrivent d'là-bas que nous n'y sommes plus, ma femme et moi. J'vous prierais donc d'faire dire une messe pour nous et d'vous rassembler comme aujourd'hui pour le repas d'funérailles et d'prier ensemble un Not'Père pour l'repos de not'âme. Peut-êt' que Not'Seigneur nous inscrira un peu moins d'péchés. J'laisserai d'l'argent à Yakov, parce qu'il'est jeune et bien honnête et s'appropriera pas les sous du vieux.

— On la fera dire, on la fera dire, vous en faites pas non plus pour le Not'Père...

Ivan resta songeur. Une sorte de honte se peignit sur son visage.

— Vous étonnez pas des folies d'un vieux et vous moquez pas. J'me sens moi-même tout gêné de vous l'dire, mais j'crois, qu'j'aurai un péché sur l'âme, si j'vous l'dis pas. Vous savez tous que j'me suis érigé une p'tite croix en pierre sur mon tertre. J'ai eu beaucoup d'peine à la monter sur le monticule, à la poser, mais enfin elle y est. Elle est si lourde que l'tertre la versera pas, i'doit la tenir sur lui comme i'm'a tenu, moi. C'est tout l'souvenir que j'ai voulu laisser après moi.

Il joignit ses deux mains en cornet et y pressa ses lèvres.

— J'languis tant après c'tertre comme l'enfant après l'sein maternel. J'y ai passé toute ma vie et j'y suis devenu tordu. Si j'pouvais, j'le cacherais sur mon sein et j'l'emporterais avec moi dans l'monde. J'languis

après la moindre chose au village, après le plus petit marmot, mais c'tertre, j'arriverai jamais à l'oublier.

Ses yeux cillèrent sous l'emprise d'une immense douleur et son visage tressaillit comme tressaille la terre noire au soleil.

— C'te nuit j'étais couché dans la grange et j'ai pensé et repensé: «Grand Dieu miséricordieux, quel péché ai-je donc commis qu'tu m'chasses d'ici pour m'en aller vivre par-delà les océans? Toute ma vie je n'ai su qu'une chose: travailler et travailler. Que d'fois, la journée finie, j'me jetais sur le sol pour prier avec ferveur Dieu: Seigneur, m'laisse jamais sans une croûte de pain noir et moi, j'vas travailler, j'vas peiner, à moins que j'puisse plus bouger des bras et des pieds...»

— Puis un chagrin si noir m'a envahi que j'me suis rongé les os et arraché les cheveux, je m'suis roulé dans la paille comme une bête. Avec ça l'malin s'est attaché à moi. J'sais plus ni quand ni comment je m'suis trouvé sous l'poirier avec une corde. Encore un peu et je m'pendais. Mais l'bon Dieu miséricordieux i'sait c'qu'i'fait. Je m'suis rappelé ma croix et tout m'a lâché. Eh, je m'suis mis à courir, à courir sur mon tertre! Une heure après j'y étais déjà sous ma croix. J'y suis resté assis un bon bout d'temps et j'me suis senti mieux.

— Tenez, j'suis là à causer avec vous et c'tertre m'sors pas d'la tête. Je l'vois tout l'temps devant mes yeux, j'vas mourir et je l'verrai toujours. J'oublierai tout, lui, j'l'oublierai pas. J'savais des chansons, sur lui j'les ai oubliées, j'avais d'la force, j'l'ai laissée sur lui.

Une larme unique roula sur son visage comme une perle sur le rocher.

— J'vous demande, mes maît', de pas oublier mon tertre quand vous bénirez vos champs le dimanche-saint. Que n'importe lequel des jeunes grimpe sur lui

et asperge ma croix avec de l'eau bénite, car vous savez bien que l'curé y grimpera pas. Je vous l'demande bien humblement de jamais oublier ma croix. J'prierai Dieu pour vous en c'monde, mais accomplissez la volonté d'un vieux.

Il se tenait si humble devant eux, ses bons yeux gris les imploraient comme s'ils voulaient enfouir à jamais sa prière dans leurs coeurs.

— Ivan, mon compère, laissez donc tout c'regret de côté, rejetez-le loin de vous. Nous vous oublierons jamais. Vous avez été un bien honnête homme, vous cherchiez jamais noise à personne, vous n'avez jamais fait de dégâts aux voisins, vous avez jamais pris un grain à vot'prochain. Oh non! Les gens penseront à vous et n'oublieront non plus vot'croix le dimanche-saint.

Voilà comment Mykhaïlo réconfortait Ivan.

V

— J'vous ai déjà tout dit, mes maît', et maintenant qui m'aime, qu'i' boive à ma santé. L'soleil s'cache déjà derrière la tombe et vous n'avez pas encore trinqué avec moi. Tant que j'suis chez moi, dans ma maison, qu'j'ai du monde à ma table, j'veux boire à vot'santé et même à la santé de ceux qui m'aiment pas.

Et la ribote commença, une de ces ribotes qui fait des hommes des garçons abrutis. Ivan déjà bien gris fit venir les musiciens pour faire danser la jeunesse qui avait envahi toute la cour.

— Hep! vous devez danser qu'la terre en résonne, qu'pas un brin d'herbe n'reste sur l'aire!

Dans la maison tous buvaient, tous parlaient et personne n'écoutait. La conversation roulait toute seule, parce qu'il fallait absolument que l'on parle, il fallait que l'on dise même des paroles en l'air.

— Quand je l'bouchonnais, eh ben, i'était bouchonné. Celui qu'était noir, i'devenait argenté et celui qu'était blanc, eh ben, c'est comme si on avait mis du beurre sur la neige. J'tenais les chevaux dans un ordre parfait, l'empereur lui-même aurait pu les monter! Mais j'avais d'argent, oh, c'que j'en avais!

— Si j'pouvais m'trouver dans un d'ces déserts où y aurait qu'Dieu et moi! Même si j'devais marcher comme c'te bête sauvage, pourvu qu'j'voie pas ces Juifs, ces seigneurs, ces curés! Et cette terre qu'elle s'engloutisse, qu'elle croule tout de suite, j'la regretterai pas, par exemple. Quoi regretter? On a battu et torturé nos pères, on les a attelés à des jougs et à nous, on donne plus l'droit d'manger tranquillement not'bout de pain... Ah, si c'était selon ma volonté...

— I's'était pas encore trouvé d'percepteur qu'avait pu lui prendre des impôts, cristi qu'non! Y avait eu un Tchèque, un Allemand, un Polonais: d'la merde, pardonnez-moi l'gros mot, qu'ils lui ont pris! Mais quand l'Mazurien est venu, il a vite trouvé la fourrure enfouie sous l'cerisier. J'vous l'dis qu'un Mazurien c'est un vrai malheur, crève-lui l'oeil, et ça sera pas un péché...

Il y eut beaucoup de paroles prononcées, mais elles volaient de tous côtés comme ces arbres pourris dans une vieille forêt.

Dans ce tapage, ce bruit, ces sanglots et la gaieté plaintive du violon retentissait le chant d'Ivan et du vieux Mykhailo. Un chant que l'on entend parfois aux noces, quand les vieilles gens, prises soudain du goût de chanter, entonnent de vieilles chansons. Les paroles de la chanson passent avec difficulté à travers les vieilles gorges, comme si non seulement leurs mains, mais leurs gorges aussi étaient couvertes de durillons. Les paroles de ces chansons roulent comme ces

feuilles jaunes en automne que le vent promène par là terre glacée et qui s'arrêtent à tout moment près de chaque ravin et frissonnent de leurs bords déchirés comme avant la mort.

Ivan et Mykhaïlo chantaient ainsi leur jeunesse passée qui les avait rattrapés sur un pont de cèdre et elle ne voulait plus venir chez eux même pour un bref instant.

Quand ils prenaient une note plus haute, ils se seraient les mains, mais si fort que les articulations craquaient et, quand ils trouvaient un endroit particulièrement plaintif, ils se penchaient l'un vers l'autre, pressaient leurs fronts et devenaient tristes à mourir. Ils se prenaient par le cou, s'embrassaient, frappaient des poings leurs poitrines, assénaient des coups sur la table et se faisaient avec leurs voix rouillées une telle peine qu'à la fin ils ne purent prononcer d'autres mots que: «Oh, Ivanko, mon frère!» «Oh, Mykhaïlo, mon ami!»

VI

— Père, vous m'entendez, il est temps d'partir pour la gare et vous êt'là à chanter comme dans l'bon temps.

Ivan ouvrit de grands yeux et regarda d'un oeil si étrange son fils que celui-ci pâlit, fit un pas en arrière, prit sa tête dans ses mains et chercha longuement quelque chose en pensées. Puis Ivan se leva de table, s'approcha de sa femme et la prit par la manche.

— Eh, la vieille, en avant marche — eins, zwei, drei!...¹ Viens, on va s'habiller comme on s'habille en ville et on partira dominer.

¹ Dit en allemand parce que les Ukrainiens de la Galycie servaient dans l'armée autrichienne. (N. d. T.).

Ils sortirent tous les deux.

Quand ils revinrent dans la pièce, toute la maison sanglota. C'est comme si un nuage fait de pleurs suspendus au-dessus du village avait crevé, comme si la douleur humaine avait rompu les digues du Danube, si bruyants étaient ces sanglots. Les femmes tordirent leurs mains et, croisées de la sorte, les tinrent au-dessus de la Ivaneude, pour que rien ne lui tombe d'en haut et ne l'écrase sur place. Pendant ce temps Mykhaïlo avait attrapé Ivan par les épaules et le secouait rageusement, criant comme un possédé :

— Eh, si t'es un maît', enlève-moi ces nippes ou j'te gifle comme une pute!

Mais Ivan ne regarda même pas de ce côté. Il prit sa vieille épouse par le cou et se mit à danser.

— Joue-moi une polka comme on en joue en ville, j'ai d'argent!

Les gens restèrent pétrifiés et Ivan secouait sa femme comme s'il avait eu l'intention de ne plus la lâcher vive.

Les fils accoururent et les firent sortir de force de la maison.

Dans la cour Ivan continua à danser sa polka et sa femme, les mains cramponnées au seuil, se lamentait :

— C'est mes pieds qui t'ont usé si fort, c'est avec eux que j't'ai rongé!

Elle montrait d'un geste en l'air la profondeur de ses traces sur le seuil.

VII

Les haies qui bordaient la route craquaient et tombaient — tout le village accompagnait Ivan. Il marchait avec sa vieille, courbé, dans son habit de ville et dansait à tout moment sa polka.

Lorsque tous s'arrêtèrent devant la croix qu'Ivan avait érigée sur le tertre, il revint un peu à lui et fit à sa femme en lui montrant la croix :

— Tu vois, ma vieille, notre croix? Ton nom y est aussi gravé. Aie pas peur, y a l'mien et l'tien...

Les conseillers se rassemblaient lentement à la mairie du village. Avant d'entrer chacun se mouchait bien fort dans le corridor, s'essuyait le nez avec le pan de sa fourrure et finissait l'opération avec le revers de la main. C'est ainsi que chacun d'eux se montrait aux yeux des gens. «Loué soit Jésus-Christ!» — «A jamais!» et prenaient place sur les bancs qui faisaient le tour de la pièce.

La moitié des conseillers étaient déjà là, les vieux se tenaient près de la table, les plus jeunes un peu plus loin. Dans le coin, près du four étaient empilées des paillasses et tout près d'elles il y avait une grande boîte noire en fer blanc. Ça, c'était l'hôpital. Quand, une ou deux fois l'an, le médecin envoyait une lettre à la communauté, annonçant son arrivée au village, le maire convoquait alors le policier Thomas:

— Faudra, mon cher, qu't'arranges un peu la mairie demain, parce que tiens, vois, y a une lettre qui annonce que l'docteur va venir. Tu froteras un peu l'plancher, tu y mettras du sable, t'étaleras les paillasses, tu les couvriras d'sacs, tu verseras de cette eau puante d'la boîte dans tous les coins et on leur fermera l'bec. Y a un arrêt qui dit qu'i'doit y avoir un hôpital en cas d'choléra, donc i'doit y êt'!

Et ainsi le policier faisait une ou deux fois l'an un hôpital de la mairie. Aussi quand les conseillers se rassemblaient-ils après, tous étternuaient et disaient:

— «C'que ça empestel...» Ceux qui avaient servi à l'armée disaient que le médecin avait dû faire une «réparation» et narcotiser, d'où cette mauvaise odeur qui vous prenait au nez. Mais Pavlo Dzinio se sentait bien. Il somnolait toujours à la séance. Et, quand les

conseillers éternuaient de cette puanteur d'hôpital, ils ne manquaient pas de dire :

— Pavlo a la tête faible, nous n'faisons qu'éternuer et lui, l'fait qu'dormir. Faudra dire au docteur de pas nous narcotiser les conseillers, parce qu'autrement not'séance vaudra rien.

Pavlo ne se défendait pas, il roulait des yeux effarés sur les conseillers et son visage devenait encore plus noir que de coutume. Les conseillers le tenaient pour «un simple d'esprit» et tous se moquaient de lui.

A présent les conseillers étaient assis sur le banc et causaient posément et d'une manière paresseuse. Chacun était assis à sa façon, à son habitude. Ivan Pavlouk qui était près de la table même et qui était le plus âgé était penché sur son ventre, il avait joint ses mains comme pour une prière, les avait fourrées entre ses genoux et crachait tout en tirant sa pipe. Ses mains, son nez et ses genoux se rejoignaient. C'est ainsi qu'il se tenait tout en parlant de la foire :

— Laissez-moi en paix avec les foires d'aujourd'hui! Les Juifs et les seigneurs se sont emparés du monde entier. Qui vend? L'Juif, et qui achète? L'Seigneur! Et l'pauv'monde vend de temps en temps une pièce plus grosse. Une vache, un veau, i'les vend encore, mais d'boeufs, i'en vend presque plus.

— C'est parce que la vie est dure! Chacun s'dit: j'vas acheter un veau, puis l'élever, j'le bourrerai d'un peu d'son, j'lui donnerai des courges et y aura déjà pour les menus dépenses. Des temps bien durs sont venus, allez!

— C'est vrai qu'i'sont durs! Autrefois les curés hurlaient sur l'peuple d'pas boire, d'pas manger son argent et aujourd'hui l'peuple i'boit pas, i'mange pas son avoir et i'a quand même pas l'sou. L'peuple, i'est devenu bien pauv' et pour les Pâques c'est bien rare

qu'on ait du lard. Ah, j'vous dis qu'i'est ben difficile d'avoir d'argent!

— Tout a changé. Mais autrefois on voyait pas c'bétail. Aujourd'hui tout l'bétail est tacheté, de race tyrolienne, alors que dans l'temps i'était rien qu'blanc. J'suis encore un assez jeune propriétaire et j'me souviens qu'j'ai pris en dot pour ma femme des boeufs aussi blancs qu'la neige et qui avaient des cornes qui passaient pas par la porte d'la cour. Quand i'couraient, i'galopaient comme des chevaux. Et quand j'allais en ville, j'les bridais. On disait qu'c'étaient des boeufs hongrois, comme on dit maintenant que c'est du bétail tyrolien. Et puis en c'temps l'bétail était à bon marché, c'est pas à comparer!

— On vendait à bon marché, mais on achetait également à bon marché et la vie était meilleure. Et puis c'est pas seulement l'bétail qu'est devenu aut', prenez les cochons, est-ce qu'i'étaient comme aujourd'hui? Y en avait, voyez-vous, de toutes sortes avec l'poil long, les jambes longues, alors que ceux d'aujourd'hui y sont qu'blancs et gros. Quand tu viens à une foire aux cochons, toute la place en est parsemée comme de fleurs blanches. Parmi eux on n'voit qu'les Polonais qui promènent leur gros ventre.

.— Pour sûr qu'y a toutes sortes d'espèces. Et les gens sont-ils tous pareils? J'étais une fois à Kolomya, j'regarde et j'vois venir quelque chose comme un diable, que Dieu m'pardonne! I'avait l'visage tout noir et les mains aussi. J'ai pensé alors: si celui-là s'trouvait la nuit sur un pont, faudrait asperger d'eau bénite pour chacun qui y passe. J'vous l'jure! Un Juif a dit qu'i'y avait des gens comme ça sur terre.

— C'est sûr qu'i'y en a de toutes les espèces. Mon Vassyl quand i'a servi à Vienne m'a raconté qu'y avait des cochons qui n'avaient ni oreilles, ni groins, on leur voyait pas les jambes, rien que l'corps.

— Y a de tout dans l'monde et d'malheur le plus...
La conversation s'arrêta là-dessus, le maire venait d'entrer.

— Qu'est-ce qu'on entend d'bon en ville, maire?

— Il suffit d'avoir d'argent, alors i'fait bon vivre en ville... J'vois les messieurs entrer au restaurant et boire et manger c'qu'i'y a d'meilleur; ils en ont, eux, des sous. Ah, pouvoir s'transformer pour une semaine en monsieur! disait le maire.

— Ça dépend en quel monsieur. Parce qu'y en a qui dorment sur d'la paille et tuent leurs poux avec les dents. Il a sur lui un gilet et pas d'chemise. I's'applique un peu d'toile sur la poitrine et le v'là vêtu! Et plus d'un a si faim qu'i'mangerait du tourteau, fit Prots qui avait servi autrefois dans le domaine.

— J'ai été aussi chez l'secrétaire à cause des pâturages. I'm'a jacassé quelque chose et puis i'm'dit que si dans not'village les gens faisaient moins venir de journaux par la poste, i'feraient bien, c'est m'dit-il, de la tricherie. D'paysans, dit-il, y en a pleins. Et si l'vingtième seulement donne rien qu'un leva pour l'journal, ça fera des milliers et des milliers de leva qui s'gaspillent en pure perte. Un p'tit jeune homme, m'dit-il, écrit tout seul c'qu'i'veut, embrouille les esprits, graisse et éveille les appétits, et les paysans, toujours bêtes, lisent et s'pourelèchent à la pensée qu'les terres des grands propriétaires leur reviendront.

— Et vous étiez là à écouter et à approuver? demanda le jeune conseiller Pétro Antoniv.

— Et alors, non? J'devais peut-êt' saisir l'bonhomme par le collet pour un gredin d'écrivassier qui brouille les esprits du monde?! L'curé de Hrouchevo disait bien que l'peuple, i's'laisse inciter par toutes sortes de mal-fauteurs que, quand y a du grabuge, i'disparaissent, alors que le peuple, lui, toujours bête, il pourrit dans les prisons. En a-t-on donc peu battu et rendu infirme?!

J'peux seulement pas sentir quand on veut m'piquer. Est-ce que j'ai vendu ou trahi la communauté, hein? J'pose ma candidature aux élections, ou quoi? Elizez qui vous voulez, moi, j'reste d'côté.

— Vous la poseriez, mais nous on crie: ho! Vous rapporteriez encore du saucisson aux gosses à la maison, disait Pétro Antoniv.

— Tais-toi! hurla le maire, tais-toi ou j'te ferai mettre aux fers, espèce d'morveux! Voyez-moi ça, mes maît', aurais-je gardé les cochons avec lui?

— Vous m'avez pas mouché non plus, maire, et vous pouvez aussi bien approuver c'que j'dis comme vous l'avez fait pour l'secrétaire.

La querelle commençait à tourner en bataille et le vieux Ivan s'en mêla:

— Toi, ami Pétro, sois pas si têtù, tu sais bien que l'plus jeune doit toujours céder au plus vieux. Y a des hommes qu'ont peur de rien, y en a d'aut' qu'ont peur de tout. Moi-même, j'vous dirai, mes maît', qu'j'étais et que j'suis toujours pour la communauté, mais, ma parole, j'serais pas venu à vot'réunion. Une fois en automne, j'suis allé en ville. L'garde-forestier m'rencontre et m'dit: allez donc à la réunion et voyez au moins sur vos vieux jours comme nos paysans s'unissent. Moi de lui dire: Ma foi, j'irai pas! C'est très bien qu'les paysans s'unissent, parce que comme on dit, l'union fait la force, mais moi, j'irai pas. J'ai grandi et vieilli, lui ai-je dit, et j'ai pas fait une heure de prison. Est-ce que j'ai besoin d'déshonneur maintenant sur mes vieux jours? Il m'semble qu'chaque p'tit enfant au village me montrerait du doigt: té, l'père Ivan qu'a fait d'la prison! Oh non, j'irai pas, jamais d'la vie! Mon Mykola y va, mais moi, non.

Parlant de ci de ça, le vieux Ivan réussit de la sorte à calmer la querelle. Mais la colère bouillonnait toujours.

— Nous sommes là à bavarder et à jaser, et vous ne nous dites pas, maire, pourquoi vous nous avez convoqués? demanda Ivan, taisant tout pour que la dispute ne se renouvelle pas.

— J'vous convoquerai plus, allez, laissez-moi seulement achever mon terme et alors, j'crache sur mes fonctions, qu'des morveux soient vot'maire.

— Eh, eh vous croyez, peut-êt', que nous ne trouverons pas d'maire, mais rien qu'du village, nous pourrions en fournir pour tout l'pays à la ronde, répliqua du tac au tac Pétro.

— Eh ben voilà, l'marguillier a à dire quelque chose à la séance, fit le maire.

Le marguillier Vassyl se mit à parler.

— J'sais plus si c'était jeudi ou vendredi, mais l'petiot au scribe est accouru chez moi et a dit: «Oh la la, père Vassyl, j'ai vu la vieille Romaneude qui portait une planche de l'église». J'suis allé voir le lendemain et j'ai vu qu'une planche manquait justement. C'est une de celles qu'est restée du clocher. Faut dire qu'ces planches sont vermoulues, mais c'est pas décent d'chiper des choses d'l'église? Et puis, une vieille femme qui s'met à prendre c'qui lui appartient pas! J'suis allé chez l'curé, j'lui ai raconté l'incident et l'curé m'a dit d'faire connaît' l'affaire à la séance. parce que ça va pas d'voler les biens d'l'église! Si cela avait été à moi, j'aurais rien dit, mais c'est à l'église et i'faut défendre c'bien, accusait Vassyl.

Tous les conseillers se taisaient, car qui aurait pu supposer que la vieille Romaneude fût une voleuse. On n'avait jamais entendu dire au village qu'elle volait.

L'instant d'après la Romaneude entra dans la pièce. Vieille, déguenillée, le visage bleu. Elle se mit près de la porte et commença à parler très vite à travers les larmes:

— Oui, mes bons maîtres, j'l'ai volée, c'te planche pour que vous sachiez comment mon fils veille à ma vieillesse! J'ai donc pas un brin d'paille à la maison, rien, même pas pour l'enfumer! J'me tiens sur l'four et je gèle. J'couds et j'file pour tout l'village, mes doigts s'engourdissent d'froid. Mes yeux sont devenus tout chassieux. J'me gagne à peine de quoi me nourrir, mais pour l'chauffage, j'ai pas d'argent. J'ai donné tout l'peu que j'avais à mon fils, j'me suis laissé rien qu'un coin et lui, i'vient même pas me voir une fois par mois. I'pourrait venir et dire: satan ou diable, comment vas-tu? Et lui non, i'vient pas!

— Mais aller voler près d'l'église? Femme, i'vous reste plus longtemps à vivre, pensez donc un peu à l'aut'vie et à c'que vous y apporterez. Vous êt'vieille et pour ne pas vous jeter en prison ou vous battre, ben, vous donnerez un leva pour l'église et allez-vous en avec l'aide de Dieu et qu'j'entende plus parler d'vol, jugea le maire.

La vieille femme s'élança comme échaudée:

— Oh, maire, mais j'mourrai et j'aurai pas c'leva. D'où l'prendrai-je, d'où, d'où?

— I'faut! fut toute la réponse.

Les conseillers gardaient le silence. Ils avaient entendu dire que la vieille femme était très pauvre et ils savaient qu'elle n'avait pas le leva demandé. Mais elle avait volé, c'était vrai aussi, et près de l'église encore! Ils pensaient déjà lui dire de rendre cet argent par petite somme quand Pétro Antoniv prit la parole:

— J'dirais, bonnes gens, de n'pas punir une si pauvre veuve. L'église s'enrichira pas avec l'argent de c'te pauvre. On dit qu'autrefois les églises s'effondraient et des lacs infinis s'formaient à leur place. Si on ramassait c'dur argent de veuve et si on l'déposait dans la caisse de l'église, j'suis sûr qu'aucune église pourrait contenir toutes les larmes de ces malheureuses.

Ce serait, i'm'semble, injuste. Au lieu que l'église donne à c'te vieille femme, elle voudrait prendre encore à la veuve c'pauv'leva glacé? J'ai été une fois chez la bonne femme chercher les écheveaux qu'elle avait filés. J'entre et dans la pièce i'faisait plus froid qu'dans l'étable d'un propriétaire. Un p'tit quinquet, à la flamme pas plus grosse qu'un grain de blé, brûlait sur la traverse et c'était là toute la chaleur de c'te maison. La femme était assise et frottait ses doigts engourdis. J'dirais, moi, mes maît', de n'pas la faire payer c'leva.

Le maire lança un coup d'oeil plein de rage à Pétro. Une grosse pierre sembla tomber des épaules des conseillers. Tous furent unanimes à affirmer qu'il ne fallait pas prendre ce leva à la vieille femme. Le vieux Ivan dit encore: que Dieu la protège! On décida en plus de faire venir le fils de la vieille femme et le vieux Ivan se prit à le réprimander.

— Eh, eh, eh, mais elle te cachait sous un buisson dans les champs et t'cherchait de l'ombre. Eh, mais elle te blanchissait ton linge, le ravaudait et pleurait quand on t'a fait soldat et toi, tu peux pas lui ramener une botte de paille ? Ah, si j'étais maire, j'te mettrais aux fers et tu y pourrirais jusqu'à la fin de tes jours! prononçait Ivan.

EN REVENANT DE VILLE

Le premier:

— Rien que de toile, i'en est resté dans les cinquante pièces après sa mort. Faut chercher un aut'richard comme lui! Il avait du blé qu'était pas battu depuis une bonne dizaine d'années, des biens y en avait là-bas! Et l'argent qu'il'avait? C'est que l'défunt vendait chaque année une paire d'boeufs pour quat'cent leva. Où est cet argent? Où sont ces richesses? Et puis est-ce qu'on sait seulement qui en profite? La mort vient et i'faut tout laisser!

On venait des fois chanter les noëls chez lui. On chantait c'qu'on pouvait et lui, i'sort d'la maison et nous dit: entrez donc, frères, que j'vous remercie pour les bons noëls qu'vous m'avez chantés. On entre donc chez lui, i'nous fait tous asseoir à table et nous dit: régalez-vous de c'que vous voyez, si j'étais pas seul, ma femme aurait préparé quelque chose d'aut', mais comme elle est plus là, qu'elle repose en paix dans sa tombe, et vous, faites excuse. Et i'nous servait seul. I'mettait sur la table des pains cuits avec la meilleure farine. Et le lard qu'i'apportait, i'était aussi gros qu'la paume. Du pareil on en voit même plus chez les bouchers. De l'eau-de-vie y en avait tant qu'les serpents en auraient eu assez. On buvait, on mangeait et lui, i'nous servait comme si on avait été à une noce: buvez donc, frères, s'il y en a plus, j'en rapporterai encore, buvez vot'soùl chez l'vieux! Nous buvions et nous chantions au bonhomme:

...Portez-vous bien, M. Maxyme,
Dimanche matin, dimanche matin
La vigne verte est plantée.
Te souhaitons bonheur, santé.

Dimanche matin, dimanche matin
La vigne verte est plantée.
Sois honnête, estimé et honoré
Dimanche matin...

— Alors quand on avait fini d'chanter et qu'i'avait bu un p'tit verre avec nous, i'faisait qu's'essuyer les yeux. Quand ma vieille vivait, disait-il, vous veniez et lui chantiez aussi et maintenant y a plus pour qui chanter et m'blanchir mes chemises. J'sais pas, qu'il nous disait, où donner de la tête, vers qui m'tourner? Vous savez, quand i'nous parlait comme ça de sa solitude, les larmes nous venaient aux yeux. On restait des fois dans les trois heures chez Maxyme. On s'apprêtait déjà à partir, et lui, i'nous lâche pas. J'ai à manger, nous faisait-il, et à boire, et comme on dit: et du pain et pour l'pain, restez donc encore et amusez-vous, parce que si j'viens à passer, c'est fini, vous boirez plus dans cette maison. On m'aura à peine recouvert de terre, qu'mon fils Tymofi gaspillera tout jusqu'au dernier sou. J'suis trop vieux, disait-il, pour mentir, mais vous êt' jeunes, vous vivrez et vous verrez. Et puis, voyez, c'est arrivé comme feu Maxyme l'avait prédit.

Le deuxième:

— Une fois la femme du sacristain piochait dans son jardin et elle a raconté que l'défunt n'aimait pas fréquenter les auberges. Une ou deux fois l'an seulement i'mettait une large ceinture d'cuir, fourrait une pièce d'argent dans sa poche secrète et le v'là parti à la taverne! Et puis vraiment i'n'aimait pas aller à l'auberge, mais quand il y allait les pies et les corneilles buvaient, i'régalait tout le monde! Vers minuit, i's'en revenait chez lui bien boissonné. Tous les voisins savaient alors, racontait-elle, qu'il revenait. I's'arrêtait près de sa clôture et s'mettait à crier: j'lèguerai tout aux pauvres, aux orphelins, et à lui, j'donnerai rien,

mais alors rien de rien! Et i's'en allait dormir sur l'banc de terre. Quand i'était ivre, i'n'entrait jamais dans la maison, hiver ou été, i'passait sa nuit sur l'banc. Puis on raconte aussi que l'malin s'accrochait à lui et l'torturait pendant son somme sur l'banc. I'gémissait, gémissait comme une bête, puis i'sautait de c'banc et s'mettait à courir, à courir autour d'la maison et à crier: brigands, voleurs, qu'est-ce qu'vous avez à piller mes biens?! Et elle l'voyait prendre un bâton en main et faire le tour de toute la propriété comme un chien qui chasse des voleurs. Et puis, i's'recouchait sur son banc et s'endormait. La minute d'après, ça y est, i'hurlait comme un fou à vous rend'sourd: sale Juif, qu'est-ce t'as à faire sortir ma vache de l'étable?! Mais j'vas t'rompre les os, moi! Et le v'là de courir à nouveau sur l'aire comme un forcené. La femme du sacristain raconte qu'le malin le torturait et l'tourmentait la nuit entière. I'dort sur l'banc et crie dans son sommeil: tiens, la vente aux enchères qui commence, ça y est, ils apposent les cachets, i'frappent du marteau! Ça doit êt' vrai que, soi-disant, dans sa jeunesse i'avait acheté un diable. I's'connaissait aussi en vaches, elles lui donnaient donc des seaux pleins d'lait.

Le troisième:

— Peu avant la mort de Maxyme, mon fils était tombé malade. J'ai pensé alors: faut chercher des remèdes! L'garçon peut y passer, l'pauv'petit, et enterre-le, diable sait dans quoi et avec quoi? Sur ce, j'suis allé chez not'rebouteuse, la Kassianeude. Elle s'est amenée, a chuchoté ses mots magiques au garçon, puis elle s'est assise et vous savez comment ça s'fait, elle s'est mise à raconter. Elle va par tout l'village, aussi est-elle au courant de tout c'qui s'y passe. Elle raconte donc à ma femme qu'une huitaine avant sa mort, Maxyme était venu chez elle. J'ai alors ouvert les

oreilles, moi aussi. L'jour commençait pas encore à poindre, raconte-t-elle, qu'il est venu. J'ai entendu la porte grincer et j'ai sauté du lit, j'ai pensé alors qu'on venait m'chercher pour un accouchement. J'regarde et j'vois l'vieux Maxyme. Eh, tu dors encore, bonne femme, lui avait-il dit, i'fait déjà jour dehors. Quel jour, lui a-t-elle répondu. I's'est assis sur l'banc et i'avait l'air si retourné que c'en était une pitié. L'défunt de dire à la rebouteuse: t'es une guérisseuse, quoi, alors donne-moi l'explication du songe qu'j'ai fait. Juste vers minuit, lui avait-il raconté, j'ai vu en rêve que je me levais et que je sortais; et j'vois venir du sud d'ces nuages noirs à en êt'bleus des côtés! J'ai pensé alors: va grêler dru tout à l'heure, bon sang, d'bon sang, ça va barder, tout l'blé sera perdu! Et je rentre dans la maison, j'ressors avec une bêche et un tisonnier et j'les pose en croix. A peine que j'les avais croisés, j'vois de dessous un coin d'la maison de l'eau suinter. J'me tiens là et j'continue à regarder. Eh, mais j'vois du deuxième, du troisième, de tous les coins, l'eau couler. J'ai eu peur. J'ai jeté un coup d'oeil à l'aire et j'ai vu les eaux bouillonner là-bas tout comme dans les prairies. J'ai couru chercher une grosse pelle, j'ai fait couler l'eau dans l'étang, mais cette eau me mine les gerbes, les étables. J'me suis mis à rejeter les gerbes, j'étais tout en nage — et là-dessus j'me suis réveillé. Tu es rebouteuse, a-t-il dit, explique-moi donc ce songe, que signifient tous ces trous? J'lui ai dit c'que j'avais à lui dire, a raconté la Kassianeude, mais huit jours plus tard il était mort. C'te sorcière a aidé Maxyme autant que mon fils, si seulement j'la rencontre, j'la rosserai comme une chienne! Elle a pris d'l'argent, elle a bu d'l'eau-de-vie et trois jours après mon fils était mort!

Le premier:

— Ça s'voit que ce songe a dû êt' un songe divinatoire parce que tout s'est réalisé comme i'l'a annoncé. Dans sa cour aujourd'hui, les eaux ont libre cours pour gambader! Y a pas d'blé dans les granges, pas d'bétail, son fils Tymofi a tout vendu. Toute sa propriété s'en est allée comme on dit à vau l'eau.

Le deuxième:

— Voyez-vous, de son vivant, i'a pris son fils en grippe et lui a jamais dit une bonne parole et son fils, quand i'a eu toute c'te richesse en main, i's'y est si bien embrouillé que personne a jamais pu s'y retrouver. Y a de tout là-dedans: banques, lettres de change, Juifs et toutes sortes d'aut'choses. Tout s'perd sur l'herbe. Puis faut savoir que l'Tymofi i'boit pas, mais tout lui file entre les doigts. C'est à en perdre son latin...

Le troisième:

— Avez-vous entendu parler des embêtements que l'Tymofi a avec sa femme? Mais i'est sur l'point d'l'assommer. En automne encore une commission envoyée par la banque est venue chez lui et lui a dit alors: ou l'argent ou la vente aux enchères. Il a cherché par ci, par là et s'est tourné vers la dot de sa femme. La sotte a signé chez l'notaire et a permis d'vendre son terrain. On dit qu'elle a reçu une lettre de change, mais qu'elle lui coûte bien cher à présent.

Le premier:

— Oh, c'est bien vrai qu'elle est sotte! C'est sa deuxième femme, y a pas d'enfants. Et si la fantaisie vient à son homme d'la quitter, alors, ouste, ma belle, va-t-en croupir sous les haies des aut'. Mais c'est que les enfants du premier lit la chasseraient à l'instant même. Et cherche alors, bonne femme, tes droits on sait pas avec quoi?

Le deuxième:

— Elle a donné c'te lettre de change à son frère et maintenant l'terme d'payer est arrivé et on les presse de tous côtés. I's'passe chez eux un d'ces enfers qu'un oiseau s'poserait pas sur cette maison. Quand Tymofi a appris qu'la lettre était déjà en ville, il est accouru à bride abattue de la ville, i'a même pas dételé les chevaux, mais s'est rué dans la maison et de dire à sa femme:

— Où est la lettre de change?

— Oh, j'l'ai donnée à mon frère.

— C'est donc ton frère qu'est ton mari, hein? et i's'est mis à la couvrir de coups jusqu'à lui rompre les côtes. Quand il a appris qu'la lettre était pas là, il a perdu la raison.

— Mets ta tête sur l'seuil, lui a-t-il dit, que j'la tranche: t'iras ronger la terre, moi, sur la potence et les enfants vont porter l'eau chez les Juifs!

Et elle de supplier, de le prier:

— Ah, homme, si j'pouvais au moins avoir un enfant d'toi, parce que si quelque chose t'arrive, j'irai alors coucouer chez les aut'.

— C'est c'qui t'attend, lui a-t-il dit, tu chanteras comme un coucou sourd, jusqu'à c'que j't'envoie dans la tombe.

Ils se sont couchés, lui tout au bord, elle contre le mur. Chaque heure, i's'levait et la rouait. On dit qu'i'en a fait une bouillie. L'matin, elle a voulu se sauver, mais i'l'a rattrapée, l'a attachée et l'a pétrie avec ses talons tout comme si c'était d'l'argile. Que Dieu nous préserve d'une telle chose!

Le troisième:

— I'a perdu la raison, un point c'est tout! L'matin, i'l'a détachée et lui a dit d'bien s'habiller parce qu'i'allaient à la fête paroissiale. Et il l'a traînée à sa suite, l'satan, c'te pauv'femme si bien arrangée jusqu'au village voisin. Mais les gens racontent qu'à la fête, elle

a ôté son keptar et sa chemise était tout en sang! Les femmes l'ont entourée et lui ont demandé ce que c'était? Et elle, la pauvre, de pleurer! Tous les hôtes l'ont regardée comme si elle était un prodige. Et l'Tymofi s'est levé d'table et lui a commandé: femme, allons, ouste, à la maison! Et c'est comme ça qu'ils ont été à la fête! Comment qu'ils sont rentrés chez eux, Dieu seul le sait!

Le premier:

— Les gens dégringolent de plus en bas, comme si on les poussait dans un gouffre.

Le deuxième:

— Tout d'même feu Maxyme savait quelque chose là-dessus. Tenez, les eaux ont miné ses biens et, à présent, elles suintent du dos d'sa bru...

Le troisième:

— Y en savait autant qu'nous. C'est-i'pas d'cette manière qu'toutes les grandes propriétés fondent? Est-ce seulement celle à Maxyme? Té, prenez vot'père, i'avait encore d'la terre, des boeufs et vous êt'aujourd'hui journalier.

Le deuxième:

— Pour sûr qu'i'en avait, mais quand était-ce? Oh la la!

— Et comme ça nous voici arrivés au village. On parle, on parle, un mot par ci, un mot par là, et les jambes, les malheureuses, marchent et marchent. Où donc que vous allez demain?

Le premier:

— Au domaine!

Le deuxième:

— Moi, chez le sale Sroulik, que l'diable l'emporte. J'lui dois encore de cet été.

Le troisième:

— Et moi chez l'curé.

Toute bleue de froid, emmitoufflée de haillons, elle était assise sur le four et cognait à tout moment sa tête contre le mur. Son fils se tenait sur le banc, près du foyer.

— Même si j'me vendais, j'vous trouverais quand même pas d'combustible, même si j'allais voler, ben, on m'attraperait. Restez donc sur vot'four, emmitoufflez-vous comme vous pouvez dans vos chiffons et attendez les jours chauds. Mes pauv'gosses dépérissent et gèlent, les malheureux, d'froid. Voyez, j'vous ai rapporté du pain, une goutte d'eau-de-vie, une chemise propre et fêtez comme i's'le doit ces fêtes. Les gens vous apporteront peut-êt' encore quelque chose. Et puis, cognez pas vot'tête au mur, vous cognerez quand même rien.

— Mais, c'est que j'peux pas supporter tout c'gel et tout c'froid, mon fils. J'sens l'gel jusque dans mes os. Et j'cogne ma tête contre le mur, autrement j'gèlerais sur place.

— Et vos jambes, elles désenflent toujours pas?

— Mes jambes, mon fils, sont grosses comme des seaux de bois: j'peux ni les étirer ni les plier.

Elle montra ses jambes bleues et luisantes pareilles à des bûches en verre.

— J'peux plus passer la nuit tellement elles sont longues, longues comme si l'on avait rassemblé dix en une. J'dis tous les «Not'Père», j'passe en revue tout l'monde, jusqu'au plus p'tit enfant et l'jour vient toujours pas. Et comme i'm'est pénible d'rester toute seule dans c'te grotte si froide.

— Si seulement Dieu vous prenait en pitié et vous envoyait pas de trop grandes souffrances et vous rappelait le plus tôt à lui.

— Oh, mon fils, j'attends c'te mort comme on attend une mère. La nuit, j'furète chaque coin et recoin de mes yeux pour voir si j'la vois pas apparaître, parce que si j'la voyais, elle viendrait vite alors. Mais j'vois rien.

— La mort, elle viendra, mais quand? Et les chevaux qui sont dehors; allons, ôtez vite vot' chemise sale que j'vous en passe une propre.

— J'vas geler, moi, si tu m'fais endosser une chemise propre. J'suis si heureuse d'avoir réchauffé celle-là et puis comme l'a dit quelqu'un, j'suis contente d'mes poux, parce que s'i' m'mordent, j'ai toujours plus chaud avec ça.

— Allons, vous avez perdu vot' esprit d'vieillesse, ma pauv'mère, vous allez pas garder ça sur vous un soir de Noël.

Il mit la chemise à sa mère.

— Vot' fin n'est pas bien loin, allez, vos os sortent comme des couteaux de la peau, pourvu que ce soit le plus tôt possible.

— C'est bien c'que j'dis, mon fils, pourvu que ce soit le plus tôt.

— Allons, fêtez en bonne santé.

— Va vite, cours, t'es donc au travail.

Elle grelottait de froid sur le four et cognait sa tête contre le mur.

— Oh, c'bon fils que j'ai, comme i'm'soigne, comme i'm'oublie pas. Jamais i'avait honte qu'sa mère allait mendier. J'te bénis, mon fils, pour l'meilleur en c'monde.

Et de la main, elle faisait un signe de bénédiction.

Elle heurtait doucement sa tête contre le mur, comme si elle était heureuse d'avoir un si bon fils.

— Loué soit Jésus-Christ!

— Dans l'siècle des siècles. Ainsi soit-ill

— J'vous ai apporté de la koutia¹, grand-mère, et des gâteaux, pour que vous disiez une prière pour ma Maria.

— Pour sûr, pauvrette, j'dirai un Not'Père pour ta Maria.

Elle se signait de ses mains bleues.

— Loué soit Jésus-Christ!

— Dans l'siècle des siècles. Ainsi soit-il!

— J'vous ai rapporté ici quelques pâtés, dites, je vous prie, des prières pour ma première femme.

— Que Dieu m'pardonne, Andry, mais j'dirai un Not'Père pour ta Katèryna.

Elle chuchotait des prières.

— Loué soit Jésus-Christ!

— Dans l'siècle des siècles. Ainsi soit-il!

— J'vous ai ramené du poisson, grand-mère, et vous, prosternez-vous devant Dieu pour l'repos de l'âme de not'mère. Les gens i'fêtent et chez nous c'est comme si l'corps de not'mère reposait encore sur l'banc, tant nous pleurons. L'année passée, c'était elle qui nous préparait l'réveillon.

— J'me prosternerai, mes pauv'orphelines, devant Dieu pour l'repos de l'âme de vot'mère.

La jeune fille s'en fut tout en larmes et la vieille femme souffla la poussière du four en baisant le sol et en se prosternant.

Les gens lui apportèrent beaucoup de terrines.

Il faisait déjà nuit close et on ne voyait plus la vieille, on n'entendait que ses prières qui se répandaient du four par la chambre.

Les branches du poirier grattaient aux fenêtres, les vitres en tintaient.

¹ Plat traditionnel ukrainien, servi pour le réveillon, fait de blé bouilli, de sucre, de noix, de miel, de raisins secs et que l'on mange froid. (N. d. T.)

— Chante-moi, mon beau poirier, chante, parce que personne viendra m'chanter ce soir, en c'grand jour d'fête, y a qu'toi qui chante pour moi.

Elle tenait dans sa main une petite bouteille d'eau-de-vie.

— J'vas siroter ma goutte, et toi, tu vas joliment m'chanter ainsi qu'à mon fils parce qu'i'renie pas sa mère.

Elle but.

— S'i' y avait pas lui, on m'aurait retrouvé rien qu'au printemps, quand l'odeur d'la pourriture se serait répandue du four jusque sur l'chemin.

Elle but encore un coup.

— Tiens, chante-moi, celle-là, mon poirier, tu sais:

Il est né, le divin enfant.

Jouez, hautbois, résonnez, musettes...

De sa voix rouillée, elle chanta tout le cantique.

— Aujourd'hui l'monde entier, l'genre humain chante et s'amuse et moi, j'm'amuse avec mon poirier, on s'amuse à deux. Et celle-là, joli poirier, c'te vieille chanson, on la chantera à mon Mytro:

J'te souhaite du bonheur, de la santé, souffle, ô vent.

Et le vent a soufflé, et a penché doucement l'érable.

Elle criait à tue-tête comme si on la suppliciait.

— C'est celle-ci qu'mon mari aimait à chanter. Tu vois, mon homme, j'bois sans toi et j'm'amuse et j'chante. Ton poirier chante avec moi. Oh, j'suis plus avec toi, non, oh non! J'suis plus ta ménagère...

Elle but encore.

— Oh non, j'suis plus à toi! J'me suis débrouillée sans toi, j'me suis cousu des besaces et j'suis allée mendier parmi les gens. Quand j'ai eu franchi l'seuil d'ta maison, c'était fini, j'étais plus ta ménagère, j'avais plus l'droit.

Elle but encore une gorgée.

— Mais quand j'suis allée pour la première fois sur la route avec mes musettes, mon Mykhaïlo, j'ai senti qu'tu t'étais retourné dans ta tombe et moi, j'ai eu honte du soleil et j'suis revenue à la maison. Dans ta maison, j'ai dit des prières de mendiants. V'là la ménagère qu't'as laissée après toi.

Elle but encore.

— Et aujourd'hui, mon homme, les chiens de tous les villages m'connaissent et j'les chasse avec ton bâton. Mais j't'ai élevé not'fils avec du pain mendié. Il apporte à sa p'tite mère à manger, i'lui enfile une chemise propre, i'la renie pas sa mère. Tous tes péchés, mon homme, doivent être absout par lui, rien que par lui seul. Parce que par ta femme t'obtiendra pas la grâce de Dieu.

Elle but encore une gorgée.

— C'que j'suis ivre, mon homme, une vraie salope que j'suis! Si tu m'voyais maintenant, ton âme jubilerait. Ah, c'que tu m'en flanquerais des coups, c'que tu m'battrais! Tu m'attraperais par les cheveux et hop! ma tête entre tes genoux, et vas-y d'cogner! Cogne la mendicante, elle a donc souillé ta mémoire, l'a traînée avec ses besaces sur les routes! Frappe-la comme une chienne, frappe, qu'elle ramène pas dans ta maison les morceaux mendiés.

Elle finit la bouteille.

— Presse-la fort, prends-la par les tresses et montre-lui bien à c'te vieille gueuse...

Elle frappait sa tête contre le mur comme une furie.

— Voilà, comme ça, encore, qu'la besace du village périsse.

LES ENFANTS

Il posa son rateau à côté de lui, s'assit sur la bordure du champ, alluma sa pipe et laissa galoper ses pensées. Il parla alors si haut qu'on l'entendait des champs voisins.

— Que j'm'prenne un peu d'repos, parce qu'à peine arrivé à la maison, on m'trouve aussitôt du travail. Ma bru, qu'Dieu lui donne une bonne santé, tournera par ci, par là et m'gloussera en cinq secs: «Mais restez donc pas ici à rien faire...»

— Seul Dieu, qu'est au-dessus de nous, voit que j'traîne à peine mes pattes. Et mes bras, bon sang, voyez c'qu'i'sont devenus et ça fait plus d'un mois que j'suis pas rasé, et de tout ça j'ai oublié l'chemin de l'église. Dans quoi qu'j'irai, quand on a pris c'qui était sur moi?

De bordure en bordure, la voix du vieil homme courait par tout le champ, aussi tous se tournaient-ils du côté du vieillard. Et lui, il ne finissait pas de se plaindre.

— Oh, les enfants d'aujourd'hui! Mais moi, Dieu merci, j'ai pas encore perdu la mémoire et j'me rappelle encore la conversation chez l'notaire C'était un p'tit monsieur sec, avec une barbiche et voilà c'qu'i' a expliqué à mon fils. Tant que l'grand-père est en vie, lui a-t-il dit, i'doit avoir son lit, i'doit dormir et peut s'y prélasser même jusqu'au grand matin. Mais quand vous l'aurez mis sur son lit d'mort et que vous l'aurez recouvert de terre, seulement alors toi, tu peux passer du banc sur le lit du vieux père. Quant à la vieille mère, l'four lui revient, qu'elle s'y chauffe, qu'elle y prie Dieu, mais quand vous lui aurez fait sa dernière toilette et joint les mains sur la poitrine, seulement

alors la bru pourra occuper l'four, parce qu'alors il sera à elle.

Le vent d'automne jouait avec les cheveux blancs du vieil homme.

— Ah, si l'notaire passait un d'ces soirs à la maison! L'fils est couché sur le lit, la bru occupe l'four et moi et ma vieille, on s'avautre par terre, dans la paille. Est-ce donc juste ça, où donc est l'bon Dieu, hein? Ces gens-là n'ont plus de Dieu en eux, ah, diantre, non, i'l'ont plus...

Il montrait encore de la tête que les jeunes n'avaient plus de Dieu en eux.

— Crevez, les vieux, parce que c'est dommage d'vous donner une cuillère d'soupe. I'vous mangent le lait, i'vous mangent l'fromage, et nous, on les regarde comme des chiots. Et moi, j'leur ai donné une vache, j'leur ai donné des moutons, j'leur ai donné une charue, j'leur ai tout donné. Les gens donnent, moi aussi j'ai donné. Et aujourd'hui i'peuvent dire qu'vous êtes vieux, faibles, donc nourrissez-vous de peu. V'là c'que nous disent nos enfants.

La voix du vieillard vibra et interrompit son discours.

— Et i'nous enterreront comme des chiens, ma parole, i'nous mettront même pas d'bottes aux pieds...

Une volée de cigognes s'abattit dans les roseaux et battit si fort des ailes au-dessus du vieux qu'il s'en effraya.

— Oh, oh, c'est déjà l'automne. Cahin, cahan, et la Noël qui sera là...

— Mais comme ils sont raisonnables tout oiseau qu'ils sont, i'leur manque qu'la parole. I's'sentent mal ici, i'cherchent mieux ailleurs. En hiver, y a pas d'grenouilles et i'fait froid, i'l'savent d'avance. C'est pas comme l'homme qui doit passer toute sa vie sur une place.

Il se releva de la bordure, cacha sa pipe, saisit son rateau et prit le chemin de la maison. Il se retourna plusieurs fois encore après les cigognes. Puis il s'arrêta pour de bon.

— Bah! Qui sera si bon et m'dira si j'survivrai avec ma vieille pour les revoir à leur retour? Pour sûr que l'un d'nous y sera pas, pour sûr qu'on verra plus les cigognes...

La petite Dotsia trottinait le long du banc, derrière le dos des propriétaires qui, installés à une longue table, écrivaient leurs noms. Chacun d'eux avait un modèle devant lui. De leurs grosses mains, ces scribes tournaient le papier de tous côtés, cherchant le meilleur pour s'y mettre. De leur poitrine, ils pressaient si fort la table qu'elle en grinçait. La leçon se déroulait en silence, on n'entendait que le bruit des lèvres que faisaient les propriétaires en mouillant les crayons dans leur bouche. Pendant ce temps la petite Dotsia, aux cheveux blonds, allait de l'un à l'autre et vérifiait s'ils écrivaient bien.

— Dotsia, hé, viens là et vois de quoi ça a l'air?

— C'est encore bien mal tourné, disons encore mal brossé, faut encore écrire.

Le propriétaire fourrait à nouveau son crayon dans la bouche et recommençait son travail.

— Viens donc jeter un coup d'oeil au mien, ça fait l'deuxième soir déjà que j'le brosse à en avoir mal à la poitrine. Té, lis c'que j'ai écrit-là.

— Pavlo Lasyrenko.

— Ben, c'est justement moi. Et c'est écrit comme ça et chacun pourra le lire?

— Oui, tous ceux qui sont instruits le liront.

Pavlo rougit de plaisir et contemplait la feuille de tous les côtés.

— Bon, j'vas encore une fois l'écrire, mon nom.

Et de se pencher et de mouiller son crayon.

Dotsia allait de l'un à l'autre avec un petit air grave, sa mère observait la scène du four et priait ses fils de ne pas faire de bruit parce qu'autrement les propriétaires se tromperaient de lettres.

Yakiv Yarymiv était assis sur le banc et contemplait l'oeil content la leçon. Enfin il ne put plus s'empêcher de parler. Deux heures entières il avait regardé avec la plus grande attention et, à présent, il ne pouvait plus se retenir.

— Hé, mes maît', laissez donc un peu pour demain, vos poitrines vont donc éclater.

Les propriétaires relevèrent leur tête, ils avaient l'air tout abasourdi.

— J'vous ai trouvé une bonne affaire et vous devez m'remercier et vous devez faire un cadeau à ma Dot-sia.

— Mais qui vous a donc conseillé ça?

— L'malheur m'l'a appris.

— Quel malheur?

— Les lettres de change.

Et le vieux Yakiv se mit à raconter pour la centième fois au moins comment cela s'était passé.

— Vous savez bien tous qu'j'ai jamais pris d'hypothèques sur mes terres à la banque pour m'payer d'l'eau-de-vie, l'bon Dieu m'punirait gravement pour ça. Mais c'est ma vieille qui m'a poussé à faire c'pas.

— Quelle vieille?

— Eh, vous êtes jeunes, vous apprenez à écrire comme je le vois, mais vous savez rien. Un jour elle revient du garde-manger et m'dit: «Eh, vieux, mais y a plus d'farine chez nous, i'en reste peut'êt' dans les deux terrines dans l'fond du sac». J'ai pensé, repensé et me v'là sur l'chemin d'la ville demander à la banque une centaine de leva à crédit.

Je m'amène, vous savez, à c'te banque à crédit et j'dis à un d'là-bas que j'vois: y a plus d'pain à la maison et j'vous prie, monsieur, d'bien vouloir me prêter une centaine.

— T'as d'la terre?

— Eh, monsieur, mais sans terre, personne n'donnerait rien par le temps qui court.

— C'te terre est à toi?

— Oui, monsieur, à moi.

— Elle est pas couverte?

— Eh, non.

— T'as des dettes?

— Oui, chez les Juifs y a quelque chose, mais c'est pas une dette, c'est une escarre. Pour c'te sentaine que j'prendrai chez vous, j'aurai du pain à donner aux gosses, j'aurais de quoi fermer l'bec aux Juifs.

— Bon, apporte une feuille de papier et un papier timbré et tu viendras à la séance.

— Et quand est-ce que j'dois y venir à c'te séance?

— Essaie d'parler à un paysan, on a pas besoin d'toi à c'te séance, mais de tes papiers.

— Faites excuse, monsieur, j'avais pas compris, et les papiers, les voilà. J'ai tiré les papiers de dessous ma chemise et j'les lui ai tendus. Y a ici, que j'lui ai dit, tout c'qu'il vous faut, parce que j'mets tout ça ensemble. J'comprends rien, voyez-vous, dans tous ces papiers et c'est pour ça qu'j'tiens tout ça ensemble. Il a trié mes papiers, il a trouvé c'qu'il lui fallait et m'a dit: Tu viendras dans huit jours.

— J'y suis allé dans les trois fois avant qu'i'm'ai dit qu'on m'avait accordé l'argent.

— Sais-tu écrire, vieux?

— Oh non, monsieur. A l'école on m'a pas enseigné. j'ai pas été à l'armée et c'est pour ça qu'j'suis complètement bête.

— Alors faudra qu'tu signes chez l'notaire.

— J'vas faire un signe d'ma main sur l'papier, une croix, par exemple, et vous signerez...

— On peut pas, qu'il m'a dit, mettre de croix sur les lettres de change...

— Là, j'me suis mis à réfléchir. On m'prendra pour la signature, on m'soutirera l'pourcentage d'avance, j'devrai payer l'notaire et en fait i'm'restera bien peu de c'capital.

Je m'suis mis à courir la ville à la recherche de garants, et j'tombe sur l'cordonnier, c'voleur d'Laptchinski. Ce mécréant est toujours à farfouiller par la ville. Je m'suis arrêté et me suis mis à lui conter mon malheur.

— L'paysan est toujours bête, qu'il m'dit, i't'pourrit tout l'hiver sur l'four et peut pas apprendre pendant c'temps à signer son nom sur un papier.

«Ben qu'tu sois un voleur déclaré et une rinçure juive, mais tu conseilles bien», me suis-je dit et j'ai couru plus loin.

J'ai ramené des garants, on a signé chez l'notaire, mais d'la centaine, on m'a retiré treize leva.

— J'porte cet argent à la maison et c'cordonnier m'sort pas de la tête. Pour un voleur, c'est ben un voleur, mais il a raison. Tenez, i'vous arrachent et vous écorchent la peau comme à un boeuf. T'as, soi-disant, pris c'te centaine et qu'est-ce tu rapportes à la maison?

A cet endroit, Yakiv crachait toujours et c'est ce qu'il fit cette fois aussi.

— Chacun veut profiter d'toi, chacun veut tout avoir sans bourse délier et ça devient de plus en plus dur, à n'plus tenir.

— J'ai déposé l'argent dans l'coffre et j'ai dit à Dotsia: «Toi, Dotsia, tu vas apprendre à ton grand-père à écrire son nom, pour que ton pépé gave pas l'gosier des riches, i'est suffisamment plein comme ça. J'prefère t'acheter une petite jupe...»

— Et elle m'a appris et vous en avez entendu parler au village et vous vous êt' moqués du vieux. Mais quand l'malheur vous a pressés et i'fallait signer des

lettres d'change, vous êt' venus grâce au vieux chez Dotsia. J'vous ai montré le chemin pour qu'vous alliez plus gaspiller vot' argent.

— Pour sûr, qu'on va plus l'gaspiller, répondirent les propriétaires, on va vous remercier, vous, et la p'tite Dotsia, not' maîtresse.

— Oui, mais vous devez chacun lui apporter un cadeau.

— Sûrement, sûrement...

Dotsia était assise sur le four et se réjouissait, sa mère souriait.

LE CHAMP

Il est long et très large et s'étend à perte de vue. Il flotte dans le vent, il se noie dans le soleil. Il inonde les terres des autres. Il est comme une longue et vaste senne. Il s'empare comme du fretin des petits carrés. Tel est ce champ.

La fane morte des pommes de terre bruit doucement au-dessus de lui. Sous un arbuste repose un bébé. Il y a encore du pain, un concombre et une petite écuelle. Un grillon noir a frôlé le pied de l'enfant et a pris la fuite. Une sauterelle verte se tient à distance. Un carabe doré fait hâtivement le tour de l'enfant.

Et l'enfant pleure sous le bruissement des fanes. Le voilà qui se renverse et tombe. Il tombe la bouche dans l'arbuste. Il bat des jambes, se débat et commence doucement à bleuir.

Au milieu des arbustes déterrés dort la mère. Ses pieds ne sont qu'une plaie, tant ils sont blessés, taillés, crevassés. Elle est attachée comme une pierre de ses cheveux bruns à la terre noire.

Le soleil verserait bien toute sa puissance sur son visage. Il ne peut pas la relever et se cache derrière les nuages.

Un corbeau noir prend son vol, tournoie, tournoie et croasse.

Elle se réveille enfin. Elle prête l'oreille, elle écoute.

— Me v'là bien! M'endormir à mon travail!

Elle prend la pioche, bêche et déracine un à un les arbustes.

— Heureusement qu'il dort. Un vrai supplice pour lui, une torture pour moi avec lui. Et puis, faut gagner quelque chose, personne te donnera rien en hiver.

Elle se penche et bêche vite, vite. Et cet arbuste là-bas, elle le contourne. Autant de repos pour elle, quand il dort...

Aux paysans-détenus politiques pour le réveillon

Il faisait si clair dans la chambre que la vieille Hrytseude voyait les empreintes de chaque doigt d'Ivanko sur le mur.

Le soleil déclinait tout d'abord vers la forêt qui se tenait sur la montagne devant la maison, il laissait dans la ramure tout le scintillement de ses pierres précieuses et le bois projetait ses rayons aux fenêtres de la maison.

Il y avait tant de soleil dans la pièce que la vieille voyait chaque doigt d'Ivan sur le mur.

— Eh, Ivan, que j'te voie plus sur l'banc! Regarde voir c'que t'as fait avec le mur. Cours si tu veux par la chambre.

Ivanko trotinant du seuil à la table, traînait derrière lui une bobine attachée à un fil, il dit à sa grand-mère:

— Vous en faites pas, j'vous jure, que j'le ferai plus.

Sur le four, près de la vieille, était assise la petite Marika, les cheveux tressés en une natte aussi grosse qu'une queue de souris.

«Mon Dieu, mon Dieu, comme i'fait dur de vivre, mais quand viennent les fêtes, les gens s'amuse quand même», songeait la grand-mère.

Un visage ridé, des lèvres bleues, des bras secs, des cheveux blancs, telle était la vieille Hrytseude.

— Mémé, oncle Vassyl qui vient chez nous avec le Mykola à Semène, celui qui étudie dans les écoles.

Vassyl entra dans la chambre avec l'écolier.

— C'est-i' qu'vous fêtez la Noël sur l'four, mère? J'vous souhaite du bonheur, de la santé et une longue

vie parmi nous, disait le fils à la mère tout en lui baisant la main.

— Ah, mon fils, j'ai pas la Noël en tête! Moi, mon enfant, j'pleure tous les jours que ce soit fête ou non, disait la vieille et des larmes roulèrent dans ses yeux.

— J'suis venu lire la lettre de Fèdir, elle est arrivée hier par la poste. L'petit à Sémène va la lire.

— Qu'est-ce qu'i'écrit? Est-il malade ou en bonne santé?

Vassyl tira la lettre de sa ceinture, la tendit à l'écolier et celui-ci se mit à la lire:

«Mon cher frère Vassyl et vous, ma chère maman! J'vous salue en ce jour de Noël et j'vous souhaite l'meilleur à l'occasion de cette fête. J'vous chanterais volontiers un Noël de ma prison, mais j'crains bien que l'vent ne perde mon chant dans la forêt et ne vous l'apporte sous vos fenêtres...»

La vieille mère fut toute en larmes et Vassyl garda le silence.

«Quand les détenus chantent en prison des Noël, ils le font si bien que les murs gris s'écroulent et la rouille tombe des barreaux. Ils chantent si joliment qu'les gardiens mêmes prêtent l'oreille. Un cantique pareil en prison est triste et terrible! La nuit j'me suis souvenu des Noël anciens, quand, garçon encore, j'allais chanter, et comment vous, maman, demandiez à papa d'me laisser aller, puis comment plus tard, jeune homme déjà, on y allait avec des violons. Parfois on était aussi nombreux qu'une forêt sous les fenêtres. Nous chantons et l'violon parmi nous pleure comme un enfant. Nous, on donne de la voix et l'violon pleure de plus belle; on ne pouvait jamais avoir l'dernier mot. Tenez, j'l'entends encore ce violon sangloter comme s'i'était tout près...»

— Ah, mon fils, mon fils, tu as rendu orphelins tes pauvres enfants, chuchotait la vieille.

«Mais y a des moments, maman, où j'suis sous l'coup d'une peur si horrible ent' ces murs que j'peux pas rester seul dans mon lit et j'vas m'coucher auprès d'quelqu'un, autrement j'mourrais. Quand j'pense à ma Nastia qui s'en est allée sous terre à cause de moi et a fait orphelins nos enfants, l'sang se déverse alors tout chaud d'mon coeur. A travers les barreaux on voit les étoiles. Et moi, j'regarde comment les plus grandes mènent les plus petites. J'm' imagine alors qu'la grande c'est Nastia et les petites Marika, puis Ivanko et Vassylko...»

— Ah, mon enfant, t'fais donc pas tant d'mauvais sang, s'écria la grand-mère comme si Fèdir était là et lui parlait.

«Et puis, j'vois toujours devant mes yeux l'enterrement de ma Nastia. Vous marchez, puis les enfants suivent l'cercueil, puis les gens. L'vent fait flotter les gonfalons et demande: et l'mari de c'te femme où qu'il est? Un gonfalon déchiré lui répond: à Stanislav en prison!»

— Ah, on t'a emmuré vivant dans c'te prison, mon pauv'fils, soupirait la vieille mère-grand.

«J'pensais pouvoir arracher du sol le mensonge, mais en attendant ce sont eux qui m'ont arraché avec les racines, tué ma femme et laissé mes enfants à la grâce de Dieu. Je te prie, frère Vassyl, et vous, maman, d'prendre soin de mes enfants. Veillez à c'que leur tête soit lavée l'samedi, à c'qu'ils aient des chemises propres le dimanche. Prenez garde à c'qu'ils soient pas sales et qu'les poux les dévorent pas. Faites surtout bien attention, maman, à la toute petite, à Marika. Prenez soin qu'elle have pas, la pauvrete, sur sa chemise et pleure pas, parce que la salive ronge la poitrine. Vous savez bien que quand un orphelin pleure, tous les anges du ciel pleurent aussi...»

— J'peigne tes enfants chaque samedi, j'leur lave chaque semaine les chemises et j'verse des larmes amères, répondit la vieille femme.

«Et toi, frère Vassyl, aie l'oeil sur mes fils. Les laisse pas sortir dans des toiles de sac sous la pluie, fais leur faire des vêtements chauds. Apprends-leur à ma place à êt' sages et les chasse pas dans la rue. Fais d'eux de bons cultivateurs et apprends leur à n'pas oublier leur père et mère, parce que leur père a jamais été une canaille, mais un homme qui luttait pour son droit...»

— Ah, Fèdir, Fèdir, j'chasserai pas tes garçons, j'leur servirai d'père, disait à présent Vassyl.

«C'p'tit carré de terre qu'est près du champ, ensemencez-le de blé, la terre y est bonne, y a pas longtemps qu'elle a été fertilisée. Faites de la sorte qu'mes enfants connaissent pas l'injustice, parce qu'i'm'semble que j'sortirai plus d'ici. Et puis, écrivez-moi tout c'qu'i'se passe chez vous.

J'te salue, mon frère, et vous, ma mère, et vous, mes enfants.

Fèdir».

La vieille femme pleurait à chaudes larmes et les enfants lui faisaient chorus.

— Tiens, prends c'kreutzer, seulement pleure plus. Tu entends donc c'que ton père écrit, d'obéir à la grand-mère et d'êt' sage.

C'était ce que disait Vassyl à Ivanko et il lui donna un kreutzer tout neuf.

Il ne pouvait rester assis, une force le poussait à marcher d'un mur à l'autre. Il allait et venait sans cesse par la chambre. Les meubles de la pièce et les coins s'estompaient et s'évanouissaient dans le crépuscule du soir et dans sa tête se dessinaient de plus en plus distinctement les images d'un passé lointain.

— C'est à cette heure que les petits enfants sortent en courant de la maison sur le pacage et s'y amusent gaiement et brusquement. A une heure pareille les jeunes filles ne veulent pas rentrer le bétail, elles disent que, lorsque l'étoile du soir s'allume au firmament, la voix s'étend alors sur la rosée, et elles chantent pour que les voix s'étalent. En hiver, par contre, les mères filent leurs quenouilles et chantent leurs chansons de jeunes filles, mais d'une manière triste, comme si elles regrettaient leur jeunesse passée. Les enfants s'entassaient sur le four, chuchotent longuement et s'endorment sans souper. Quelle chose étrange que l'heure crépusculaire!

Il marchait et, de sa main frottait son front, semblant vouloir enfermer toutes ses pensées dans sa tête, afin qu'elles ne s'envolent pas, car il voulait sincèrement les méditer à fond.

— A savoir ce qu'il fait maintenant? Il avait été un si bon compagnon. Je me souviens très bien comme nous étions assis une fois dans son verger. Il avait parlé ce jour-là, me semble-t-il, de nuages blancs. Il avait dit qu'un petit nuage blanc, à bords dorés, glissait doucement dans le ciel et laissait derrière lui des lys blancs; lui-même fuyait et semait à sa suite ces fleurs par le ciel bleu, mais une heure plus tard il n'y avait ni nuage ni lys. Il n'y avait que le ciel bleu qui se plissait comme la mer bleue... «Il est vrai qu'il avait

été alors en proie à un sentiment de profonde tristesse.

Il marchait et ses yeux devenaient aussi bons que ceux d'un enfant.

— Ça y est, voilà que j'ai oublié la fin. J'en arrive même à oublier les chansons de ma mère! Il n'y a pas encore longtemps je me souvenais de toutes. Un moment. Je gardais avec Marika les moutons dans les prés. Marika brodait sur les manches de sa chemise des points en forme de haricots. Elle faisait les haricots en rouge, les queues en bleu et, l'espace entre les haricots, elle le couvrait de laine noire. Marika étant l'aînée, c'est moi qui devais courir ramener les moutons. Or, il y avait une brebis, à tête blanche, si perfide, qu'elle ne laissait passer aucun carré d'élèves. J'avais donc enlevé ma ceinture et nous l'avions entravée avec. On avait la paix. Je courais débraillé sous les saules, sifflant et criant à pleine gorge. Puis Marika m'avait appelé pour casser la croûte. Nous mangions du pain et du fromage enveloppé dans une feuille de chou...

Il était assis, à présent, dans un fauteuil et ses souvenirs d'enfance le reportaient comme en rêve dans les champs fleuris où il y avait une profusion de fleurs que l'on pouvait cueillir à volonté.

— Notre mère est venue après. Elle revenait des champs où elle avait porté le déjeuner aux ouvriers. Elle nous a donné du lait à boire et a examiné les manches brodées de Marika. Elle a dit à Marika de ne jamais prendre trois fils à la fois, mais d'en enfiler deux dans l'aiguille, autrement les haricots seraient pansus. A moi, elle m'a dit de ne pas me laisser rouler de la montagne, parce que je déchirerais ma chemise ou m'égratignerais le ventre. «Toi, jeune homme, ne t'ébroue pas comme un cheval en plein champ tout débraillé, mais reste plutôt auprès de Marika et gardez

les moutons». Je restais couché près de maman, battant l'herbe des pieds, et ma mère disait: «Tu ne peux donc pas rester tranquille au moins un peu?» C'est alors qu'une cigogne s'est posée sur le pré près de nous. Maman m'a pris dans ses bras, m'a posé sur ses genoux et s'est mise à chanter:

Cigogne, cigogne, fauche pas l'herbe,
La rosée t'mouillera les reins.
Que cette mouette fauche l'herbe
Qui porte huppe sur la tête.

Il torturait sa mémoire pour se souvenir de la fin de la chanson mais n'y parvint pas. Ses yeux devinrent tristes.

— Un instant, un instant. Maman s'en est allée après à la maison et moi, j'ai galopiné jusqu'au soir après la cigogne en chantonnant: «Cigogne, cigogne, fauche pas l'herbe...»

Il courait maintenant par la chambre comme ce garçon qui voulait sauter par-dessus un ravin et, arrivé au bord, s'arrêtait à chaque fois. Il prononçait bien haut les premiers vers de la chanson, mais ne parvenait pas à se souvenir de la suite. Il soupira et le trait de bistre autour de ses yeux s'assombrit davantage.

— Grand Dieu, je ne suis plus capable de renouer le fil cassé. Il commençait déjà à se rompre quand maman me lavait les pieds, me faisait des chaussons d'une vieille chemise et papa cirait mes botillons. Tous nous avons versé des larmes alors, parce qu'on m'envoyait dans le monde, faire mes études. J'allais par ce monde, je ployais l'échine comme un jonc pour un morceau de pain et je sentais sur moi des centaines de regards dédaigneux.

Il fit un geste de la main comme s'il avait voulu chasser ces yeux orgueilleux.

— Après de longues années, je suis revenu voir ma mère. Mon père n'y était plus. Courbée, vieillie, un bâton à la main, elle se tenait sur le banc de terre et se chauffait au soleil. Elle ne m'a pas reconnu d'abord. Puis, elle m'a salué. «Notre Marika est morte, mon fils. Je ne t'ai pas écrit pour ne pas t'attrister. Mais avant de mourir elle ne faisait que demander après toi. Nous lui mentionnons, disant que tu allais venir. Mais le jour même de sa mort, elle dit qu'elle aurait bien voulu te revoir au moins par la fenêtre ou sur le seuil. Et elle est morte».

C'est ainsi que se cassait le fil...

Il répétait inconsciemment la chanson de sa mère : «Cigogne, cigogne, fauche pas l'herbe...»

— Nous sommes allés avec maman au cimetière. C'est avec peine qu'elle y est arrivée. «Regarde, mon fils, voilà la tombe de Marika. J'y ai déjà planté des rues, des pervenches et j'ai donné la croix à repeindre, mais je n'y ai pas encore planté de cerisier, je le ferai en automne». Nous avons pris place près de sa tombe et ma mère m'a raconté le malheur de Marika. Un mari méchant, des enfants en bas âge, la misère dans la maison. Le vent faisait ruisseler une pluie blanche de fleurs de cerisiers. Les pétales tombaient sur la tombe et sur nous. Il semblait que ses pétales se fondaient aux cheveux blancs de ma mère et que la rosée des fleurs tombait sur le visage de maman. Et moi, j'évoquais comment nous gardions les moutons avec Marika...

De chaudes larmes tombèrent sur la table.

— Ensuite ma mère est morte. La tombe de maman n'est pas loin de celle de Marika. Les pétales du cerisier de ma mère pleuvent sur la tombe de Marika et celles de Marika sur la tombe de maman. J'y suis allé une fois. Assis entre ces tombes, je me suis souvenu de la chanson de maman. Mais je n'en sais pas la

fin. J'y suis resté assez longtemps, puis je suis parti.
Les fleurs de cerisier volaient après moi comme si par
ces pétales ma soeur et ma mère me priaient de ne pas
m'en aller...

Il arpenta longtemps encore la chambre et murmura
inconsciemment:

Cigogne, cigogne, fauche pas l'herbe,
La rosée t'mouillera les reins.
Que cette mouette fauche l'herbe
Qui porte huppe sur sa tête.

LE CHEMIN

— Je viens, je viens, maman.

— Ne viens pas, ne viens pas, mon fils...

Il s'en est allé parce que la route s'étalait blonde et lointaine à ses yeux.

Il passait devant chaque clôture, devant toutes les fenêtres blanches.

Il aimait son chemin et le suivait toujours.

Dans la journée il était infini comme un rayon de soleil, la nuit, toutes les étoiles s'y donnaient rendez-vous.

La terre était fleurie et lui souriait de toutes ses corolles. Il les cueillait et en fleurissait ses cheveux rebelles.

Chaque fleur laissait choir une de ses perles à ses pieds.

Ses yeux sont pétillants et son front est aussi clair qu'un petit puits sur une route poussiéreuse.

Jusqu'au jour où il rencontra des gens.

Enfoncés dans la terre jusqu'aux genoux, ils étaient un grand nombre à tomber et à se relever.

De leurs paumes noires, ils essuyaient la sueur de leur front et se retenaient à la terre de leurs grandes mains.

La fatigue les abattait, ils écrasaient sous eux leurs enfants et hurlaient de douleur.

Ils se relevaient et tombaient à nouveau.

La nuit les jetait dans le sommeil comme des pierres, les uns à côté des autres.

Ils avaient tourné leurs terribles visages vers le ciel, c'était une mer de têtes contre une mer d'étoiles.

La terre résonnait sous les battements de leurs coeurs et le vent avait fui dans les montagnes.

Il lisait leurs visages et l'immense chant de lutte qui y était imprimé.

Il happa les mots de leurs lèvres, lut les pensées de leur front, absorba les sentiments de leur coeur. Et quand le soleil naquit dans la pourpre du levant et baisa leurs yeux à travers leurs longs cils, dans son coeur naquit alors une chanson.

Elle se déchaîna telle un orage dans son âme, s'y agita comme les paroles de sa mère.

Il devint fort et fier. Le vent pencha vers lui toutes les fleurs.

Il continuait à suivre son chemin.

Il ployait sous lui tel une toile.

Il passa devant toutes les clôtures, les fenêtres blanches l'attiraient.

Et de nouveau il vit des gens.

Ils se tenaient en foule. Devant eux ondulait une mer d'or, derrière eux des enfants à l'ombre des gerbes.

Le feu les brûlait, le fer pleurait entre leurs mains.

Les déserts déteints du ciel pendaient morts au-dessus d'eux.

Ils étaient tous en chemises blanches comme pour les fêtes de Pâques.

Mais les gerbes disparaissaient derrière les enfants et le feu mordait leurs têtes blanches.

Ils enfonçaient à nouveau leurs griffes dans les champs jaunes.

Il lisait leur désespoir et leur impuissance.

De profonds sillons se creusaient sur leurs fronts. Leurs lèvres se desséchaient et pâlissaient. Leurs coeurs se remplissaient de fiel.

Et la chanson de son coeur s'aigrit comme ce blé pourri.

Ses yeux se ternirent et son front rappelait l'eau trouble du petit puits sur la route poussiéreuse.

Sa force et sa fierté tombèrent sur le chemin pierreux.

Il ne fut que poison.

Il suivit son chemin comme l'oiseau qui ne sent pas sur lui ses ailes.

Sur le champ fraîchement labouré, debout sous un joyeux arc se tenait son amour. La terre se délectait de ses empreintes blanches.

Comme un tout petit enfant, il tendit ses bras vers elle.

— Viens!

— Je ne peux pas parce que tu es poison!

Il chancela et quand il eut avalé son verdict, il déposa sur la terre les bribes de sa chanson et se traîna plus loin. Il marchait comme l'ombre d'un chêne creux avant le coucher du soleil.

Le chemin s'étalait devant lui noir comme il l'est à un jeune infirme aveugle.

Un jour, il trébucha à la tombe de sa mère.

Il pleura les yeux secs et tomba.

Il enfouit son front dans la tombe et pria sa mère de l'appeler comme elle le faisait dans son enfance.

Qu'elle dise un tout petit mot!

Il pria longtemps.

Puis il posa sa tête sur la croix et en sentit le froid glacé.

Il tressaillit, baisa le petit pommier qui poussait sur la tombe et traîna ses pas, inconnu et solitaire.

— Mon Dieu, fais-moi grâce du reste de mon chemin, je ne peux plus marcher!

Il sautait de tombe en tombe comme un chardon bleu d'automne.

Ce n'est que lorsqu'il eut franchi cent tombes que la cent et unième fut la sienne.

Il se serra contre elle comme autrefois il se serrait contre le sein de sa mère.

LA MORT

Quand l'automne fut fort avancé, quand toutes les feuilles tombèrent de la forêt, quand les corbeaux noirs couvrirent les champs, la mort vint alors frapper à la porte du vieux Lès.

Chacun doit mourir, la mort n'est pas terrible, mais c'est un supplice de garder longtemps le lit. Et Lès souffrait d'affreux tourments. Dans sa souffrance, tantôt il sombrait dans un autre monde, tantôt il en émergeait. Et cet autre monde était douloureusement étrange. Lès n'avait que ses yeux pour s'appuyer à ce monde. C'est pour cette raison qu'il s'accrochait au petit quinquet de son oeil étincelant, épuisé. Il s'y agrippait avec ses yeux, s'y tenait cramponné dans la crainte profonde de voir ses paupières se fermer et d'être précipité dans un monde ignoré.

Ses fils et ses filles dorment pêle-mêle par terre devant lui, ils ne pouvaient pas veiller tant de nuits. Lui se tenait de toutes ses forces au quinquet et résistait à la mort. Ses paupières se posèrent comme un lourd fardeau sur ses yeux.

Il voit dans la cour beaucoup de petites filles et chacune tient dans sa main une poignée de fleurs. Toutes regardent vers la fosse et attendent la mort. Ensuite tous les regards convergent vers lui. Une nuée d'yeux bleus, gris et noirs. Cette nuée monte vers son front, le caresse et le refroidit..

Il frotta ses yeux, prit entre ses doigts la veine du cou car elle faisait chavirer sa tête des épaules et pensa :

«Hé, hé, les anges qui s'montrent avant la mort».

Pendant qu'il s'absorbait dans cette pensée, le quinquet disparut de sa vue.

Le champ s'étale uni, infini, brûlé par le soleil. La terre a besoin d'eau, elle frissonne et attire à elle toutes sortes d'herbes pour étancher sa soif. Il laboure son champ et ne peut pas tenir les mancherons dans ses mains, tant la soif lui brûle la gorge. Les boeufs aussi sont altérés car ils creusent de leurs naseaux la terre humide. Ses mains se décollent des mancherons, il tombe sur le champ et celui-ci le réduit en charbon...

Le quinquet le ramène de l'autre monde.

«Que de fois j'crevais d'soif dans les champs, mais tout ça c'est inscrit dans le livre de Dieu!»

Et à nouveau il tomba en syncope.

Au bout de la table sa mère défunte est assise et chante une chanson. Sa voix monte douce et triste par la chambre et vient à lui. C'est cette chanson que sa mère lui chantait quand il était petit. Et il pleure, son cœur lui fait mal et il cueille les larmes de ses mains. Le chant de sa mère lui va en pleine âme et tous ses tourments pleurent avec ce chant. Sa mère va vers la porte, la chanson la suit et les tourments de son âme le quittent.

Le quinquet réapparaît à sa vue.

«La mère doit venir de l'aut'monde et pleurer son enfant. Dieu lui a donné c'droit».

Ses pieds étaient transis de froid, il voulut les recouvrir d'une pelisse et sur ce, ses yeux s'éteignirent.

Des cloches sonores tintent au-dessus de lui et touchent sa tête de leurs bords. Sa tête se brise, ses dents volent de la bouche. Les battants des cloches s'en détachent, s'abattent sur sa tête et le blessent...

Il écarquilla des yeux terribles et inconscients.

«J'avais fait l'voeu d'acheter une cloche pour qu'elle batte le tocsin en cas d'incendie dans le village, mais les années ont été très dures et j'ai pas accompli l'voeu promis. Pardonne-moi, Dieu miséricordieux».

Et il roula à nouveau dans l'abîme.

D'en haut, d'une très grande hauteur, des gerbes d'orge se précipitent pêle-mêle sur lui. Elles tombent et le couvrent. Les barbes lui entrent dans la bouche, dans la gorge. Elles le piquent de leurs aiguilles rouges, se rassemblent autour de son coeur, le brûlent d'un feu d'enfer et s'enfoncent comme un dard en plein coeur...

Il ouvrit des yeux déjà morts et absents.

«On ne donnait pas à Martin l'orge gagné et cet orge fait ma mort».

Il voulut crier à ses enfants de rendre l'orge à Martin, mais son cri ne put passer par sa gorge et se déversa en goudron cuisant par tout son corps. Il tira une langue noire, enfonça ses doigts dans la bouche pour dégager sa voix de la gorge. Mais ses dents claquèrent et se serrèrent, emprisonnant les doigts. Ses paupières se rabattirent avec bruit.

Les fenêtres de la chambre s'ouvrent. Un morceau de toile blanche se dévide dans la pièce, il se dévide, se dévide. Tout s'éclaircit comme illuminé de soleil. La toile l'emmailote comme un bébé, d'abord les jambes, puis les bras et les épaules. Elle le serre bien fort. Il se sent léger, léger. Puis elle se blottit dans sa tête et chatouille son cerveau, elle se pelotonne dans chaque articulation et les couvre doucement. Enfin elle entoure sa gorge étroitement, de plus en plus fort. Elle s'enroule en coup de vent autour de son cou et l'enveloppe, l'enveloppe.

UNE HISTOIRE DES TEMPS PASSES

Tous les trois sont déjà en terre, depuis longtemps les cerisiers fleurissent et donnent des fruits au-dessus de leurs tombes, et les croix de chêne à leur chevet se sont penchées. Ils sont morts depuis fort longtemps: le vieux Dmytro, la vieille Dmytreude et le chantre Basio.

Le vieux Dmytro avait donné de la terre à chacun de ses quatre fils. Aussi après le partage resta-t-il seul avec sa femme dans la vieille maison. Il y demeura non seulement avec son épouse, mais avec ses boeufs, sa vache et quelques arpents de terre. Le vieux soignait donc les boeufs et entretenait la cour, la vieille tenait les rênes du ménage, les fils ensemençaient ses champs et les pauvres gens moissonnaient chez eux pour une gerbe, pour la troisième partie de la récolte. Le vieux soignait les boeufs, les abreuvait, les peignait, balayait l'étable et la cour et coupait les chardons près de la claie. Mais son travail essentiel était le suivant: il grimpeait au grenier au-dessus de l'étable et y remuait les charrues, les herses, les échelles, les jougs; depuis plus de cinquante ans qu'il administrait la propriété, une quantité considérable de ces objets s'y étaient amassés. Et à chaque fois il jetait quelque chose de ce grenier à terre et le traînait devant la maison, sur l'herbe. Il semble qu'il se rappelait les bons moments passés à cet ouvrage et c'est pour cela qu'il le prisait tant. S'il ne peignait pas ses boeufs, c'est qu'il était en train de travailler à un vieux joug ou à une vieille charrue.

Il élevait ses boeufs pendant trois ans. Après cela il les menait à la foire de la ville. Il les vendait à quatre cents rynskis, pour deux cents il achetait d'autres boeufs, des jeunes, et cachait deux cents

rynskis dans un vieux livre d'impôt qu'il enfermait dans un coffre.

Il ne battait pas son blé de longues années durant et sa cour était entourée de gerbiers. Le plus vieux était tout noir, le suivant gris, un plus petit grisâtre, celui de l'an passé blanc et le tout récent jaune comme de la cire.

Chaque mois il passait en revue ces gerbiers, vérifiant si les souris ne les avaient pas rongés ou s'ils ne sentaient pas le moisi. Il tirait de chacun d'eux une poignée d'épis, les sentait et regardait si les enveloppes n'étaient pas frottées. S'il fallait en battre un, il faisait venir les batteurs, cachait à nouveau l'argent dans son livre d'impôt et verrouillait le coffre.

Il allait à l'église à tour de rôle avec sa femme, chaque deuxième dimanche: elle y allait à l'Assomption et lui à la Nativité de la Vierge, elle y allait à Pâques, lui à Noël. Lorsque son dimanche venait, il grimpeait au grenier de la maison et jetait dans l'entrée une paire de grandes bottes et de petites. Les grandes, c'étaient ses bottes de jeune homme, de mariage, de ses jeunes années d'administration de sa propriété; les petites étaient celles de ses fils, du temps où ils grandissaient chez lui. Avec ces bottes en mains, il prenait place sur le banc de terre et en essayait la poussière avec un chiffon, puis les enduisait de goudron. Il chaussait les grandes pour aller à l'église et mettait les autres au soleil pour que la graisse pénètre bien dans le cuir. Il ordonnait à sa femme non seulement de peigner les boeufs, mais d'avoir aussi l'oeil sur les bottes à cause du chien qui aurait pu les emporter. A l'église il saluait bien bas, posait sur le plateau des kreutzer moisis et, tout en nage, sortait avec la foule.

— Grand-père, vous oublierez bientôt de parler, lui disaient les gens.

— Ma génération s'en est allée ou a péri à la guerre, je n'ai pas à qui parler.

Revenu chez lui, il mangeait soit du pain avec de l'ail, soit du lard s'il n'y avait pas jeûne. Dans son garde-manger il y avait trois tonneaux de lard. Dans le premier — celui qui avait trois ans, — il était jaune et mou comme du beurre, c'était le tonneau du vieux; dans le deuxième — le lard de deux ans, mi-jaune, mi-blanc, c'était le tonneau de la vieille, le troisième contenait le lard de cette année, blanc comme du papier, c'était le tonneau des enfants, parce que les enfants n'aimaient que le lard frais. Son repas achevé, le vieux allait voir ses boeufs, puis remettait les grandes bottes et les petites au grenier et s'en allait dormir sous le cerisier. C'est ainsi que coulaient les jours du vieil homme, des jours tranquilles et paisibles. Jamais il n'avait mal aux dents, ne connaissait pas les maladies et n'avait vu durant toute sa vie aucune rebouteuse chez lui.

La vieille Dmytreude était un vrai feu. Elle adorait bavarder, tenir de longs conciliabules, sans eux elle ne pouvait ni manger, ni dormir. Elle n'abordait jamais son mari. Il se taisait de toute façon et lorsque la vieille voulait lui dire quelques mots, il lâchait tout aussitôt la vieille herse ou l'engin qu'il tenait et se sauvait d'elle.

— Hé, c'vieux pataud pense que j'vas l'embrasser.

Elle crachait et allait vers la clôture ou bien au bord de l'étang chercher des femmes friandes de bavardage. Le vieux se remettait à son ouvrage et grommelait sous son nez:

— Ça s'voit qu'elle a vieilli: son visage est comme l'cuir d'une vieille botte et ses cheveux ont la couleur du lait, mais sa langue, elle a pas vieilli. Elle moudrait bien avec dans les cent quintaux par jour et regarderait s'i' y a pas d'autres cents...

Dieu n'avait pas accordé de fille à la vieille. Dans ses jeunes années elle avait toujours espéré en avoir une et lui avait amassé un joli trousseau. Mais le bon Dieu n'avait pas exhaussé ses prières et la vieille avait tissé et cousu tant, que les perches sous le plafond ployaient sous le fardeau des toiles et des tapis. Plus d'une fois le vieux avait demandé avec colère pour qui donc cousait et tissait-elle tant de vêtements?

— Ça va, ça va, vieux, me dis rien, autrement je jetterai au feu toutes les vieilleries que les vers rongent au grenier. Touche seulement à mes perches, j'attrape alors tes charrues et tes charrettes et j'lance tout ça dans l'four!

Le vieux se tassait comme un moineau et se sauvait de sa femme, car comment aurait-il pu avoir le dernier mot avec elle! La vieille s'installait sur le banc en face des perches et se parlait à elle-même:

— Sur chaque perche y a la même chose, ici, là et là-bas. Chaque bru peut se prendre ou celle-ci ou bien celle-là, toutes sont pareilles. La cinquième perche est pour l'église, pour faire dire des messes après l'vieux et après moi, qu'personne y touche, sinon j'lui tranche-rais les bras!

Dans l'après-midi du dimanche toutes les brus avec leurs enfants venaient voir la vieille. Toutes avaient des sourcils noirs comme des oeillets sauvages et le teint vermeil des obiers. La vieille les faisait asseoir à table, leur servait du lard frais et conversait et glous-sait comme une poule couveuse parmi ses poussins.

— Si j'meurs, chacune d'vous s'prendra une traverse de la perche, car elles sont toutes pareilles, parce que pour moi, vous êtes toutes les mêmes, mes enfants. Mais si l'vieux venait à mourir après moi, qu'pas une de vous essaie d'prendre un fil. Il languirait tant, qu'i'-serait capable d'y passer. Ordonnez à vos maris de rien lui prendre du grenier, parce qu'i' aime tant ses vieille-

ries qu'i'pourrait pas vivre un jour sans elles. Ils le tueraient. Que Dieu vous en préserve! Et si j'meurs, vous devrez toutes les quat' me pleurer bien fort, sur tous les tons, avec de belles paroles! Et si l'grand-père meurt, vous devez l'pleurer avec de plus belles voix encore et de plus belles paroles! I'vous laissera d'l'argent qu'vous nagerez dedans...

La vieille pleurait, les brus pleuraient aussi, ensuite la vieille embrassait chacune d'elles et les menait dans l'autre pièce leur montrer les tapis. Les petits-enfants jouaient dans la cour avec leur grand-père; chacun avait reçu de sa mère-grand un petit pain ou une pomme et contemplait d'un oeil attentif le vieux joug de sycomore. Le grand-père leur montrait les charrues, les boeufs, les bouviers gravés sur le joug et leur disait que, sous peu, eux aussi, ils iraient labourer dans les champs.

Quand le soleil se couchait, les brus et les enfants rentraient chez eux et la vieille les raccompagnait jusqu'à la grille et restait encore longtemps à causer avec elles.

Le troisième entre eux était le chantre Basio. Il ne leur était rien, un proche voisin tout simplement. La vieille Dmytreude lui apportait à dîner et à souper, car le chantre vivait seul et était vieux. Mais il semble qu'il ne touchait jamais aux mets de la vieille femme parce qu'il était toujours ivre.

— Basio, pourquoi qu'vous buvez tant c'te eau-de-vie? Elle finira par s'enflammer un jour en vous!

— Mère Dmytreude, comment ne pas boire quand les livres m'sautent dans la tête comme des lièvres! Chaque vers, chaque signe s'presse à moi pour être chanté ou lu et ma tête s'fend. Tous s'rassemblent comme une nuée d'petits enfants et veulent s'glisser par une toute petite porte pour être entendus. Et ma tête est petite et tondue en plus de ça, alors dites-moi

où dois-je les fourrer? C'est bien qu'vous avez réparti vos enfants sur leurs biens, mais les miens sont tous ensemble. Alors j'dois les abreuver d'eau-de-vie, pour qu'ils s'boissonnent et m'laissent un peu en paix!

La vieille secouait la tête, l'air chagrin.

— Eh ben, en voilà une science, c'est pas travailler du fléau, ça!

Et elle donnait de nouveau à Basio de l'argent pour de l'eau-de-vie. En revanche il passait plus d'un dimanche dans la maison des vieux et leur lisait des livres amusants. Les fils et les brus se tordaient les côtes de rire en écoutant les aventures de Louts, de Zalyvaïko, du dindon qui avait si peu d'esprit.

Or, une fois Basio leur lut un livre si terrible que la vieille et les brus en pleurèrent de frayeur et les fils se troublèrent.

«La terre ne vous donnera pas ses fruits, j'enverrai un fléau sur vos bêtes qui crèveront, votre peuple, je le noyeraï. Les pluies ne tomberont pas sur la terre et la terre sera aussi dure que la pierre et ne donnera pas un fruit...»

Basio vit lui-même qu'il avait un peu dépassé la mesure et trouva alors dans ce livre les mots suivants:

«Qui a cette lettre sur lui ou qui la lit souvent ou encore qui l'écoute attentivement ou bien la recopie, celui-là méritera la grâce de Dieu... La maison où cette lettre se trouvera sera épargnée par le feu, la foudre ou tout autre fléau...»

Cela remonta un peu l'esprit à Basio, à la vieille et aux brus. Elles donnèrent à l'instant même de l'argent au chantre afin qu'il leur achetât ce livre. Suivant l'exemple de la vieille et des brus, d'autres femmes du village donnèrent également de l'argent au chantre pour que leur maison fût assurée contre le feu et la foudre. Le chantre acheta les livres, fit à l'occasion l'emplette d'un manteau neuf et d'une pipe en por-

celaine. Après cela, chaque dimanche il lisait ce livre tantôt chez une ménagère, tantôt chez une autre et prenait pour cela une vingtaine de sous pour s'acheter de l'eau-de-vie et une galette qui ferait son souper.

Il s'en est fallu de peu que toutes les maisons fussent servies, il ne restait que quelques maisons de pauvres à la lisière du bois, quand Basio tomba malade. Il eut tout d'abord des frissons, ensuite de la fièvre et après, raconte-t-on, une petite flamme toute bleue s'échappa de sa bouche et Basio rendit son âme à Dieu. L'eau-de-vie s'était enflammée en lui. Toutes les femmes le pleurèrent et lamentèrent après lui comme après un frère.

La vieille Dmytreude ne s'affligea pas longtemps, car en automne elle partit à la suite du chantre dans ce long voyage. Le vieux Dmytro ne tarda pas à suivre sa vieille et s'en alla au printemps dans la tombe.

Depuis longtemps les gens les ont oubliés, parce que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils sont morts. Il n'y a que les personnes instruites qui parlent parfois d'eux lorsque la conversation roule sur la fondation de la salle de lecture.

— Donc, la salle date du vieux Mytro, de sa femme et du chantre Basio. C'est dans leur maison que le chantre a commencé à lire des livres pour la première fois. Aujourd'hui encore il doit y avoir enfoui sous les solives des «Lettres de Dieu» et des «Louts Zalyvaïko», mais à présent on ne les lit plus, tout ça a passé...

— Oh oui, tout a passé.

— Et ce lard de trois sortes aussi.

— Eh oui, c'temps, on l'attraperait même pas à cheval

LES MESSAGERS

Ce seront de vieilles et pauvres veuves ou bien leurs petits-enfants ou encore de vieux bonshommes vivant auprès de leurs enfants et chaque jour s'entendant dire qu'ils sont un fardeau pour la maison, ou bien de jeunes femmes avec leurs bébés que leurs maris ont quittés et oubliés dans les grandes villes. Ils iront en troupeau dans les champs, passeront devant des croix, dépouillées de toute verdure à présent, laisseront derrière eux les routes brillantes, plates et se disperseront par les chaumes gris et monotones, les enfants chercheront des épis et les vieux les racines des mauvaises herbes de l'an passé.

Le vieux Mykhailo s'en ira également avec ses petits-enfants, deux garçons et Oxana, leur aînée. Les garçons, comme ces poulains, dépasseront tantôt leur grand-père, tantôt resteront bien loin derrière lui, mais Oxana le suivra pas à pas. Le vieux portera sur le dos un mauvais chiffon de grosse toile et toussera, Oxana tiendra dans sa main le pain des garçons et le sien. Il sera midi et le grand-père lui fera :

— C'soleil-là, mon petiot, i'est déjà tout frisquet.

Ils marcheront bien longtemps et s'arrêteront enfin dans un champ. Le vieux suivra la bordure, Oxana fera le milieu du champ et les garçons se mettront à chercher des terriers, de jolies sources, des fouets et des couteaux égarés par les pâtres.

Oxana ramassera chaque épi trouvé et le rangera dans sa main gauche et, lorsque la gerbe aura enflé, elle la déposera au-dessus du ravin pour mieux la retrouver après. Elle fouillera les vallons, les fossés, parce que c'est là qu'il y aura le plus d'épis. Elle se baissera cent fois par minute et aura l'air de la plus zélée ouvrière. Un peu plus tard des taches jaunes et

bleues se mettront à danser devant ses yeux ou bien une moitié de champ lui paraîtra tel qu'il était, l'autre lui semblera verte. Elle s'arrêtera, se couvrira les yeux de sa main et se tiendra ainsi un bref instant, puis elle ôtera promptement sa main de devant ses paupières et toutes les écailles lui tomberont des yeux. Ou bien elle fredonnera une chanson, elle se la fredonnera à elle, tout doucement avec une grande pudeur et la joie sereine de pouvoir déjà chanter. Elle tirera la mélodie son par son et les paroles mot par mot avec cette frémissante incertitude du petit enfant qui apprend à faire ses premiers pas et pose avec bonheur ses petits petons blancs sur la terre. Chaque épi ramassé la fera interrompre sa chanson qu'elle reprendra avec un nouveau frémissement dans sa voix flûtée; tout comme cette toile d'araignée qui frissonne, accrochée au chaume. Et quand elle arrivera au bout du champ, elle s'assoira sur le sentier poussiéreux et appuyera sa tête à son poing minuscule, pas plus grand que la tête du chardon qui bruissera doucement au-dessus d'elle sa prophétie de toute sa vie future...

Par contre le vieux ne s'assoira pas, mais se courbera en deux et se mettra à tousser.

— Curieux d'savoir c'qui m'laisse pas respirer à l'intérieur? Si on découpait la poitrine et en sortait ce sang coagulé, j'pourrais vivre encore un peu...

Et il continuera à déraciner les mauvaises herbes, à tousser et à s'asseoir. Pendant qu'il travaillera, diverses pensées l'assailleront, pensées sur l'automne, l'hiver et le printemps. Tout au fond de sa tête il s'en logera une qui lui fera oublier les racines et la toux.

— S'i'y a avec quoi chauffer en hiver, on a moins faim. L'matin, tu t'lèves, tu débarrasses la neige du seuil, tu prends une poignée d'racines, tu les jettes dans l'four et i'fait plus gai dans la maison. Katèryna

fera une bouillie d'maïs, les enfants s'lèveront et i'y a déjà une cuillère d'borchtch chaud à leur mettre dans l'ventre et l'four est chaud, et toi, vieux, t'as chaud parmi les gosses. Si on peut pas mieux, c'est déjà bien comme ça. Si les racines sont sèches, elles sont très bonnes.

Et il déracinera d'autant plus volontiers et avec une plus grande force. Mais ses pensées se pourchasseront et il ne s'en débarrassera pas.

— Pourvu que j'meure pas avant qu'les p'tits deviennent grands! elle aurait alors d'la chance parce que j'les caserai chez les gens plus vite qu'elle pour qu'ils puissent gagner eux-mêmes leur vie; alors qu'une sotte femme qu'est-ce qu'elle sait? Rien qu'pleurer. J'les mettrai sur pieds mieux qu'elle...

A présent il appellera les garçons. Ils accourront vers lui avec une citrouille évidée.

— Hé, pourquoi qu'vous aidez pas vot'soeur? Mais pour manger, vous êtes toujours prêts, hein? Allez donc jouer un peu auprès d'elle, elle doit s'ennuyer.

Les garçons iront auprès d'Oxana et le vieux continuera à tisser le fil de ses pensées.

— Les gars sont grands et bien portants, pourvu que j'vive assez longtemps! L'cadet a autant d'esprit qu'un vieux. En hiver i'exige des bottes, i'dit qu'i'se sent mal sur l'four. Et c'qu'on rit avec lui que, vraiment, s'i'venait à mourir, on se sentirait bien esseulés.

Il regardera si le soleil est assez bas et s'il a ramassé assez de racines. Puis il appellera Oxana pour qu'elle vienne l'aider à les mettre en tas et à leur secouer l'argile. Ils les mettront en tas et commenceront à les battre avec des bâtons. Un nuage de poussière se lèvera au-dessus d'eux et le vieux toussera. Oxana clignera des yeux et les garçons mangeront leur pain. Pendant ce temps le soleil sera arrivé à son déclin. Des villages environnants retentiront dans les champs le son des

cloches qui s'étalera avec la rosée sur le chaume, les moutons bêleront sur les chemins, les pâtres donneront de la voix, dans les champs les laboureurs tireront leurs socs du sillon et s'apprêteront à rentrer. Dans les vallées une brume grise montera, les corbeaux voleront vers les jardins du village, les chiens se sauveront à la maison parce qu'ils ne pourront plus chasser les cailles dans les champs.

Le vieux Mykhaïlo se signera, secouera la poussière de sa chemise et toussera bien fort. Puis il entassera une toile pleine de racines, ses petits-enfants l'aideront à la charger sur son dos et ils déboucheront sur la route. Oxana portera ses gerbes d'épis et les garçons cacheront les racines tombées de la toile sous leurs chemises. Avant d'arriver à la maison, leurs chemises se gonfleront et leurs ventres seront tout noirs de poussière.

Au village ils se retrouveront tous — les pauvres veuves et leurs petits-enfants, les vieux et les jeunes femmes abandonnées par leur mari, tous auront des racines et des gerbes d'épis. Ils annoncent que l'automne arrive.

LE MOIS DE MAI

Danylo attendait près d'une grille blanche, il regardait comme un voleur le jardin du domaine et n'avait pas le courage de franchir la porte.

— J'sais-t'y, moi, si on peut y entrer? Et si on s'amène et qu'on m'flanque une gifle en plein visage, d'où j'sais-t'y, moi, qu'on l'fera pas?

Des allées blanches et droites couraient par le jardin et à cause d'elles il avait peur d'être battu, parce qu'elles étaient les seules à mener au domaine. Pour le moment il attendait près de la grille.

Tous les paysans, et il y en a beaucoup, savent attendre longuement et patiemment. Si le seigneur est dans son bureau, ils attendent debout. Ils peuvent être un nombre infini, mais ils ne donneront pas un signe de vie. Ils se tiennent tout tranquilles, leurs visages se pétrifient peu à peu et l'expression de leur figure passe dans l'affaissement des épaules, sous la chemise. Somnolant debout, ils sont à demi conscients, infiniment indifférents et un employé parmi eux ressemble à une mouche noire tombée dans du miel épais. Le premier, celui qui se trouve le plus près du bureau, se sent le pire, car il ne peut pas s'abandonner entièrement au sommeil. Il écarquille à tout moment de grands yeux et jette des regards inquiets. Les autres suivent son exemple et regardent leurs voisins et l'agitation du premier bouillonne et se répand jusqu'au dernier, à celui qui se tient appuyé au four. Ce premier est comme ce vent dans le champ, il trouble tout, à partir des épis du chemin jusqu'aux limites des champs.

Si le seigneur n'est pas dans son bureau, alors ils s'asseoient. Il est bon pour eux de se reposer une petite demi-heure au moins, de donner un peu de détente à un bras ou à une jambe. Ils se rassemblent

tous et font asseoir toutes les parties de leur corps. Les uns tiennent leur chapeau avec précaution de peur de le froisser. Lorsqu'ils se sont déjà bien installés, ils commencent alors à converser à mi-voix.

— Et si on fumait une petite pipe?

— Allons, laissez donc.

— Vous avez du tabac acheté?

— J'ai l'mien qui pousse dans l'jardin.

— Le dites pas, on vous entendrait encore et...

Alors tous fourrent leurs mains sous leur chemise et cachent leur tabac bien loin jusque dans le dos parce qu'on ne sait jamais si l'idée ne viendrait pas à quelqu'un de les fouiller. On cesse de chuchoter, les visages se figent, la salive coule des lèvres et les têtes se penchent bien bas. Et s'il se trouve parmi eux un impatient, il ne laissera pas, tout comme le premier, les gens rester tranquillement assis par terre. Ce sera son bras qui s'engourdira ou bien quelque chose qui le piquera en plein dos et il ne résistera pas et se mettra à bouger. A sa suite remueront ses voisins, puis l'harmonie de la poussée mutuelle disparaîtra. On recommencera une nouvelle fois à caser les jambes et les bras jusqu'à ce qu'un impatient ruine à nouveau leur position.

— C'que les gens peuvent êt' remuants, bon sang de bon Dieu! dira un endurant en fermant aussitôt les yeux.

C'est ainsi qu'ils attendent tous et c'est ainsi qu'attendait Danylo près de la grille, bien que tout seul. La somnolence et l'apathie le gagnaient et ses pensées s'entremêlaient. Sur le chemin du domaine, il avait élaboré un plan bien clair. Dès qu'il aurait vu le seigneur, il ôterait son chapeau et marcherait à sa rencontre tel une cigogne sur le marais, c'est-à-dire avec prudence, lentement pour ne pas endommager une pierre du domaine. Une fois tout près, il écarquillerait

des yeux tout ronds sur le maître et regarderait de telle manière que celui-ci dirait: «Ça doit être un homme très pauvre!» Puis il ferait un pas vers sa main, la baiserait des deux côtés, toucherait de son front la paume seigneuriale et reculerait. Il baisserait ses épaules bien bas, lancerait son chapeau par terre derrière lui, de sa manche il essuyerait ses lèvres et se mettrait à parler:

— J'suis venu chez vous, not'maît', pour m'placer. L'moment avant les moissons est bien dur; des gosses, j'en ai quat' et pour nourrir tout ça, rien qu'un p'tit carré de terre. Faut que j'me place, j'connais tous les travaux parce que j'suis ouvrier agricole. J'voudrais qu'avec la grâce de Dieu et la vôt', nous nous accordions et que vous, not'maît', vous m'donniez une mesure d'graines pour ma femme et mes marmots et j'pourrai commencer à l'instant même mon service chez vous.

La première parole du maître serait:

— Tu dois êt' un voleur?

— Moi, monsieur, j'ai jamais volé une tige à mon prochain.

— Qu'est-ce tu mens, vaurien, c'est-y chose imaginable qu'un paysan vole pas?! T'es donc pas paysan?

— J'suis un pôv' paysan, mais j'aime pas prendre c'qui m'appartient pas.

— Alors t'es sûrement un buveur?

— J'fais pas les mamours avec l'eau-de-vie, parce que j'ai pas de quoi.

— Tu mens abominablement, tu crèverais sans alcool.

— Sans alcool, j'crèverai pas, mais sans pain pour sûr que sil

— Tu parles trop sagement, t'as dû faire de la prison et là-bas on t'a appris à raisonner, hein?

— Que Dieu me préserve! J'ai déjà vécu plus d'la moitié de ma vie et jamais encore mon pied a franchi l seuil d'une prison.

— Pourquoi qu't'as fait tant d'gosses?

— C'est Dieu, monsieur, qui nous donne les enfants.

— C'est l'curé qui t'a appris toutes ces choses-là?

— J'ai rien à voir avec les curés parce que ça coûte de l'argent et puis, j'vas pas à l'église parce que j'ai pas quoi me mett' sur le dos.

— T'es un radical alors, si tu permets pas au curé de t'écorcher?

— Même si j'voulais donner quelque chose au curé, j'pourrais pas l'faire parce que j'ai rien, et lui, même s'i'voulait m'prendre quelque chose, il pourrait pas parce qu'y a pas quoi prendre. Donc, on s'fréquite pas...

Il savait d'avance que le seigneur devait traîner le pauvre dans la boue, qu'il devait d'abord se moquer et qu'alors seulement il le prendrait à son service. Il allait sûr de lui et ne s'arrêta que près de la grille. Ce domaine se trouvait dans le village voisin et il ne savait pas par où l'on entrait. En outre ce domaine était en plein champ et il n'avait pas où se renseigner. Aussi Danylo attendait-il. Son plan si clair s'obscurcissait, il se grattait la nuque et regardait d'un air peureux le jardin.

— I'doivent s'promener dans ces allées, tiens, comme elles sont bien sablées.

Ses yeux errèrent longuement et finirent par s'immobiliser sur un paon qui se pavanait devant le domaine.

— Pour c'te queue, on aurait ben quelques sous, si on s'faufilait et l'attrapait des deux mains... A savoir si la viande en est mangeable?

Il jeta un coup d'oeil vers les communs.

— C'seigneur en a du champ et il le travaille bien. Bon sang, où est-ce qu'i'fourre tout ça?

Ses pensées dansaient la sarabande dans sa tête.

— L'printemps qu'est si beau, si beau, qu'mon Dieu!

Puis il ne remarqua plus rien. Il se tenait assis comme un poteau et sentit qu'il allait s'endormir. Pour ne pas se laisser faire, il ouvrait tout grand ses yeux, se frottait le visage de la main et avait l'air d'un lutteur infortuné qui allait se rendre d'un moment à l'autre à l'ennemi. Une heure plus tard il tomba sur le côté et voulut s'installer de telle manière qu'il puisse dormir et attendre. Puis il s'étira de tout son long et ferma les yeux. Il ne dormait pas depuis une minute qu'une voix lui chuchota :

— Dors, dors sous la grille du domaine, l'cocher t'fouettera avec son bâton que le sang en giclera!

Il se dressa sur ses pieds, effaré, jeta un regard autour de lui et s'arrêta net. Il se tint un instant, fit un geste de la main et, laissant la grille, prit le chemin du champ. Il s'enfonça dans l'herbe et s'y coucha pour un bon somme. Il vit en songe le seigneur, ses mains et les allées blanches. Le seigneur lui disait de mettre le chapeau sur la tête, mais il ne voulait pas.

— J'suis pauvre, monsieur, j'peux pas m'couvrir, parce que j'suis un homme miséreux, bien miséreux...

Un doux somme inspira ces rêves; il dormait tranquille.

Au-dessus de sa tête le soleil ricanait, dardait ses chauds rayons sur lui, le caressait comme une mère. Les fleurs embrassaient ses cheveux noirs, ébouriffés, les sauterelles lui sautaient dessus. Et lui, il dormait paisiblement, ses mains et ses pieds semblaient être attachés à son corps couleur de brique.

Le richard du village, Andry Kourotchka, était assis à table et déjeunait, ou plutôt il ne déjeunait pas, mais s'étranglait avec chaque morceau qu'il avalait. Les siens entraient, rapportaient des baquets boueux, se disputaient, s'agitaient, puis finissaient par les reporter dans les étables. Les enfants du riche et ses serviteurs étaient maigres et sales. Ils portaient sur eux le joug grossier et lourd de la richesse paysanne qui n'offre ni calme ni joie aucune. Le richard en souffrait le plus, maudissait son sort et harcelait sans fin ses enfants et ses domestiques.

A côté de lui, sur le banc contre la fenêtre, se tenait son ouvrier de longue date, le vieux Fèdir.

— J'ai jamais eu la chance de pouvoir avaler tranquillement mon morceau de pain. J'fais que courir, trotter et vous verrez qu'un beau jour, j'tomberai et ferai couic! Et vous voulez qu'ce repas m'profite, quand j'sais qu'personne fiche rien sans moi dans les étables? Ils pensent qu'à s'en fourrer plein la panse et à passer la journée! Que dire des étrangers quand tes propres enfants veulent pas travailler! J'sais vraiment pas, ma parole, comment ces gens pensent vivre en c'monde? Tout ça s'en ira mendier.

Et il s'empiffrait avec une telle avidité que les yeux lui sortaient de la tête.

— Et vous, Fèdir, quel vent vous amène?

— Vous savez pas c'qui peut m'amener? L'hiver approche et moi, j'suis complètement déchaussé, donnez-moi donc deux leva que j'vous rendrai plus tard en travaillant.

— Etes-vous donc en état d'besogner? C'est fini pour vous, l'travail, Fèdir.

— J'suis prêt à n'rien faire pourvu qu'on m'nourrisse gratis.

— Eh, tiens! Par le temps qui court on ne nourrit personne pour rien, aujourd'hui ça vaut même pas la peine de donner à manger pour le travail accompli, pour c'qu'il est bien fait! J'vous avais pourtant dit: placez donc vot'fille chez moi, vous auriez vot'argent à présent.

— Ouais, mais c'est qu'elle voulait rien entendre et est allée s'placer au domaine.

— Dame oui! Qui veut point trimer, s'fourre au domaine, car, bien qu'on y mange peu, on y fout rien de toute la journée. Et voilà comment qu'i'sont, les pauvres, maintenant: ça préfère ne manger qu'une fois par jour, pourvu qu'ils ne fassent rien et pour eux, c'est ça, l'paradis! Ils gagnent autant qu'ils travaillent, telle est la volonté de Dieu. Aujourd'hui où i'faudrait s'met' en quat' pour avoir quelque chose... Bon, ces deux leva, j'vous les donnerai encore, i'm'reste rien d'aut' à faire, peut-êt' qu'vous les travaillerez, mais revenez plus et vous plaignez plus, car j'vous donnerai rien. Vons voyez bien vous-même qu'vot'travail vaut pas grand-chose.

— Mais, Andry, j'ai besoin d'êt'avec l'monde, qu'est-ce que j'vas devenir maintenant?!

— Devenez c'que vous voulez; mais pour les propriétaires vous n'êtes d'aucun rendement. Cherchez-vous du travail chez un Juif ou bien au domaine, l'ouvrage y est moins dur.

— Vous m'donnez là un bien bon conseil! Quand j'ai laissé ma force chez vous, je devrais sur mes vieux jours aller trimbaler de l'eau chez les Juifs?

— Vous n'avez tout de même pas travaillé pour rien chez moi.

— Tenez! Portez-vous bien.

Et Fèdir sortit de la pièce.

— Eh ben, c'est que ces mendiants vous prendraient tout! C'est poussif, baveux, ça peut même pas tenir un fléau en main et ça monte encore sur ses ergots! Va-t-en donc au diable, il pense peut-être que j'forge l'argent ou que j'le vole!

Fèdir, pataugeant dans la boue, rentrait chez lui et ne cessait de chuchoter:

— Et où donc, mon Andriïko, ai-je perdu ma force? En dansant, en buvant, peut-être? Mais elle s'est blottie toute en toi, dans ta cour. Où donc ai-je laissé ma force?

Arrivé chez lui, il enleva ses bottes et se coucha sur son lit. Il y resta jusqu'au soir et s'endormit sans souper. Bien avant l'aube, il sauta à bas de sa couche, heurta les planches de ses flancs, se recoucha pour se relever l'instant d'après. A travers la petite fenêtre une nuit d'automne le contemplait. Une nuit qui n'en était pas une, plutôt une tristesse noire qui hurlait dans tous les coins de la pièce et qui le regardait d'un oeil impitoyable et gris. Il en fut si accablé qu'il ne put bouger, elle semblait lui montrer des images sur la fenêtre ou des fantômes flottant dans l'air.

Le voilà assis parmi les petits Juifs, il les garde, prend soin d'eux et eux, ils le tirent par les cheveux, lui crachent au visage...

...Puis il se voit à genoux à l'église, dans ce coin où les mendiants battent le sol de leur front. Il bat plus fort qu'eux et toutes les femmes viennent vers lui et chacune lui donne une miche de pain. Il les met sous sa chemise, les met et devient si gros que les gens lui font place. Il éprouve une honte cuisante et son front lui cause une douleur atroce! .

...Le voilà maintenant qui marche à travers le jardin de Kourotschka, ou plutôt il se faufile vers la grange. Il arrache une botte de chaume du toit, y verse les braises de sa pipe et s'enfuit à toutes jambes... Il sent

derrière lui, comme s'il le voyait de ses propres yeux, une petite langue rouge se glisser hors du chaume, puis se cacher...

— Aïe, aïe, aïe!

Cette petite langue le brûle jusqu'au cerveau. De toutes ses forces il se libère des chaînes invisibles, saute du lit et regarde par la petite fenêtre. La nuit noire, pareille à un bourreau, le transperce de part en part. Elle va le jeter et le torturer de ses images. Il eut peur, ne vit aucune issue, se mit à tourner, cherchant à fuir. Il vit au-devant de lui une porte s'ouvrir, il se sentit mieux et avança vite vers elle...

II

Il avait dans les seize ans quand il quitta son village. Plus jamais il ne revit un jour si clair, un soleil si gai. Il caressait les herbes vertes, les forêts bleues et les ruisseaux blancs. Il jeta un regard derrière lui quand il fut hors du village. Si on était venu et lui avait dit un seul mot, il serait revenu sur ses pas et de grand coeur encore!

— Il me bat, m'torture, me donne pas à manger, n'fait rien pour moi, montait sa voix par-dessus les herbes vertes.

— Que la terre vous accueille pas, mon père!

Et il pressa le pas. Il dépassa les champs, traversa deux villages et du haut d'une colline aperçut une ville qui luisait au soleil comme un serpent étincelant...

Tout le monde s'étonnait de sa force et le craignait. Les Juifs le traitaient assez bien, les ouvriers ne se gaussaient pas de lui et ne lui faisaient aucun mauvais tour. Il jouait avec les sacs comme avec des galettes. Et ainsi de jour en jour il faisait la navette du grenier à la charrette, de la charrette au grenier.

— J'sens plus mon échine de tous ces sacs!

— Bois d'l'eau-de-vie, elle s'engourdira.

Et vraiment son échine s'ankylosait sous l'effet de la boisson, la douleur disparaissait comme par enchantement.

Le dimanche et les jours de fête, il allait avec toute la compagnie à la taverne. Ces tavernes se trouvaient dans la banlieue, entre le village et la ville. Celui qui n'avait plus d'abri au village venait d'abord ici et celui qui n'avait rien à faire en ville y venait également.

Parce que ce n'était ni un village ni une ville.

Il y avait des fois où l'on s'amusait bien dans ces tavernes.

Tout d'abord c'étaient les messieurs de la ville qui donnaient le ton. Ils parlaient de leur richesse passée, des atours qu'ils avaient portés, de l'argent qu'ils touchaient chaque premier de la caisse impériale. Les paysans écoutaient, payaient des tournées par respect. Mais, à peine un peu éméchés, ils redevaient eux-mêmes et ces messieurs passaient alors un bien mauvais quart d'heure.

— Allons, messieurs, bougez un peu! Prenez-vous par l'cou et dansez-nous cette polka que nous voyions comment ça s'fait dans l'grand monde!

Ils dansaient parce qu'ils étaient bien obligés de le faire, encerclés par les paysans qui riaient à gorge déployée que la taverne en tremblait.

— Allez, hop!

— Encore une fois!

— Tout doux, plus légèrement!

— Stop, ça suffit! D'l'eau-de-vie, à présent, ramassez vos poux seigneuriaux dans vos poches et, ouste de la taverne, parce que nous autres on veut s'amuser entre nous!

Les messieurs se sauvaient comme des lièvres.

— J'sais les apprêter ces messieurs, ils sont légers comme du duvet; un souffle et ils s'envolent!

— Eh, dis donc, Juif, apporte la goutte, apporte la bière, apporte le marc, on s'connait nous, hein!

Le Juif déposait en hâte les commandes sur la table et empochait aussitôt son argent.

— Et toi, l'Sans-Hanche, qu'est-ce t'as à chialer? Après ta hanche? Bois et ferme ta gueule, parce que j'm'amuse, moi!

Le Sans-Hanche pleura de plus belle.

— La ferme ou j'cogne!

— Le touche pas!

— Et qui es-tu toi, dis voir?

— Et toi?

Fèdir se leva de table et gifla l'agresseur.

— Tu t'bats un dimanche? Mais c'est un péché, voyons!

Et d'un coup de banc il envoya Fèdir rouler à terre. Deux partis se formèrent. La taverne frémit. Le Juif disparut, l'eau-de-vie dégoulinait par terre, les bancs et les tables devinrent rouges de sang et tombaient cassés. Dans la boue, faite de salive, d'alcool et de sang, gémissaient les deux partis. Seul le Sans-Hanche restait dans son coin à pleurer comme un veau, on ne sait après qui et après quoi.

Peu après la police accourut sur les lieux et se mit à calmer les esprits échauffés des gueux. Avec beaucoup de peine les policiers mettaient les hommes sur pieds, puis d'un bon coup les envoyaient se promener sous la table. Les va-nu-pieds s'abattaient comme des chênes et se relevaient comme de la glaise. Quand ils furent dégrisés, on les conduisit au cachot.

Il roulait sur un chemin qui serpentait entre les champs, assis sur une charrette chargée de sacs.

Le blé et le seigle, bosquets d'or et d'argent, se penchaient doucement sous le souffle léger du vent. De petits nuages noirs et vaporeux flottaient en réseau soyeux sur cet or et argent. Une mer de soleil dans la mer des champs infinis. La terre vibrait, chantait, parlait sous les épis.

— Tiens, Mochko, prends les rênes, j'm'en vas, moi.

Il sauta de la charrette et suivit les bordures qui couraient parmi les blés. Vers le soir, il entra chez Andry Kourotchka.

— T'es ou un voleur ou un vaurien, parce qu'un homme de bien s'en va pas d'son village à courir l'monde!

— Ben, vous allez voir... C'que mon père n'a pas mangé sous la corvée, il l'a vendu lors des années maigres, puis il a pris un gendre à la maison et il est mort et mon beau-frère m'a battu jusqu'à c'que j'me sois sauvé d'la maison.

— J'crois qu'chez vous, les Boïkos¹, on laboure avec des vaches, hein?

— Mais non, c'est chez les Allemands qui habitent l'village voisin qu'on laboure avec des vaches.

— Enlève donc tes savates et porte ta fourrure dans l'entrée, à cause de la vermine qu'tu pourrais ramener et va t'coucher. Et l'église chez vous est comme chez nous? Et y a un curé?

— C'est tout à fait comme chez vous.

— Enfin, j'vas voir l'homme qu'tu fais. Si t'es pas un voleur et si t'as pas peur du travail, ben, j't'engage alors.

Il se plaça. Le village reconnut bientôt qu'il n'était pas un voleur, mais un bon ouvrier, il vit qu'il voulait, s'établir à son compte et le village l'accepta. Lui,

¹ Groupe ethnique ukrainien habitant les districts de Stryï et de Stry Sambor en Galycie Occidentale. (N. d. T.)

de son côté, il apprit le nom de chaque champ, celui du propriétaire, il apprit si ce champ était détrempé ou desséché, qui était le meilleur voleur et qui était le plus riche propriétaire et il devint un membre du village.

Il servit quelques années, et de braves gens lui conseillèrent de devenir son propre maître.

— Sois pas bête, si on t'donne un bout d'jardin et si la fille est laborieuse et bonne en plus de ça, marie-toi. Et puis t'as d'argent gagné chez ton maître, t'en gagneras encore; fais-toi une maison. Que ce soit même une cabane, mais qu'elle soit à toi! S'il pleut ou si c'est l'hiver, ou bien s'i'y a pas d'travail, ben, t'as plus besoin de t'blottir dans les coins du riche ou pourrir dans les crèches des étables, t'as toujours ton coin à toi. Ecoute donc les conseils d'un vieux...

Il se maria, commença à bâtir sa maison et s'échina à la besogne qu'il abattait pour lui et pour les autres. Il ramenait des planches de la ville sur son dos, allait travailler pour les vieilles bottes de paille qu'il avait prises en dette pour couvrir son toit et gagnait de l'argent pour les portes et les fenêtres. Deux années s'écoulèrent avant que sa chaumière fût prête. Une petite cabane insignifiante qui rappelait parmi les autres un petit poulet hérissé jeté parmi de beaux oiseaux. Mais même telle elle était chère à Fèdir...

Plus de dix ans passèrent et devant la maisonnette de Fèdir on apporta des gonfalons rouges. Dans la chambre, couchée sur un banc, reposait sa Katèryna, énorme, terrible même. Fèdir serrait contre lui ses deux fillettes: Nastia, une petite de onze ans et Marika qui en avait huit. Il leur disait, à tout moment:

— Qu'allons-nous faire, mes p'tites, sans not'mère? Laquelle de vous fera l'dîner d'son papa?

Quand on mit sa femme en bière, il sanglota.

— Prenez-la doucement, son corps est si endolori. Oh, ma Katèryna, j'ai pas encore bien eu l'temps d'ba-
varder mon aise avec toi, et tu t'es fâchée et t'en es
allée d'moi.

Il se pressa contre la défunte et couvrit son visage de baisers.

— Mais, bonnes gens, j'lui ai jamais adressé la pa-
role, tout à mon travail, j'ai oublié ma femme et toute
conversation. Pardonne-moi, ma Katèryna, ma bonne
amie!

Les sanglots des femmes se répandirent de la mai-
son loin dans le village.

— Depuis qu'elle est devenue mon épouse, bonnes
gens, c'est comme si elle était tombée dans l'eau, per-
sonne l'a plus revue parmi vous. C'est maintenant
qu'elle vous est revenue, couchée sur l'banc. J'lui ai
jamais dit une méchante parole. Le moindre mot!...

Quelques années passèrent encore. Un soir Nastia
rentra du domaine à la maison. Fèdir lui jeta un coup
d'oeil et pâlit.

— Nastia, pauv'petite, tu es seule et où est ton
mari?

Nastia éclata en sanglots, se lamenta, mais il ne lui
dit plus un mot. Ce n'est que lorsqu'il la reconduisit
en ville et avant de la quitter qu'il lui dit:

— J'te souhaite le meilleur en c'monde, mon enfant,
mais prends garde, fais plus rien avec l'enfant, parce
que ta honte, tu peux plus la cacher, prends donc plus
d'péché sur toi. Fais-moi savoir comment tu vis...

Les années s'enchaînaient aux années. Fèdir ne lâ-
cha pas le fléau de tout l'hiver, la charrue de tout le

printemps et la faux de tout l'été. Ses os craquaient de douleur, ses extrémités s'usaient et le brûlaient. Mais le dimanche venait à sa rescousse, parce que ce jour-là, il allait sous le cerisier, se couchait sur l'herbe verte et elle suçait dans la terre tout son mal. Mais vint un jour où le dimanche ne fut plus en état de réparer ce que les jours de la semaine avaient rongé et l'herbe ne put plus absorber cette douleur qui s'était tapie dans ses vieux os. En outre une toux le saisit qui ne le lâcha ni près de la faux, ni près de la char-rue, ni près du fléau...

Le jour commençait à poindre, la vitre pâlit et Fèdir revint du long voyage de son passé. Il se lava, fit ses prières et s'apprêta à aller au domaine.

— Vais aller m'embaucher chez l'seigneur à partir du printemps, j'prendrai en crédit pour des bottes, des graines et comme ça j'tâcherai de passer l'hiver avant de recommencer à travailler.

III

Au village d'étroits petits sentiers blancs avaient joint les maisons entre elles, seule la chaumière de Fèdir bâillait comme un vide hors du réseau de ces sentiers. Fèdir hivernait comme un ours. Le matin il se levait l'espace d'une heure pour allumer son poêle et se faire à manger, puis il se prélassait la journée entière sur le four. Plus l'hiver avançait, plus il tombait dans l'enfance.

— Tu vas t'lever maintenant, Fèdir, et tu vas t'couper une tranche d'pain, mais une toute mince, car, comme je l'vois, t'as déjà faim.

Il riait, descendait du four, se coupait une tranche de pain et vérifiait à la lumière du jour si elle était vraiment fine.

Or pendant les nuits noires d'hiver, il émettait à haute voix des choses terribles.

— L'village s'est éteint comme un et moi, j'en sais rien, j'regarde même pas d'ce côté-là.

Mais ses propres paroles le remplissaient de frayeur, il suait de peur, sautait du four vers la petite fenêtre pour se convaincre qu'il y avait de la lumière à l'auberge. Calmé, il remontait sur son four.

Quand il se réveillait la nuit, il ne pouvait retrouver ses esprits, oubliait où il était et ne revenait à lui qu'après avoir frappé un coup de poing à la solive.

Cet hiver sa maison fut pleine de vampires, de revenants et de fantômes. Ils se promenaient par la pièce comme des enfants espiègles. Ils volaient dans l'entrée et refroidissaient la pièce, sortaient par le four dans le grenier, y faisaient un tel tapage que le plafond s'écaillait, cognaient aux fenêtres pour faire sortir Fèdir dehors. Il ne se laissait pas faire, s'efforçait de ne pas avoir peur, alors ils revenaient sur le four et le pinçaient, l'étranglaient et lui mettaient des bâillons dans la bouche. Une nuit tous les diables se donnèrent rendez-vous dans sa maison. Ils se démenèrent si fort que la chaumière en trembla, ils soulevèrent un vent si grand qu'il gela sur son four. Puis ils prirent place à sa table et tirèrent de fatigue leurs langues pareilles à celle qu'il avait placée sous la grange de Kourotchka. Il était étendu comme mort et ce n'est que lorsque les coqs chantèrent le jour qu'il se releva avec peine et se mit à dire ses prières. Mais même alors ils ne le laissèrent pas en repos. Il ne pouvait pas se rappeler les prières qu'il connaissait le mieux, oubliait même de faire le signe de la croix. Ces visions le tourmentèrent à tel point qu'avec la venue du printemps, il respirait à peine et était devenu aussi blanc que du papier.

— Faut emprunter quelque part de l'argent et faire bénir la maison, parce que tous les malins du village s'y sont rassemblés. Ils ont bu mon sang qu'un souffle d'vent m'ferait tomber de sur mes jambes!

Quand le soleil printanier darda ses chauds rayons sur la terre, il cira ses bottes, ravauda ses chemises, tressa des cordons pour ses savates et fut tout content d'aller de nouveau travailler.

— Vais m'habiller, m'chausser joliment et, en route pour l'domaine! Vot'Seigneurie, que j'dirai, j'rapporte qu'je suis venu pour commencer mon service.

— C'est bien, Fèdir, lui disait le maître, tu es bien honnête à c'que je vois, tu viens t'annoncer selon la règle.

Et, tout en ravaudant sa chemise, Fèdir souriait aux anges.

IV

Fèdir se tenait dans la cour du domaine et regardait l'oeil triste la rangée de charrues qui s'étiraient de la grille telles une chaîne où le fer soudait la chair humaine à celle des boeufs.

— Mon labour à moi s'est achevé! J'suis un vieux maillon et on m'a rejeté dans la crainte que la chaîne ne se rompe en chemin!

Il hocha la tête et se dirigea vers la grange prendre la mangeaille des cochons. Toute la journée la cour était silencieuse. On n'entendait que des cris de femmes et des pleurs d'enfants qui retentissaient des communs.

Si quelqu'un avait choisi dans le village les chaumières les plus misérables et y avait fait entrer les paysans les plus loqueteux et les femmes les plus jaunes et s'il avait ajouté en plus la marmaille dénudée et rassemblé tout cela autour de lui, il aurait eu un

tableau véridique de ces chaumières et de leurs habitants.

De la cour Fèdir regardait ces maisons et fit non de la tête.

— Que j'aïlle, moi, dans cet enfer! J'préfère dormir dans la grange, c'est pas encore l'hiver. J'irai pas dans c'coupe-gorge.

Le soir il se rendit à l'étable. Près des crèches, se tenaient en deux longues rangées les boeufs et mâchaient paresseusement leur foin. Près de tous les quatre boeufs était assis un bouvier qui veillait à ce que les bêtes n'expédient pas le foin sous elles. Entre ces bancs se tenaient les semeurs et les laboureurs. Ils réparaient leurs savates, raccommodaient avec des ficelles leurs vêtements et aiguisaient les grattoirs des charrues. Chacun vaquait à une occupation. Fèdir s'assit auprès d'eux. Les boeufs, les uns après les autres, s'abattaient sur la paille, suivis des bouviers qui se retournaient dans les crèches, après eux venaient les laboureurs. Un lourd repos régnait dans l'étable, repos qui, après la fatigue des champs labourés, tombait sur l'étable tel une pierre. Fèdir se faufila parmi les boeufs.

— Eh, dis donc, porcher, décampe des crèches et va-t-en parmi les porcs! Te faudrait faire un lit, peut-être! Ta fille Marika nous en fait voir de bonnes. Elle s'est acoquinée avec l'cocher et lui donne les meilleurs morceaux et te voilà encore toi sur nos têtes? Fous l'camp des crèches!

Fèdir se releva et sa coucha près de la porte sur une botte de paille. L'offense oubliée se réveilla aussitôt.

— J'serai ton péché, Andry, j'le serai...

L'étable gémissait, soupirait, parlait en rêvant. Elle respirait si péniblement que c'était comme si des milliers d'hommes étouffaient sous terre.

— Prie pour moi, Andry, qu'Dieu m'protège, qu'i'm'rende raisonnable sinon j'te rôtirai vivant dans l'feu comme un cochon, sinon tu ramasseras trois jours durant les cendres de ta propriété...

A l'aube il sombra lui aussi dans le néant noir du lourd sommeil de l'étable.

V

Par la suite Fèdir ne remit plus jamais les pieds dans l'étable et n'adressa plus la parole aux valets de ferme. Il couchait dans la grange et ne se montrait plus aux yeux du monde. Après Pâques Maria épousa son cocher et se plaça avec son homme chez un autre maître. Fèdir les raccompagna jusqu'à la grille et leur fit ses adieux.

— Maria, souviens-toi bien que j'lègue la maison à Nastia et que le village en sera témoin. Ne la chasse donc pas, parce qu'elle est toute seule, la pauvrete.

Et il s'en revint. Il se cacha dans la porcherie pour pleurer.

— Et maintenant vis avec qui tu veux!

Ce jour-là, il se soûla et vint à l'étable.

— Eh vous, valets du maître, m'chassez plus maintenant, ma Maria est partie.

— Qui donc vous chasserait, té, couchez-vous plutôt et dormez si vous avez la tête pleine.

— Pour sûr qu'un homme ivre dort bien, c'est même Dieu qui l'a ordonné. Mais tu m'dis d'aller dormir et j'te demande, moi, où dois-je me coucher? Si t'es si raisonnable, dis-moi alors, où dois-je dormir?

Tout en posant ses questions, il avança si près de Prots à lui toucher le nez.

— Où que vous vous affalerez, là vous dormirez.

— Et si j'me couchais dans la crèche, hein?

Il ricana l'air méchant.

— J'me mets dans la crèche et toi, tu m'attrapes par les cheveux et tu m'jettes dehors à coups d'bâton: allons, hors d'ici, vieux chien!

Les bouviers sortirent des crèches pour observer cette scène.

— Ouste, hors de la crèche, t'as pourri ici, tu dois y crever alors, parce que tu sais pas c'que c'est un homme, t'es donc une bête de somme, t'as jamais vu d'maison! Tu veux chasser à coups d'bâton un honnête homme d'la crèche! Mais demande-moi donc: «Et où as-tu été jusqu'à présent, brave homme?» J'te répondrai: «J'étais parmi les gens et j'm'y sentais bien». Mais tu m'diras: «Et pourquoi les gens t'ont-ils repoussé?» V'là le hic! Et moi j'te dirai rien sur ça, j'te dirai qu'trois mots: «Les gens sont des sans Dieu». Et toi, tête raisonnable, tu sais déjà tout...

— Allez dormir, vieux, dégoisez pas toutes ces sornettes et demain nous irons aux élections du village et nous amocherons un peu ces richards.

— J'irai aux élections et j'raconterai aux gens mes offenses, mais j'me coucherai pas dans la crèche, parce que j'veux pas y pourrir. J'connais mieux qu'toi mon affaire, j'ai vu plus d'pays qu'ton maître. Mais, patience, j'vas tout chanter comme à l'instruction J'ai été l'homme à tout faire chez les Juifs, j'ai dormi sous tous leurs bancs, dans toutes les prisons. Que l'bon Dieu marque mes péchés, j'ai pas peur, j'répondrai pour tout, j'dirai les quat'vérités comme j'te les dis à toi. Où donc ai-je fait l'apprentissage de la vie, hein? A peine qu'on m'voyait, on m'lançait à la tête tout c'qui tombait sous les mains. T'en fais pas, j'dirai tout, j'trancherai ce noeud jusqu'au bout. Mais Not'Seigneur m'a soufflé d'aut'idées en tête et j'me suis converti. Quand j'ai vu sa grâce céleste dans les champs, quand j'ai vu l'seigle implorer d'êt'coupé et la terre grincer:

«Viens, Fèdir, récolte mon grain», j'ai plaqué l'Juif en plein chemin et m'en suis retourné vers le travail divin. J'en remercie Dieu aujourd'hui encore!

Il se signait, baisait la terre et se prosternait bien bas.

— J'suis venu parmi nos gens et l'monde s'est découvert à ma vue! C'que j'ai peiné avec eux! J'me suis marié, j'ai bâti ma maison de ces durillons. Tout aurait dû s'arranger. Mais les péchés, fallait les racheter, parce que Dieu châtie pas avec un bâton! Ma Katèryna meurt, bon, c'est rien ça, c'est sa volonté, son ordre. J'me console avec mes enfants, j'les élève, les soigne, i'ont grandi, mais les gens m'les ont gâtées. Ma Nastia a mal tourné, elle est allée servante chez les Juifs, et Maria, té, elle est partie avec c'Polonais d'malheur. Elle aura la vie dure. Mais enfin que faire, j'me plains pas, qu'Dieu m'punisse, si j'dis quelque chose. Il faut un châtement à tout.

J'suis resté déchaussé! J'vas chez lui par un ben mauvais temps et j'lui dis: «Donne-moi un kreutzer que j'me chausse». Et lui d'me répondre: «Va chez les Juifs!» Où donc dois-je aller maintenant? Dieu m'punit, les gens m'punissent, vous m'punissez, j'peux donc pas supporter tous ces châtements!

— Allez donc vous coucher, grand-père, dans la crèche, nous vous en prions.

— Qu'le châtement retombe sur moi, j'l'accepte, mais qu'ce soit juste! Dis-moi, ça t'plairait si j'mangeais toute la mie de ton pain et te laissais rien qu'une croûte brûlée? N'est-ce pas qu't'aimerais pas ça, parce que c'est pas juste?

Il déchira sa chemise sur le ventre, l'enleva et la jeta sous les boeufs.

— Et maintenant, voyez la peau qu'les richards m'ont laissée. Comment vivre avec ça? Qu'est-ce qu'i'y a encore à châtier?!

Il s'étendit nu sur le sol. Les domestiques le couvrirent avec ce qu'ils avaient de meilleur.

VI

Deux groupes d'hommes se tenaient près du bureau public. Le premier, déguenillé, étranger au village, apathique, le second, propre, guilleret: les valets et les propriétaires. Ceux qu'on appelait sortaient d'un groupe ou d'un autre et entraient voter à l'intérieur du bureau. Le gérant était tout enrôlé, car il devait nommer à chaque garçon de ferme le nom du seigneur, du maire et du Juif. Les gendarmes faisaient la navette d'un groupe à l'autre, le sourire aux lèvres comme s'ils avaient devant eux un jeu d'enfant.

— Eh bien, les gars, vous avez élu maintenant vot'seigneur, prenez donc place, on va vous servir d'l'eau-de-vie. Les propriétaires soulevèrent un tapage:

— Les v'là donc ces pouilleux, ces gueux, ces animaux du domaine!

— Eh, vous entendez les richards hurler?

— Qu'ils hurlent et nous, on boit.

— Buvez plutôt des braises, buvez vot'sang, voleurs.

— On préfère quand même l'eau-de-vie!

— Ah, les messieurs nous ont trouvé un droit pour que des claquedents s'amènent piller l'village!

— Eh toi, l'calé, tu crois, peut-êt', qu'j'ai pas été à la salle de lecture? Mais l'pauv'monde y a sa place sur l'pas de la porte, voyons. Autour de la table sont assis l'curé, ceux du conseil d'l'église et les riches, l'chantre lit ces journaux, et vous secouez vos têtes comme des boeufs à croire qu'vous comprenez quelque chose. Et vous êt' bêtes, l'un et l'autre, bêtes à lier! La v'là vot'salle de lecture où l'riche est à table et l'domestique sur l'seuil. C'est pareil à l'église, au bureau, partout. Et nous devrions êt' avec vous?

— La tête du paysan n'est pas pour l'écriture et son derrière pour la chaise!

Les valets se mirent à ricaner.

— Silence, vous, les crasseux, allez donc d'abord tuer vos poux et après ça, vous donnerez des leçons aux propriétaires.

— Eh, dis donc, Kourotchka, tu serais, toi aussi, pour l'pauv'monde? Mais t'es pire qu'un Juif! Qu'est-ce tu gueules?! T'en fais pas, ton bien s'en ira avec l'vent. Rappelle-toi un peu comme j'ai servi chez toi et que de c'travail j'suis tombé malade. M'as-tu apporté de toute la semaine un quignon d'pain ou de l'eau à boire? Et toi, tu es pour l'pauv'monde? J'ai laissé toute ma force chez toi, et tu m'as chassé pieds nus en plein hiver. Tu es encore pire qu'un Juif, çui-là au moins n'est pas d'not'croyance. Mais, attends, tes enfants gaspilleront ton bien qu'il en restera pas trace! Espèce de mécréant!

Kourotchka gifla Fèdir de toutes ses forces, le sang coula et il tomba à la renverse.

— Hé, les gars, amochons un peu l'richard!

Les valets saisirent Kourotchka, les propriétaires prirent sa défense, le sang jaillit...

VII

Fèdir était couché sur son lit dans sa maison. Ses yeux brillaient comme des braises de toutes les languettes rouges qui répandaient leurs feux par tout son corps et le brûlaient vivant. Ces petites langues couraient par ses veines comme des éclairs et remontaient à ses yeux. Il rongea ses poings, frappait du front contre le mur pour faire tomber le feu de ses yeux.

Il flambait, il sentait la flamme jaillir de son corps, il cachait ses yeux avec ses mains. Il poussa un cri horrible, un hurlement inhumain. Les langues s'échap-

pèrent de son corps et se collèrent aux vitres de la fenêtre. Il sauta à bas du lit. La petite fenêtre s'em-pourpra comme une blessure toute fraîche et versait du sang dans la chambrette.

— Que tout c'qui m'appartient, flambe! Tout c'que j'ai laissé dans sa cour.

Il sautait, dansait, riait aux éclats.

La petite fenêtre vibrait, tremblait et répandait un peu plus de sang dans la pièce.

Il courut sur le seuil.

Les étoiles tombaient sur la terre, la forêt se tenait pétrifiée et des profondeurs du sol s'échappaient des voix sauvages qui s'évanouissaient aussitôt. Les maisons s'animèrent, tremblèrent, se rôtirent dans le feu.

— J'veux rien de c'qui est pas à moi, que ce que j'ai brûlé!

LES FEUILLES D'ERABLE

I

Le lit est recouvert d'une toile, à table sur les bancs de devant et de derrière sont assis les parrains et marraines et au bord du four se tiennent les enfants, les uns à côté des autres. Avec les manches rabattues de leurs chemises, ils rappellent un groupe de cailles au repos, mais toujours prêtent à prendre le vol. Les compères et commères, par contre, semblent des statues de sel, seules, leurs mains remuent pour prendre un bout de pain ou un verre d'eau-de-vie, mais ces mains n'avaient pas trop envie de bouger, elles reposeraient plus volontiers repliées sur les genoux. Ils prenaient sans plaisir le pain ou le verre. Le quinquet clignotait sur le foyer du four et jetait au plafond, déformées, les énormes ombres noires des compères. Là-bas, elles se brisaient aux solives et s'immobilisaient aussi.

Ivan, le maître du logis et le père de l'enfant baptisé, se tenait penché près de la table.

— Soyez si aimables, mes compères, et refusez pas d'y prendre encore un verre. Pour sûr qu'c'est pas d'l'eau-de-vie ça, d'la vraie bourbe, mais avec l'paysan, c'est toujours pareil: ce qu'y a d'pire au monde, i'doit l'consommer et c'qui est le plus dur à accomplir, i'doit l'faire...

— Nous sommes nés pour ça, répondaient dévotement les compères.

Quand le verre eut fait le tour des assistants, Ivan le posa horizontalement près de la bouteille dans la crainte de le voir tomber par terre.

— Servez-vous donc... Et voyez l'malheur qui m'arrive en pleine moisson, en plein travail. Et moi, j'vous jure, j'sais pas où donner de la tête?! Dois-je laisser les moissons et soigner ma femme ou faire la

popote des marmots ou bien les laisser à la grâce de Dieu et aller faucher l'ventre creux? Par le temps qui court personne viendra t'aider à la maison même pour le plus bel argent. Tiens, Ivan, prends l'moutard et réjouis-toi car t'en as encore pas trop!

— Vous plaignez pas, compère, et n'offensez pas Dieu, car c'est sa volonté et non la vôtre. Les gosses, c'est comme l'écume sur l'eau... un rien et vous les portez tous au cimetière.

— C'est pas à moi qu'ça arriverait, mais bien là où y a qu'un enfant. L'gueux, si i's'pressait pas contre sa femme, s'i' regardait pas d'son côté, i'ferait bien! Dieu lui enverrait rien alors...

— Compère, vous dites des bêtises, ça s'fera jamais, parce que les hommes doivent s'reproduire.

— Si c'étaient des hommes qui s'reproduisaient, mais ce sont des mendiants. Et puis je dis ça comme ça: que le mendiant, i's'multiplie pas, qu'i's'reproduise pas comme les souris; mais plutôt, qu'i'soit content d'avoir une chemise sur l'dos ou un morceau d'pain sous la dent, d'avoir pas faim et qu'personne lui casse la gueule. S'il a ces trois choses-là, qu'i's'estime heureux et la femme, qu'il la laisse en paix.

— Compère Ivan, laissez ça, voyons, une femme dans cet état n'a pas besoin d'ces conversations parce qu'avec ces propos, elle s'fortifie pas. Peut-êt' qu'on en reparlera une aut'fois.

— Faites excuse pour mon parler, mais vous pensez que j'me soucie d'elle ou que j'me soucie d'moi?! Fichtre, non, que l'diable les emporte tous et moi avec. Oh, c'paradis qu'nous perdrons sur terre et ces biens qu'nous laisserions!

Les compères ne soufflaient mot, ne discutaient plus, car ils voyaient bien qu'ils ne feraient pas entendre raison à Ivan et ils voulaient qu'il dise au plus vite ce qui lui pesait sur le coeur pour les lâcher

ainsi plus tôt se coucher. Ivan se leva de table, s'arrêta au milieu de la chambre, rabattit les manches de sa chemise comme l'avaient fait les enfants sur le four et se mit à leur parler.

— Pourquoi qu'vous vous envolez pas d'ma tête? J'vous ouvrirai les portes et les fenêtres, filez!...

Les enfants s'enfoncèrent si profondément sur le four qu'on ne les voyait plus.

— Tenez, voyez ces crève-la-misère, ça demande du pain et du pain! D'où c'que j'te prendrai c'pain? Faudrait qu'ça aille moissonner un peu pour la douzième gerbe, qu'ça s'penche jusqu'à ne plus pouvoir redresser l'échine sans que l'feu s'étende des reins à la poitrine et que chaque brindille t'pique l'coeur!

Cela fut dit aux enfants, maintenant il s'adressa à ses compères et commères.

— Et l'soir quand tu rentres à la maison, tout raplapla, mou comme un chiffon, rincé comme une loque, i't'crient tous en chœur, les gosses et la femme: «Y a pas d'pain!» Et tu vas pas t'coucher, pauvre hère, tu attrapes l'fléau et tu bats l'blé dans les ténèbres pour que demain ils aient de quoi mettre sous la meule. Le fléau, i't'abat quand même sur la gerbe et tu y restes engourdi jusqu'à l'aube, jusqu'à ce que la rosée t'recouvre. Et, à peine qu'tu ouvres les yeux, que c'te rosée t'bouffe, parce que c'est peu qu'la misère t'ronge dans la journée, faut qu'elle te trouve encore la nuit. Tu t'laves les yeux et tu files dans l'champ, t'es si noir qu'le soleil s'trouble à ta vue.

— Ivan, vous faites donc point tant d'bile pour les gosses, car c'est pas seulement vous qu'êtes leur père mais aussi Dieu et i'est plus âgé qu'vous.

— J'ai rien cont' Dieu, mais pourquoi qu'i'lâche ça au monde comme on lâche un homme nu dans les ronces?! Il le lâche, lui donne rien en main, i'fait pas

tomber la manne des cieux et après l'monde entier clame: «Les paysans sont des voleurs, des pillards, des assassins!» I's'rassemblent à l'église, si gras qu'une mouche s'poserait pas dessus et de crier et de sermonner: «Vous élevez pas vos enfants dans la crainte de Dieu, fait l'curé vous les envoyez vous-mêmes voler»... Ah, mais j'peux même pas offenser les gens comme lui! Oui, mais si mon moutard avait nourrice, bonne et gouvernante autour de lui, si on m'apportait tout, j'saurais moi aussi élever mes enfants, mon révérend père! Or, mes gosses poussent dans les ronces avec les poules et s'i'arrive un malheur comme aujourd'hui, par exemple, personne n'sait ce qu'ils ont mangé d'la journée. J'sais-ti moi s'ils volent, mendient ou gardent les bêtes? J'fauche vos champs et j'oublie non seulement les gosses, mais j'oublie que j'vis, moi. Vous voudriez que j'fauche vot'foin et que j'élève mes enfants, quoi. Et que ne l'faites-vous pas? Vous savez bien tous, bonnes gens, quelle est not'vie...

— On la connaît, compère, on la connaît! Comment ne pas la connaître une fois qu'on la vit.

— J'regarde mes gosses, mais j'pense pas à c'qu'ils soient sages, qu'i'sachent faire quelque chose de bon. J'regarde, moi, s'i'peuvent déjà marcher pour les fourrer en service, v'là ce que j'attends, moi. J'attends pas qu'i'soient forts, qu'i'prennent d'la chair, qu'i'vivent un peu auprès de moi. Pourvu qu'le richard ou l'seigneur ouvre la gueule, j'les y précipite aussitôt rien que pour m'en débarrasser! Et puis, ils gardent les troupeaux, leurs pieds sont qu'une plaie, la rosée les bouffe, le chaume les pique et i'sautent et pleurent. Tu voudrais bien les aider à tourner l'bétail, baiser ses pieds, t'es bien leur père et puis ta conscience te ronge, mais tu la fuis et tu t'caches même pour ne pas l'entendre!...

Ivan devint rouge, il haletait.

— Et ça pousse dans les crèches des étables, sous la table ou sous l'banc, ça ronge ses poings, s'lave avec ses larmes. Et quand i'grandit et qu'i'vole une chose ou une autre, parce qu'i'a jamais connu la bonne vie, quoi, et i's'réjouit de ce qu'il a volé. Tu vois bientôt venir l'gendarme chez toi. I't'enchaîne, t'bat comme plâtre, parce que t'es donc l'père d'un voleur et tu dois êt' dans l'coup avec ton enfant. Et t'voilà voleur pour toute ta vie! Mais c'est pas tout encore, la fin t'attend. Bon, disons qu'vot'fils, vot'enfant, quoi, en un mot un voleur, pourrisse en prison, ça fait rien, parce qu'on a pas d'coeur pour les voleurs! Soit! Mais ils lui font perdre la santé, l'mettent à l'hôpital pour l'soigner et après ils envoient une lettre au maire pour que le père paye les frais d'entretien. On t'chasse d'la maison, on t'jette avec tes affaires dans la rue! Tu viens chez l'maire, tu lui baises les mains: «Cher maire, sauvez-moi d'ce malheur!» Le maire qui t'répond: «T'es un pauv'homme, i's'peut qu'j'te secoure, mais quel profit aurai-je à t'sauver?» Tu hausses les épaules, tu t'plies en quat' et tu dis: «J'travaillerai chez vous un mois pour rien...» C'est peut-êt'pas vrai, bonnes gens, c'que j'avance là!?

— Tout y est, c'est la pure vérité, vous n'avez pas menti un traître mot!

Ivan tremblait de tout son corps, il sentait sur lui tout le poids de ses horribles paroles.

— Dites donc jamais, bonnes gens, que j'croasse sur la tête de mes enfants comme l'corbeau au-dessus d'une charogne, le dites pas, non, le dites pas! J'croasse pas, j'dis la vérité, c'est mon désespoir qui crie, mon coeur qui pleure!

Ses yeux flamboyèrent et un amour terrible pour ses enfants s'y alluma, il les chercha du regard par la chambre.

— A première vue, on pourrait croire que j'ai bafoué mes gosses pire que l'pire des ennemis. Mais moi, voyez-vous, j'les ai pas bafoués, j'ai rien fait qu'regarder avec mes yeux dans le jour de demain, d'après-demain, dans leur vie dans un an, dans deux pour voir c'que mes enfants y font? Et c'que j'ai vu, j'vous l'ai dit. J'suis allé en visite chez eux et mon sang s'est figé à la vue de la vie qu'ils vivaient...

L'instant d'après, il reprit:

— S'i'y avait pas d'mers pour aller au Canada, j'les foudraierais tous dans un sac et j'm'en irais avec eux à pied, pour les emporter loin de tous ces outrages. Toutes ces mers, j'les suivrais par les rivages...

Les hôtes oublièrent leur repos, puis revinrent brusquement à la réalité, se levèrent précipitamment et s'en allèrent.

II

C'est le matin.

Les enfants déjeunaient à même le sol, versaient leur soupe sur leurs chemises et faisaient du bruit avec leurs cuillères. Près d'eux était étendue leur mère. maigre, jaune, ses genoux repliés sous la poitrine. La douleur et la souffrance ruisselaient de ses cheveux noirs, ébouriffés, ses lèvres étaient crispées pour ne pas crier. Les enfants, leur cuillère à la main, se tournaient vers elle, la regardaient et revenaient à leur écuelle.

— Mon Sémène, t'as fini d'manger?

— Oui, répondit un petit bambin de six ans.

— Prends alors l'balai, arrose un peu le sol et balaie la chambre. Ta maman peut pas s'pencher, elle a bien mal au ventre. Fais pas trop d'poussière seulement.

— Poussez-vous un peu, j'peux pas balayer à cause de vous.

La mère se releva et se traîna vers le lit.

— Sémène, mon petiot, lave-toi joliment à présent, veille à c'que Katroussia et Marika s'lavent aussi et cours vite chercher une cruche d'eau, mais fais attention à n'pas tomber dans l'puits, t'penche pas trop...

— Sémène, mon p'tit, va cueillir des concombres dans l'van, ta maman va les saler dans l'pot, j'vois que j'serai longtemps malade et vous aurez pas avec quoi manger vot'pain. Rapporte aussi du raifort et des feuilles de cerisier. Piétine pas trop la bourrache, cueille-les depuis la fane.

— P'tit Sémène, enlève les chemises d'la perche que j'les ravaude, car vous voilà aussi noirs que des corbeaux.

Le bambin courait, faisait tout ce que sa mère lui ordonnait, bousculait à tout moment ses cadettes et disait que les filles n'étaient bonnes à rien, qu'elles ne savaient que manger.

— Elles sont encore p'tites, mon Sémène, quand elles seront grandes, elles te blanchiront tes chemises.

— J'vas m'placer et là-bas on m'les blanchira et j'ai pas besoin d'elles.

— T'réjouis pas trop d'entrer en service, mon enfant, plus d'une fois tu pleureras ton destin.

— Tiens, et l'père qu'a grandi dans l'service, i's'porte pas plus mal pour ça.

— Toi aussi, tu y grandiras qu'ta peau craquera d'cette croissance. Mais bavarde pas, Sémène, apprête-toi plutôt à porter l'déjeuner au père. I'doit avoir si faim qu'ses yeux ont dû s'user à t'attendre.

— J'dois prendre l'bâton du père pour repousser les chiens.

— Et si tu l'perds, l'papa va nous bat' tous les deux. Va donc pas tête nue, mets au moins l'chapeau du père.

— Ce chapeau fait qu'tomber sur les yeux et j'vois pas l'chemin.

— Lave l'pot et verse-y du borchtch.

— M'en dites pas tant, j'sais moi-même c'qu'i'faut faire.

— Mon Sémène, fais attention à c'que les chiens t'mordent point...

III

Il trottnait de ses petites jambes dans une épaisse couche de poussière et laissait derrière lui de toutes petites empreintes pareilles à des fleurs blanches.

— Pfruit, avant qu'j'arrive, c'soleil m'aura bien cuit. Mais j'vas m'arranger les cheveux comme les soldats et i'm'sera plus facile de marcher.

Il posa le déjeuner sur le chemin et ramassait ses cheveux sur le sommet du crâne pour les aplatir avec le chapeau et avoir l'air d'un soldat à tête rasée. Ses yeux riaient, il sauta et continua sa route. Ses cheveux s'échappèrent bientôt de dessous le large chapeau et croulèrent sur sa nuque.

— C'est un chapeau idiot ça, attends que j'me place seulement, j'me payerai alors un d'ces p'tits chapeaux...

Il s'en poulécha même. Ayant fait un bout de chemin, il déposa de nouveau le déjeuner à terre.

— J'vas m'tracer une grande roue avec des rayons.

Il s'assit au beau milieu de la route, en pleine poussière, et se mit à dessiner avec son bâton des cercles autour de lui, puis les rayons de la roue. Ensuite il sauta sur ses pieds, franchit le cercle et courut tout content.

Il se faufilait dans chaque cour, coulait des regards pour voir s'il n'y avait pas de chien et, rassuré, continuait hâtivement son chemin. D'une des cours surgit un chien qui se mit à courir après lui. Le garçonnet cria, hurla et s'assit avec le déjeuner. Le bâton tomba également sur la route. Il resta longtemps replié, dans l'attente de la morsure de la bête. Puis, il hasarda un coup d'oeil et vit au-dessus de lui un chien noir qui se tenait tranquille près de lui.

— Tiens, tiens d'la mamalyga, Tsygane, mais me mords pas, parce que ça fait très mal et puis ton maître devra payer une amende. Et pour cette amende, i't'cassera les pattes.

Il pinçotait de dessous le fichu des petits morceaux de mamalyga qu'il lançait au chien et pouffait de rire à la vue de l'animal qui les attrapait au vol. Le chien avait la gueule ouverte et le marmot ouvrit aussi sa bouche.

— A qui es-tu l'fils, p'tit vaurien, qu'tu nourris ainsi les bêtes en chemin, et qu'est-ce tu vas ramener au champ, hein?

La femme lui envoya quelques taloches.

— Eh oui, tenez, battez-moi encore, quand l'chien a failli m'dévorer!

— A qui donc est c'fiston si sage?

— A Ivan, fils de Pétro, ma maman a eu un bébé et elle est très malade et moi, j'dois porter l'déjeuner au père, les chiens m'mordent et vous m'battez encore...

— Oh, comme j't'ai battu... Où donc qu'tu portes l'déjeuner?

— J'le porte à mon père qui est dans l'champ, près de l'étang.

— Suis-moi, p'tit malheureux, j'vas aussi par là.

Ils se mirent à faire la route ensemble.

— Qui donc a fait l'déjeuner?

— Maman, parce que j'sais pas encore faire cuire et Maria et Katèryna sont encore plus p'tites que moi.

— Ta mère n'est pas malade, non?

— Comment non, elle se roule si fort de douleur par terre et gémit à fend' l'âme! Mais j'fais son travail...

— Vois, c'travailleur!

— Vous savez rien et vous dites des bêtises. Té, allez demander à maman comme j'suis sage! J'sais même dire tout l'Not'Père...

La femme éclata de rire et le petit Sémène haussa les épaules, mais garda le silence. Le chien courait derrière eux et le petit faisait semblant de lui jeter de la mamalyga pour l'entraîner à sa suite.

IV

Trois jours plus tard.

Au milieu de la chambre était assis le petit Sémène avec ses soeurs et près d'eux l'auge avec le nouveau-né. Tout à côté se trouvait une écuelle avec les concombres verts, coupés, et du pain. La mère, entourée de branches vertes de saule, était couchée sur le lit. Un essaim de mouches bourdonnaient au-dessus d'elle.

— Mangez vite et tenez-vous tranquilles, j'dois porter l'enfant à nourrir chez la Vassyleude. L'père a dit d'l'y mener l'matin, à midi, et dans la soirée et il le rapportera lui-même le soir.

— Mon Sémène, fais donc attention à n'pas casser l'bébé.

— J'croyais qu'vous dormiez. Papa a dit d'vous donner de l'eau froide à boire et du p'tit pain à manger. Maria est si bonne qu'elle s'en est emparé et y a déjà mordu une fois. Mais j'l'ai battue et j'l'ai repris. Vous allez manger?

— J'veux pas.

— L'père a encore fait une bougie avec de la cire et i'm'a dit d'vous la mett' entre les mains quand vous allez mourir et de l'allumer. Mais c'est que j'sais pas quand i'faut l'faire?...

La mère regarda son fils de ses grands yeux fiévreux. Un gouffre de tristesse, tout son chagrin et une peur impuissante s'étaient croisés dans ses yeux et avaient engendré deux larmes blanches. Elles roulèrent sur les cils et s'y figèrent.

— Papa a aussi pleuré c'matin dans l'entrée et cogné très fort sa tête cont' le mur! Tout en larmes i'a pris sa faux et s'en est allé.

Il saisit l'enfant et sortit.

* * *

— Mon Sémène, permets pas qu'la marâtre batte Katroussia, Marika et l'petit Vassyl. Tu entends? Parce que la marâtre va vous battre, vous empêcher de manger et voudra pas vous donner d'chemises propres.

— J'la laisserai pas faire et j'le dirai à papa.

— Ça n'y fera rien, mon cher petit, mon fils bien-aimé! Quand tu s'ras grand, faut qu'vous vous aimiez tous bien, bien fort! Faudra qu'tu les aides, qu'tu permettes pas qu'on leur fasse du mal.

— Quand j'entrerai en service et quand j'serai grand, j'permettrai pas qu'on leur fasse du tort, j'irai les voir tous les dimanches.

— P'tit Sémène, dis à ton papa qu'ta maman l'a prié d'vous aimer bien fort...

— Mangez l'p'tit pain.

— Chante au bébé qu'i'pleure pas.

Sémène berçait l'enfant, mais il ne savait pas chanter. Alors la mère, essuyant de sa main ses lèvres sèches, se mit à chanter.

Toute son âme se déversait dans sa voix faible et entrecoupée, volait doucement parmi les enfants et embrassait leurs petites têtes. Les paroles douces et confuses parlaient des feuilles d'érable, dispersées dans les champs dépouillés, personne ne pourrait les ramasser et elles ne verdiraient jamais. La chanson s'efforçait de s'échapper de la maison et de courir dans les champs déserts, à la suite des feuilles...

L'ENTERREMENT

Par-devant marche un garçonnet en haillons, un col blanc sous le cou. Il tient dans ses mains une croix noire et ne la quitte pas des yeux. Quatre autres petits garçons pareils le suivent avec un cercueil. Sur son couvercle repose une petite croix blanche, toute fine et la bière est bleue. Au chevet du cercueil est clouée une couronne de fleurs jaunâtre. Ce sont celles qui croissent près des cailloux dans les cours pierreuses. Cette couronne est comme le kalatch¹ du pauvre paysan qui le donne à l'église en offrande pour la rémission de ses péchés.

Quelques femmes suivent d'un pas traînant le cercueil. À les voir on ne saurait dire laquelle est jeune et laquelle est vieille. Elles tiennent dans leurs mains de petites bougies éteintes. Sous leurs bras elles portent des pots de fleurs à moitié fanées. Ce sont ces pauvres fleurs étiolées qui n'ont jamais assez de soleil et qui sont toujours vert sale d'un côté et jaune clair de l'autre.

Sous les pieds on sent les pierres mouillées et un brouillard inaltérable flotte dans l'air.

Une femme pleure, une autre lui dit :

— Quand il était bien portant, il jouait des journées entières près de ma boutique. Il s'amusait tout seul dans ce petit ravin que la pluie avait creusé autour de ma boutique et il en sortait toutes sortes de pierres. Un vrai poussin sans la mère poule, enfin un vrai poussin, quoi. Je ne vous mens pas, je vous dis bien la vérité que chaque jour je choisissais les pe-

¹ Petit pain en forme de cadenas. (N. d. T.)

tits pains plus rassis et l'appelais dans ma boutique. Il s'asseyait auprès de moi et mangeait. Comme il le faisait joliment! Ses menottes étaient si petites et il en pinçotait de toutes petites miettes qu'il envoyait dans sa petite bouche. Que le bon Dieu me compte seulement ces petits pains que je lui ai donnés...

La femme continue à pleurer.

— C'est l'automne, l'automne qui l'a achevé et l'humidité aussi et le froid. Vous n'étiez pas là de toute la journée et ça le dévorait sans vous jusqu'à le tuer. Je venais chez lui, je lui apportais des petits pains tout frais, mais il ne les mangeait plus. Il voulait à tout moment de l'eau. Il était couché comme un petit poisson, la bouche toujours ouverte. Puis il est devenu tout bleu et il brûlait de fièvre! C'est comme si on avait allumé le feu sous lui et mis ses petits os en bûches pour qu'ils flambent...

Ils marchent tous fatigués, sans vie et fendent de la croix le brouillard gris.

— Mais il me semble qu'il est mort à cause de ce canapé où il était couché. D'où l'avez-vous donc sorti? Ma parole, c'est tout pareil à une tombe faite de sacs troués. Sur un canapé comme ça un homme bien portant peut y passer. J'aurais peur d'un meuble pareil si je devais rester avec lui. Je me sauverais ou alors je le mettrais en pièces, non, mais un canapé pareil, je ne le garderais pas à la maison.

— C'est le canapé de son père, il y a vu le jour, c'est un héritage. Quand il a déménagé du premier, il nous l'a laissé.

— Où est-il maintenant?

— Je ne sais pas...

Le petit enterrement tourne dans une autre rue. La croix noire est enveloppée de taches grises de brume,

les garçonnets sont transis et les bonnes femmes traînent avec peine le pas.

Ils marchent au milieu de la rue, ombres déchiquetées, étrangères et inconnues de tous.

Le cimetière va apparaître, on ne le voit pas à cause du brouillard gris.

Il dormait d'un sommeil de plomb.

La forêt bruissait, gémissait, de doux chuchotements se détachaient des petites branches et se répandaient avec le givre glacé. On aurait dit que de petites clochettes tombaient.

Le vent hurlait comme un chien aux abois.

Le ciel est gris, engourdi, et la lune s'y détache aussi claire qu'à Noël.

Le trètylnyk¹ dormait d'un sommeil profond. Il avait appuyé sa tête à son tas de maïs et ses pieds aux deux tas de son maître. Ses cheveux bruns étaient tout gris de givre, sa méchante veste fauve en était blanche, ses mains puissantes ne sentaient pas le froid et son visage, brûlé par les vents, était de brique.

Il parlait en rêve et, à chaque mot prononcé, laissait échapper de ses lèvres une bouffée de vapeur blanche. Sa voix partait avec le vent dans le bois et se cognait longuement à un arbre ou à un autre.

— Touche pas à ça, c'est moi qui l'ai gagné, tu m'le prends, eh ben, t'en as trouvé un richard...

Il leva un poing qui glissa impuissant sur les fanes sèches.

— J'peux travailler, parce que j'ai des bras aussi forts qu'un fer à cheval... J'tape une fois et on rend l'âme!...

— Baise la terre que tu foules, car tienne ou à autrui, tu vis d'elle, la tienne produit et celle d'autrui produit aussi... Pour sûr qu'c'est vrai, c'est ben vrai! La terre t'ouvre toutes les portes si elle

¹ Homme pauvre qui cultive le maïs des autres pour la troisième partie de la récolte. (N. d. T.)

est à toi. Elle t'chauffe, t'couvre, t'nourrit et t'fera respecter...

Il toussa et c'était comme s'il avait sonné de la trompette.

— Si t'as pas des champs à toi, t'as pas où aller, t'as pas sur quoi marcher... Oh, non, tu n'as rien, rien de rien...

Il fourra son poing sous sa tête.

— J'ai longtemps peiné sur les champs des aut'. Mais l'bon Dieu m'a récompensé, qu'i'l'fasse pour chacun. I'm'a donné d'la terre. Té, qu'i'm'a dit, prends c'bout d'champ, mais le lâche pas, tiens-le bien... Tiens-le avec tes dents, aime-le comme on aime une femme qui t'est tombée dans les bras...

Son chapeau glissa de sa tête et roula, emporté par le vent.

— Tanaska, eh, ôte ton chapeau, c'est la première fois c'printemps qu'tu vas au champ, faut l'faire... Si Dieu l'permet, y aura du blé. On cuira du pain et on en donnera à ceux qui n'ont pas avec quoi l'faire... On en donnera, oui, oui, si l'bon Dieu nous donne à nous, nous on donnera aux autres sans faute.

Il se coucha les bras en croix.

— La bordure, elle veut aussi produire des épis, parce que c'est aussi d'la terre et d'la bonne encore... J'te la laisserai après ma mort. Tiens, vois, elle est unie comme une nappe, seulement noire... J'te couvrirai avec c'te nappe une table dans les champs et tu vas manger et prier Dieu d'avoir eu un tel père...

— L'printemps est magnifique, va, laboure et fais pas d'entaille, et les boeufs, abreuve-les et rentre avant l'coucher du soleil, parce que pour les boeufs l'péché est plus grand que...

Il se réveilla et entendit encore le dernier mot dit en rêve. Il jeta un regard vers le ciel, puis se tourna

après son chapeau, passa une main sur sa poitrine nue, se signa.

— Un froid pareil en automne? La neige peut m'recouvrir encore ici... Au dehors, c'est l'hiver et moi, j'ai rêvé d'un si beau printemps... Eh, Yakiv, pèle ton maïs, c'est-i'possible de dormir si longtemps!...

LES BASSARABE

I

Thomas Bassarabe voulut se pendre dans son grenier en plein midi...

Mais la Thomeude poussa de grands cris, tous les voisins plantèrent là leurs fléaux, toutes les voisines se ruèrent hors de leurs maisons et accoururent dans la cour de Thomas. Le courageux Antine, celui qui arrachait les dents pour quelques sous, pénétra dans le grenier et personne ne sait comment il s'y prit, mais il décrocha Thomas qui respirait encore. Entre-temps toute la cour s'était remplie de monde et d'enfants. Ils étaient là et regardaient, en proie à une grande frayeur.

— Qu'est-ce qu'vous restez là plantés comme devant un mort, aidez-moi donc à l'transporter dans la maison. En voilà des imbéciles, vous pensez peut-êt' qu'i'va vous mordre?

On transporta Thomas dans la chambre, la foule sortit de la cour et se mit à discuter la question, chacun à sa manière.

— Les Bassarabe recommencent à s'pendre, i'n'ont pas tous leurs esprits.

— Y a pas trois ans qu'Lès s'était pendu; Seigneur, l'orage qui s'était déchaîné alors! Il avait emporté toute une aile de la maison.

— Les Bassarabe ont ça en eux de se suicider l'un après l'autre.

— J'me souviens quand Nicolas Bassarabe s'était pendu, après lui ça a été le tour d'Ivan Bassarabe et un an avait pas passé qu'un beau matin à l'aube Vassyl s'était accroché à un p'tit cerisier. Il a secoué toutes les fleurs de l'arbuste, il en avait les cheveux

pleins. Ça vous fait déjà trois, remarquez que j'suis jeune encore, j'dois faire mes trente-cinq ans.

— Tu t'souviens d'ça et moi, j'me souviens quand leur arrière-grand-père s'était pendu sur l'perchoir. C'était un grand richard. L'séçait son argent sur d'la toile et marchait jamais à pied. L'avait un cheval noir qui franchissait d'un bond la porte d'la cour et i'portait toujours un fouet sur lui. On raconte qu'i' chassait l'pauv'monde à la corvée et leur arrachait avec c'fouet la peau du dos. Et puis un beau matin la rumeur a couru qu'le vieil atamane pendait sur l'perchoir. J'étais p'tit en c'temps-là, mais j'vois comme aujourd'hui la foule qui avait envahi sa cour. Quand on l'a détaché et pendant qu'on l'portait dans la maison, i'était si horrible à voir qu'toutes les femmes se sont mises à pleurer d'frayeur. Les hommes, i's'tenaient bien, i'faisaient qu'dire: «Oh, tu nous arracheras plus par pièces la peau du dos, l'malin t'a perché sur l'perchoir!» Un ou deux jours plus tard un d'ces vents a soufflé qu'i'a déraciné un arbre et a enlevé toutes les toitures...

— Les gens montrent encore aujourd'hui les vieilles tombes des Bassarabe dans l'vieux cimetièrre. On les avait pas enterrés au cimetièrre proprement dit, mais hors de ses limites. Ces tombes sont hors du vieux cimetièrre et du nouveau, et rien qu'les Bassarabe y sont enterrés.

— Vous croyez peut-êt' que l'curé a l'droit d'enterrer un pareil au cimetièrre! Même s'i'donnait toute une fortune, l'curé l'ferait pas. Comment mettre un tel maudit parmi de braves gens!?

— Eh ben, c'est maintenant qu'les Bassarabe marcheront confondus. I'seront tous sombres et tristes.

— Pourvu qu'celui-ci entraîne pas un aut' après lui, parce que la corde les attend chacun. I'suffit que l'un se soit donné la mort pour qu'une dizaine d'aut' sui-

vent son exemple. I'sont tous liés ensemble. L'malheur les mène attachés à une corde...

— Ça va les étouffer comme ça jusqu'à la septième génération et lorsque la septième génération viendra, alors ça perdra de sa force. L'un d'eux a dû en faire de belles qu'Dieu les punit ainsi. C'est un châtiment formidable, bonnes gens, punir jusqu'à la septième génération! Dieu a pas d'châtiment plus grand sur terre...

— On l'voit d'après eux, qu'Dieu les châtie. Parce qu'enfin i'leur donne des biens, i'sont riches, ils ont d'l'esprit,— et puis d'un coup i'leur reprend tout ça et les jette sur les perchoirs.

— Regardez seulement leurs yeux. C'est pas des yeux ça, c'est une plaie noire sur le front, une plaie qui vit et pourrit. Y en a un qui a un oeil profond comme un gouffre, i't'regarde et voit rien, parce que c't'oeil est pas fait pour voir. Un aut' a rien qu'les yeux qui vivent, l'reste c'est une pierre — l'front est une pierre, l'visage est une pierre, tout est pierre. Et c'Thomas est-ce qu'i'vous regardait comme i's'doit? Son oeil était soi-disant fixé sur vous, mais c'est comme s'i'regardait en lui-même, dans un abîme sans fond.

— L'oeil regarde l'vieux péché pour lequel i'sont punis. C'péché est en eux, à l'intérieur, pour que tous l'regardent et pour qu'ils aient pas d'repos et ressentent la main de Dieu.

— Ces Bassarabe viennent au monde en pénitence à nous tous; i's'enrichissent, puis s'donnent la mort.

— Ils ont un péché bien lourd dans leur famille et i'faut qu'ils l'expient jusqu'au bout, même si tous devaient y passer!

— L'péché, bonnes gens, i's'efface pas comme ça, i'faut qu'i'soit expié! I'passera sur l'bétail, i'mettra l'feu aux granges de foin, i'grèlera les champs verts,

i'prendra l'âme de l'homme et la fera souffrir mille morts...

Les femmes écoutaient et il s'en fallait de peu qu'elles ne se signent, les enfants s'étaient assis parmi elles et les hommes parlèrent encore longtemps de péchés et finirent par se rendre à l'auberge.

II

Tous les Bassarabe s'étaient rassemblés chez la Sémèneude Bassarabe, la plus riche et l'aînée de leur clan. On avait aussi amené Thomas. La Sémèneude avait préparé à boire et à manger, avait placé toute la famille autour de la grande table et installé Thomas à la place d'honneur.

— Todoska, pleure plus, ça suffit, mets-toi à table et réjouissons-nous d'être enfin tous ensemble. Prenez place, ma famille, pour que le bonheur reste avec nous. Si mon Sémène était là, il aurait su vous prier d'vous régaler. Nicolas, vous vous souvenez comment i'a cassé une bouteille d'eau-de-vie sur vot'tête et comment il a jeté les galettes aux chiens parce que vous avez pas voulu boire avec lui!

— Oui, mère-grand, y fallait pas blaguer avec l'grand-père, ou crève ou bois!

— J'bois à ta santé, Thomas, parce que j't'aime le plus. J'veux bien êt' boissonnée! Une vieille comme moi a pas besoin d'beaucoup pour se souvenir d'sa jeunesse et d'la chanter...

Ah, Thomas, Thomas, si j'avais ton âge! Tiens, bois et laisse pas errer tes yeux sous la table! Si tu les tenais pas si souvent baissés et si tu les levais plus souvent, tu t'sentirais beaucoup mieux. Bois à la santé d'l'oncle Mykola...

Debout devant eux, elle se tenait haute, toute blanche et droite. Ses yeux étaient gris, grands et intelli-

gents. Elle avait une manière de regarder, comme si dans le monde entier il n'existait pas un coin qu'elle ne connût et qu'elle n'y fit ce qu'une bonne ménagère devait faire, retroussant ses manches blanches: arranger, embellir, mettre partout de l'ordre.

— Mère-grand, i'fait bon chez vous: même boire et manger, et bien qu'vous vous taisiez, vos yeux savent prier.

— Eh oui, c'est comme ça chez moi et mes yeux sont faits pour rire et pour plaisanter. J'les ai pas pour pleurer et ma mère m'les a pas dessinés pour verser des larmes. Si seulement vous pouviez chasser des vôt' c'te brume noire qui vous obscurcit la vue. J'ai dans les miens mes enfants, mes champs, mes bêtes et mes étables, alors pourquoi devraient-ils êt'tristes? Si j'ai l'coeur gros, alors j'pleure tant qu'i'faut, je geins, puis j'essuie mes larmes et voilà tout.

— Tous ont pas l'même caractère, grand-mère. Y en a qu'on peut nourrir d'miel, les faire aller dans les champs verts par le plus beau printemps et i'vont pleurer quand même.

— Eh vous, les Bassarabe, les Bassarabe! Vous n'avez ni enfants, ni champs, ni bêtes! Vous n'avez qu'un nuage et une taie qui vous couvrent la vue, ainsi qu'une longue chevelure qui vous couvre l'soleil. Et Dieu vous punit, parce que vous devez regarder son soleil, vous réjouir d'vos enfants, caresser des visages radieux avec des épis verts. Thomas, tiens, sers-toi donc et t'fâche pas contre ta mère-grand. La grand-mère t'a baptisé, elle a pleuré quand on t'a pris à l'armée, elle a dansé à ta noce avec ses vieilles jambes. La grand-mère est pas vot'ennemie. Elle est fâchée cont'toi parce que t'as voulu t'donner la mort. Mais mangez d'abord c'que j'vous ai préparé et après ça on va causer.

— Ma grande et honorable famille! J'suis fière de

toi comme tout et si heureuse de t'voir, heureuse d'savoir qu'tu m'oublies pas, qu'tu m'aimes et te régales à ma table et m'dises de gentils mots!

Sur les visages des convives se refléta un éclair de bonheur pareil à ce soleil qui se montre sur un étang noir et profond. Tous les yeux se relevèrent et se fixèrent sur la mère-grand.

— Ah, les Bassarabe, regardez tous ces yeux-là, on n'y voit que d'la tristesse et du chagrin!

— Mère-grand, dites pas ça, parce que nous sommes tous si contents d'vos bonnes paroles et c'est comme si on buvait du vin doux. Nous vous prendrions tous avec plaisir, mère-grand, chacun à son tour chez nous pour que nous nous sentions plus gais avec vous.

— Donc c'est moi, la vieille, qui doit vous égayer les maisons? Et vos femmes, vous brodent-elles pas vos chemises, lavent-elles point les têtes d'vos gosses? Vous voyez rien, vous voyez pas parce qu'vous êtes aveugles. Dieu vous a puni de cécité...

— Mère-grand, et si nous nous levions de table et allumions nos pipes? A quoi bon rester assis si l'ventre veut plus rien?

— J'vous en prie, levez-vous et fumez et moi, en attendant, j'vas me mettre près de Thomas et j'vas lui demander c'qui a ben pu opprimer à tel point son âme...

III

Thomas était un homme de petite taille, sec, aux longs cheveux noirs qui retombaient en mèches molles et lisses sur son large front. Ses yeux d'un marron foncé erraient sous son front comme sur des plaines infinies et ne pouvaient s'y trouver de chemin. Son visage était basané et effaré comme celui d'un enfant. Il se glissa de derrière la table et prit place auprès de la vieille Sémèneude.

— Conte-nous donc, Thomas, pourquoi la vie t'est-elle devenue si dure que tu aies voulu abandonner tes marmots, ta femme et toute ta lignée? Te gêne pas, mais dis tout c'qui te tracasse et i's'peut qu'nous t'conseillions quelque chose ou t'aidions.

Tous se tournèrent vers Thomas.

— Parle, raconte, cache rien, t'auras l'coeur plus léger.

— Y a rien à cacher, répliqua Thomas, j'ai tenu ça en moi tant qu'j'ai pu, et maintenant, vous l'savez tous.

— Mais nous n'savons rien, dis-le nous, parce qu'autrement nous pourrons penser qu'ta femme est mauvaise ou qu'tes mioches valent rien ou encore qu'c'est nous qui t'avons fait quelque chose. Et puis aie un peu pitié d'nous. Tu sais bien que, si l'un de not'clan s'donne la mort, il tire immédiatement un aut' après lui. Et puis i's'peut qu'y en ait déjà un parmi nous qui, ayant appris ton aventure, pense aussi met' fin à ses jours, fit le vieux Lès.

Les Bassarabe, coupables, baissèrent leurs yeux.

— Todoska, calme-toi enfin, pleure plus, tu m'entends, pleure plus...

— J'sais pas moi d'où et comment, mais des pensées pareilles viennent en tête et vous laissent pas en repos. Tu as tes pensées, les pensées ont les leurs, tu ouvres les yeux pour les chasser et elles vous reviennent et geignent comme des chiens dans vot' tête. De bien-être, bonnes gens, personne s'met la corde au cou!

— Si des choses pareilles s'passent dans ta tête, pourquoi le racontes-tu pas à ta femme ou vas-tu pas à l'église?

— C'est égal, grand-mère. Si elles t'assaillent, elles t'lâcherons pas d'une semelle de cette place où elles pensent m'attacher. Ah, si vous saviez, si seulement

vous saviez! Elles me lient si fort qu'y a pas au monde de chaînes qui pénètrent plus profondément dans la chair. Et j'les entends sonner près de moi... Ding, ding, dong, dong... Quand elles commencent à cliqueter, ma tête s'fend en quat' et mes oreilles s'ouvrent grandes comme la bouche, tant elles aiment écouter ce son. La nuit, j'me retourne, j'me bouche une oreille, l'autre, par contre, s'ouvre et m'frotte les os d'la tête. J'me couvre la tête avec l'oreiller, mais ça tambourine avec ces chaînes sur l'oreiller et semble dire et enfoncer tout doucement comme avec une pelle les mots dans ta tête: «Mais viens donc, viens avec moi, tu t'sentiras si bien, si bien». Et moi, j'm'accroche au lit et j'm'y tiens si fort qu'la peau des bras craque comme si on l'écorchait vif...

— Mais pourquoi qu'tu dis ça, pourquoi qu'tu te le rappelles? lui cria sa femme.

— T'effraie pas, ma femme, parce que maintenant ça s'est détourné de moi bel et bon et j'me sens si bien à présent comme si j'venais de naître. Mais j'veux vous raconter le supplice que subit celui qui pense s'donner la mort. Un homme pareil mérite l'salut éternel! Parce que d'son vivant le malin lui enlève son âme, oui, oui, il la déterre. Il déchire son corps, rompt ses os pour s'frayer passage vers l'âme et la faire sortir. Quel supplice, quelle frayeur, quelle douleur, que pour toutes ces souffrances on s'ferait plutôt couper une jambe ou un bras.

— Mais comment qu'i't'épie la nuit, où qu'i't'attrape?

— On l'entend venir d'avance et puis i'demande pas l'avis du jour ou de la nuit, du soleil ou du nuage. Vous vous levez tranquillement l'matin, vous faites vos prières et vous vous en allez dans la cour. Vous vous tenez sur l'seuil et d'un coup vous êtes tout pétrifié. L'soleil, i'brille, les gens sont déjà sur pieds et s'affairent dans la cour et vous restez planté. Pourquoi

demeurez-vous debout? Eh ben, c'est parce que quelque chose vous a piqué à la tête, d'côté, tout doucement. D'la tête, ça passe à la gorge, d'la gorge aux yeux, puis au front. Et là, vous savez que de derrière les montagnes, de derrière l'ciel pur, de derrière l'soleil, un nuage noir flotte vers vous. Vous pouvez pas dire exactement d'où qu'vous savez qu'ça vient, mais les trois jours qui suivent vous prêtez l'oreille à son bruit, au bruit qu'ça fera dans l'ciel. Et alors vous lâchez tout vot'esprit après lui, i'fuit d'vous comme c'pâtre lâche ses moutons et vous restez ainsi seul jusqu'à un certain temps, jusqu'à un certain signe et vot'peur est si grande qu'vous craignez d'prononcer un mot. Ça vous serre les dents et vous attendez.

— J'sais, Thomas, j'comprends bien et c'est justement comme ça qu'ça s'passe, fit Mykola Bassarabe.

— Mykola, quoi, t'es devenu fou, qu'est-ce qui t'prend?!

— Oh, j'dis ça comme ça...

Les Bassarabe jetèrent des regards défiants à Mykola et gardèrent le silence.

— Vous effrayez pas de c'que conte Thomas, s'il vous l'dit, vous saurez comment l'malin s'en prend à l'âme d'un chrétien. C'est vot' arrière-grand-père encore qui, en combattant les Turcs, avait tué sept petits enfants. I'les avait embrochés sur sa lance comme des poulets et Dieu l'a châtié pour ça, parce que, peu après, i'a cessé d'faire la guerre et s'est promené pendant treize ans avec ces enfants. Pour sûr qu'i's'promenait pas avec les mioches, car eux, ils avaient pourri, mais i'portait toujours la lance et i'lui semblait tout l'temps qu'i'trimballait ces gosses. C'est de là que vient le châtiment sur les Bassarabe. C'était encore du temps quand j'allais me marier avec Sémène qu'ma mère m'l'avait confié et m'avait déconseillée de l'épouser. C'est c'péché pour les enfants tués qu'vous expiez,

et ça s'éveille de temps en temps en l'un d'vous. Pas tous les Bassarabe portent c'péché en eux, Dieu l'met sur la conscience de l'un d'vous. Aussi, vous effrayez pas et ce que Thomas vous raconte, fixez-le bien dans vot'esprit, pour savoir comment l'péché s'démène, tant qu'il est pas expié. L'corps, i'supporte tout, on voit rien, mais la conscience, elle ronge l'homme. On voit la même chose avec l'arbre, le plus haut, si haut qu'i'couvre les nuages. Tu l'fends et tu vois rien que d'la pourriture et les vers qui l'ont rongé tu les vois pas, mais l'arbre est tout à fait vermoulu. C'est ainsi qu'la conscience ronge l'homme de génération en génération.

— Quand la conscience ronge, c'est déjà la plus grande pénitence.

— Mais conte voir, Thomas, comment ça t'ronge? Rien y fera, faut écouter jusqu'au bout.

— Ça vous ronge, mais ça vous dit pas pourquoi, parce que si j'avais tué ou mis l'feu quéqu'part, ma conscience le verrait, mais ici j'suis pas fautif et j'suis quand même puni. Donc quand c'nuage flotte dans l'ciel, c'est que ton temps est venu de s'donner la mort. Vous marchez le long d'une rivière et celle-ci vous entraîne, semble vous embrasser, vous étreindre, vous caresser l'front et vot'front est en feu, tout en feu. Avec quel plaisir vous sauteriez dans c'te eau comme dans un ciel. Mais un mot vous effleure et vous souffle: fuis, fuis, fuis! Et il vous chasse avec violence de cette eau, il vous emporte toute vot'respiration, vot'tête s'fend parce qu'elle est devenue folle. Vous jetez un coup d'oeil au saule et ça vous reprend. Les bras deviennent joyeux, ils en sautent d'contentement, mais vous y êtes pour rien, c'est malgré vous, ça va tout seul. Ils s'accrochent aux branches, ils essaient, i'font tout c'qu'ils peuvent et vous vous tenez d'côté, c'est comme si c'était pas vous qui l'faisiez,

mais vos bras seuls. Puis de nouveau l'mot vous revient: file, file! Les mains s'ouvrent d'feu, tombent desséchées et vous vous remettez à fuir. Si, par hasard, vous rencontrez soit vot'femme ou vot'enfant, i'vous crie également: fuis, fuis! Mais on leur parle, on leur sourit, mais tout ça c'est comme si c'était pas moi qui l'faisais et le mot vous jette là où y a pas d'monde. Vous en arrivez à vous rappeler du poirier qu'vous avez vu encore enfant. I'vous fait remonter à la mémoire la moindre fiche, le plus p'tit crochet, chaque perchoir,— en un mot vous vous souvenez de tout. Ça vous jette vot'homme de tous les côtés et vous savez plus où aller. Puis ça vous lâche, ça vous lâche d'un coup. Une heure passe, même deux, ou encore une journée et ça vous reprend. Vot'coeur cesse de battre, vos yeux pleurent si fort qu'vous avez l'impression qu'toutes les larmes vont couler. Mais on voit pas vos larmes, on entend pas vos pleurs. Et ça vous conduit de nouveau, et ça recommence à vous torturer. Que de fois j'ai vidé un quart d'eau-de-vie, avalé des piments entiers pour qu'ça m'brûle, mais rien n'y faisait...

Mais hier, quand ça m'a pris, ça m'a tellement oppressé, qu'j'ai complètement perdu la raison, la vue et les bras. Ça m'a pris en plein midi. Quand c'est venu, ça m'a montré l'perchoir d'la grange. Ça m'a montré les plus p'tites choses sur l'bâton, le moindre noeud. Et puis j'ai plus résisté, à quoi bon! j'ai déroulé la corde de la crèche et j'me suis engouffré dans l'étable. J'me suis senti tout calme, tout léger! J'enroulais c'te corde à la perche, j'essayais si elle tenait bon et j'savais tout faire: l'noeud, la hauteur à prendre. J'suis tout étonné aujourd'hui comment j'ai pu vouloir m'donner la mort le coeur gai et léger. Mais, maintenant, Dieu merci, ça m'a lâché et j'suis si heureux, si heureux...

Les Bassarabe semblaient être tombés dans un sommeil de plomb.

— C'est les péchés, bonnes gens, les péchés, et i'faut prier Dieu.

— Les médecins disent qu'y a un nerf comme ça qu'est malade tout comme l'homme. Il est quéqu'part dans l'homme et, quand i'va pas bien, i'fait perdre la raison.

— Ah, qu'est-ce qu'i'savent les médecins!...

IV

— Eh, allez donc voir où a passé Mykola? fit la Sémèneude.

Les Bassarabe tressaillirent, aucun d'eux ne bougea. Ils étaient pétrifiés.

— Mais allez donc voir après Mykola que j'vous dis... Où qu'il est allé?

Les femmes se mirent à pleurer. Les Bassarabe se dressèrent et sortirent en foule dans la cour.

— Silence, silence, criez pas, on sait rien encore...

LES BLES D'AUTOMNE

Par le village s'étend, coule en jets très fins, se brise en mille morceaux, une voix, le bruit champêtre et rustique de l'automne. Il embrasse le village, les champs, le ciel et le soleil. La triste mélopée luit dans les champs labourés, bruit dans les bordures aux herbes fanées, se cache dans les clôtures noires et tombe avec les feuilles par terre. Tout le village chante, les maisonnettes blanches sourient timidement, les fenêtres boivent le soleil.

Dans un des jardins verdoit un carré de blés d'automne et, tout à côté, couché sur une fourrure, repose un homme blanc comme la neige. Il est bien vieux, ses yeux sont délavés. Son bâton posé près de la fourrure est aussi antique comme en témoigne la pomme frottée par la main. Le soleil darde ses rayons chauds sur son visage, comme s'il n'avait que lui à réchauffer.

Le vieux est si profondément absorbé par la chanson d'automne qu'il se met lui-même à piailler comme un enfant. Il parle et le noyer lui envoie à tout moment ses larges feuilles. Des papillons blancs folâtaient au-dessus de lui, ils sont tentés de se poser sur la tête couleur de lait du vieux. Mais lui, il coquerique, bourdonne et les coqs voisins l'entendant, chantent à sa suite.

Il se querelle avec sa mort.

— J'ai pas besoin d'toi, piaule-t-il au soleil, fais pas la coquette avec moi, c'est bien inutile. Ce qu'i'm'faut à moi, c'est une fosse et quat'planches. Tu perds ta peine, trouve-toi plutôt un jeune et envoie-la moi, car elle m'a oublié, la chienne.

— En v'là un bon faucheur, y a rien à dire! L'épi a mûri, s'est penché, i'baise la terre, i'est devenu tout noir et l'faucheur, i'attend. Qu'est-ce qu'il attend?

Crois-tu qu'j'irai danser?! J'ai pris c'que j'avais à prendre, j'suis content, rien me manque. Prends donc c'bout d'souffle qui m'reste et lâche-moi d'la table, j'suis rassasié.

— Peut-être qu'on fait la guerre quéqu'part et elle a où donner d'la tête avec toute cette belle jeunesse qui périt. Et près d'moi qu'est-ce qu'elle trouvera? Une carcasse vide! Te fourre pas parmi les jeunes, mais prends c'qui est à ta portée. L'jeune, i'a qu'à travailler, élever ses gosses, i's'sauvera pas d'toi et même s'i'fait la guerre, le fauche pas! Mets dans la fosse c'qui est prêt pour elle...

— Té, regarde c'bras, — il lève son bras à la hauteur de ses yeux — que faire avec lui? Un morceau d'vieux cuir même pas bon à ressemeler un chausson d'l'an passé. Qu'est-ce tu peux faire avec un bras pareil? Attends, tremble pas pendant que j'parle. Où qu'elle est la chair? C'est-t'y moi qui l'aurait mangée? J'y ai pas touché et si la chair t'était bonne, qu'les os te soient également bons. Té, finis d'manger, fallait pas commencer...

— Si j'ai des bras, moi, j'suis mon chemin et mon chemin té, i's'disperse en des centaines d'sentiers qui courent dans les champs. Avec mes bras, j'arrache les patates, j'cueille l'maïs, j'donne du soleil à la bordure, j'sème des graines, j'fais tout avec mes bras, quoi. Et sans bras, j'suis bête, si tu veux l'savoir! C'est pas bien malin d'faire un zéro d'l'homme et d's'en aller après comme un dératé! Non, ma chère, charge-moi sur tes épaules et pose-moi là où j'dois m'reposer.

Des poules se montrent sur le blé d'automne et commencent à le picorer.

— Allons, psst, ou j'vous hache comme des choux! Regarde pas que j'suis vieux, avec une bête comme toi, j'en viendrai encore à bout, oui, j'en viendrai à bout. T'as pas quoi manger dans la cour?

Il se lève, s'appuie sur son bâton et va vers le blé d'automne.

— Il est beau, vert et ça vient l'gâter... La terre est toujours jeune, elle est comme c'te fille — quand c'est fête, elle s'habille, quand c'est jour de semaine, ben, elle met ses vêtements ordinaires, mais elle vit sa vie de jeune fille depuis que l'monde et l'soleil existent.

Il s'asseoit au beau milieu du blé vert, s'appuie à son bâton et garde le silence. Il se tait et le village chante tristement autour de lui et les saules lui jettent leurs feuilles mortes...

Deux hommes forts, robustes, se tenaient au milieu de la chambre. Leurs chemises étaient en lambeaux, leurs visages couverts de sang.

— T'imagines pas, homme, que j'te lâcherai d'ici...

Les deux soufflaient, ils étaient fatigués et aspiraient bruyamment l'air. Près du lit se tenait appuyée une jeune femme effarée et ensommeillée.

— Reste pas là, mais cours vite chercher Mykhaïlo et Maxyme et dis-leur de venir aussitôt car j'tiens un voleur entre mes mains.

La jeune femme sortit, les hommes restèrent.

— Si celui-là était tombé sur un homme faible, i'lui aurait écourté la vie dans sa propre maison.

Il s'approcha du banc, prit un gobelet d'eau et but si goulument que l'on entendait l'eau gargouiller dans sa gorge. De sa manche, il s'essuya le visage et, tout en regardant l'autre, fit :

— Faut pas aller chez l'barbier avec çui-là, il a assez fait saigner.

A peine eut-il prononcé ces mots que le voleur lui envoya son poing en pleine figure.

— Tu cognes, moi aussi, j'vas l'faire. Voyons un peu qui l'fait mieux ?

Il saisit une grosse bûche de hêtre, la leva et le voleur s'affala. Le sang gicla des pieds.

— Sauve-toi maintenant, si tu peux, j'te dirai rien.

Ils gardèrent longtemps le silence. La lueur trouble du quinquet ne pouvait pénétrer à travers les ténèbres dans les coins de la pièce, les mouches se mirent à bourdonner timidement.

— Arrête ton sang, homme, autrement i'va s'écouler entièrement.

— Donne-moi de l'eau, patron.

— J't'en donnerai, tiens-toi, parce que tu sais pas encore c'qui t'attend!

Un long silence s'établit.

— J'vois qu't'es fort, patron.

— Dame oui, j'le suis, j'charge un cheval sur l'dos, t'es pas bien tombé chez moi.

— T'as l'caractère doux, oui?

— J'suis doux, mais j'lâche pas vivant un voleur d'entre mes pattes!

— Alors quoi, j'dois crever ici?

— J'sais-t'y moi, si t'es dur ou mou? Si t'es dur, tu pourras peut-être l'supporter...

Le silence régna à nouveau dans la maison basse.

— Arrête ton sang.

— Pour quoi faire, pour que ça m'fasse plus mal, quand tu m'battras? L'sang, c'est justement la douleur.

— Si j'vas battre, moi, ça devra t'faire mal, à moins qu'tu rendes l'âme.

— Et t'auras pas peur du bon Dieu?

— Et toi, tu l'craignais, quand t'as pénétré dans l'garde-manger? Mais toute ma richesse s'y trouve. Si tu l'avais emportée, tu m'aurais saigné pour la viel Pourquoi qu'tu vas pas chez l'riche, mais tu viens chez l'pauvre?

— Tant pis, rien à dire! Vas-y, frappe, et laisse-moi tranquille!

— Pour sûr que j'vas cogner.

Une mare de sang se forma sur le plancher.

— Si t'as un peu d'coeur, patron, m'tue pas à p'tit feu, mais prends c'te bûche et abats-la sur ma tête comme tu l'as fait avec mes pieds et tu seras débarassé d'un souci et j'me sentirai mieux, moi.

— Tu voudrais mourir d'un coup! Attends, patiente un peu, laisse venir les gens.

— Ah, tu veux donc divertir les bons voisins?

— Les voilà qui s'amènent.

- Loué soit Jésus-Christ!
- Loué soit à jamais!
- I'vous est arrivé quelque chose, Guéorg?
- Ma foi, oui! J'ai une visite et i'faut l'accueillir.
- Y a pas quoi dire, i'faut.

Maxyme et Mykhaïlo remplirent toute la pièce, leurs têtes touchaient le plafond, leurs cheveux leur descendaient jusqu'aux reins.

— Prenez place et faites excuse du dérangement en pleine nuit.

— C'est çui-là qu'est couché par terre?

— Oui.

— L'homme est fort, vous en avez eu du travail, avant de l'faire entrer dans la maison?

— Pour fort, il l'est, mais i'est tombé sur plus fort que lui! Mais avant d'commencer, mettez-vous à table et priez également not'hôte.

Guéorg sortit de la pièce pour revenir l'instant d'après avec une bonbonne d'eau-de-vie, du lard et du pain.

— Pourquoi qu'vous invitez pas l'homme à s'mettre à table?

— I'dit qu'i'peut pas s'lever.

— Ben, j'vas l'aider.

Et le maître du logis prit le voleur sous les bras et l'installa à table.

— Vous avez eu déjà du fil à retordre avec lui dans la maison, Guéorg?

— I'voulait m'assommer. Quand i'm'a flanqué son poing en pleine face, ben, j'vous dis, qu'j'ai failli tomber à la renverse. Mais j'ai tâté autour de moi et j'ai trouvé c'te bûche que j'lui ai envoyé sur les pattes et lui, i's'est étendu.

— Vous étonnez point, chacun s'défend comme i'peut.

— J'dis rien, moi.

Le voleur était assis à table, pâle, apathique, près

de lui, Maxyme, puis Mykhaïlo. Tout contre le four se tenait la femme vêtue d'une pelisse.

— Guéorg, qu'est-ce tu veux faire avec lui? Eh, bonnes gens, faites-lui entendre raison, i'veut tuer un homme!

— Femme, j'vois qu't'as peur, va donc chez ta mère, couche là-bas, tu reviendras demain.

— J'm'en vas pas d'la maison!

— Dans c'cas tu boiras un coup avec nous, mais gémis pas, autrement j'te rosserai. Grimpe sur l'four et dors, ou regarde ou bien fais c'que tu veux.

Elle ne bougea pas d'une once.

— Les femmes sont toutes pareilles, Guéorg, elle a peur d'la bagarre comme l'Juif, t'étonne pas!

— On va pas faire attention à elle, non! À la tienne, homme, j'bois à ta santé! Sais pas moi qui de nous deux aura c'péché sur la conscience ou toi pour moi ou moi pour toi? Mais péché y aura, tu vois bien toi-même où en sont les affaires, qu'sans péché ça s'passera pas. Tiens, bois!

— J'veux pas.

— Tu dois boire, si j'te prier! L'eau-de-vie ravivera un peu tes forces, parce que t'es tout ramolli.

— J'veux pas boire avec vous.

Les trois hommes se tournèrent vers le voleur. Leurs yeux noirs, ardents, présageaient sa perte.

— Bon, j'bois, mais cinq p'tits verres de suite.

— Vas-y, si ça nous suffit pas, j'en rapporterai encore.

Il versa cinq fois de suite et but six verres. Après ce fut le tour de Mykhaïlo et de Maxyme. Ils mangeaient et se versaient de nouvelles rasades.

Mykhaïlo fit:

— Dis-nous, homme, d'où qu't'es venu dans not'village, es-tu d'ici ou de loin?

— J'viens de loin.

— T'es qui: un paysan comme nous, ou d'la ville ou seigneur? Parce qu'on te traitera autrement. L'paysan, on l'bat comme ça: trois fois avec une traverse sur la tête, autant d'fois sur le visage, jusqu'à c'qu'il tombe. L'paysan, tu comprends, i'est plus endurant, i'faut s'y prendre durement et quand il est à tes pieds, y a plus quoi faire. L'monsieur on l'apprête d'une aut' manière: d'traverse, lui montre pas, il mourra aussitôt, mais fais-lui peur avec l'manche du fouet. Et quand tu l'vois trembler de tout son corps, envoie-lui deux fois ton poing en pleine gueule, mais attention, pas trop fort: l'monsieur est déjà à tes pieds. Promène-toi sur lui une minute, disons deux et l'voilà tout prêt, ses côtes sont rompues comme du bois sec, car ses os sont blancs comme du papier. Et l'Juif, tu lui fais l'baptême de feu en l'attrapant par ses favoris; i'saute, crache, s'tortille comme un ressort. Tu fais pas attention à ça, tu mets seulement ton pouce entre tes deux p'tits doigts et tu l'enfonces sous ses côtes, rien que comme ça. Cette correction est bien légère, mais ça fait sacrement mal...

Les hommes partirent d'un gros rire et Mykhaïlo, la tête passée derrière le dos de Maxyme, attendait ce que lui dirait le voleur.

— Alors à quelle religion t'inscris-tu?

— J'vois, patron, que, quand vous aurez bu, vous m'lâcherez pas vivant de vos pattes.

— Tu parles d'or, ma foi, c'est ben vrai et j't'aime pour ça!

— Mais avant d'me tuer, versez-moi encore d'l'eau-de-vie, que j'me boissonne pour pas savoir quand et comment ça s'fera.

— Bois donc, pour une occasion pareille j'te défends pas, mais pourquoi qu't'es tombé chez moi, sacré nom de Dieu! J'suis fort, moi, j'suis d'pierre, personne t'arrachera d'entre mes mains!

Le voleur but encore cinq verres.

— Frappez tant qu'vous voudrez, j'suis prêt.

— Attends un peu, frère, c'est bien qu'tu sois satisfait, mais nous on l'est pas encore, t'as pris cinq verres et nous rien qu'un. Quand nous t'aurons ratrapé, alors on va causer.

Mykhaïlo regardait l'air hilare. Maxyme devait suivre une idée qu'il n'osait pas émettre et Guéorg était tout agité.

— J'vois, mes amis, qu'y aura du malheur, j'm'en irais ben d'ici, mais quelque chose m'tire vers lui, m'tire comme avec des chaînes... Allons, allons, buvons, mangeons...

— Permettez, patron, qu'j'vous baise la main, fit le voleur à Maxyme.

— Eh, l'ami, j'vois qu't'as ben peur et ça c'est mall

— J'vous jure que j'ai pas peur de vous, j'vous l'jure, cent fois j'vas jurer que j'ai pas peur!

— Quoi donc dans c'cas?

— J'me sens l'coeur tout léger maintenant et j'veux baiser la main à c'patron; il a les cheveux gris et pourrait être mon père...

— Hé, l'homme, laisse-moi, parce que j'ai l'coeur mou, j'veux pas, laisse-moi...

— Mais donnez-moi donc votre main, autrement vous aurez un péché, j'veux vous baiser la main comme à un vrai père.

— J'suis trop doux, homme, m'baise pas la main.

Mykhaïlo et Guéorg restèrent bouches-bées de stupeur et cessèrent de boire. Les cheveux hérissés, ils n'en croyaient pas leurs oreilles.

— Il nous la fait, voyez donc ça, qu'est-ce qu'i'veut? T'emploies c'moyen-là, homme, eh, on s'y connaît aussi!

Maxyme écarquilla des yeux tout ronds, il ne comprenait rien à ce qui se passait.

— Il a compris qu’j’avais l’caractère doux, il l’a tout d’suite deviné...

Il le disait pour se justifier devant Mykhaïlo et Guéorg.

— Donnez, allons, donnez vot’main, patron, mais d’bon coeur, parce que si j’vous baise la main, j’m sentirai aussitôt mieux. J’vois qu’j’ai plus longtemps à vivre en c’monde, mais j’voudrais bien obtenir vot’pardon.

— M’baise pas la main, parce que j’m ramollirai complètement, j’tè pardonne quand même.

— Mais j’vous en supplie, j’vas mourir bien durement, j’ai jamais encore baisé la main à personne de grand coeur. J’suis pas ivre, non, j’vous l’jure, mais je l’veux...

— Suffit, gémis pas et t’avance pas vers moi parce que si j’tè fous un coup, tu t’relèveras plus!

— Vous croyez que j’mens et j’vous jure que j’dis la vérité. Vous savez quand j’ai bu de l’eau-de-vie, quelque chose s’est éclairci dans ma tête, j’ai compris qu’j’allais mourir et que j’devais baiser la main à c’mâitre-là pour que Dieu m’pardonne mes péchés. Donnez donc vot’main; patron, dites-lui de m’la donner.

— Qu’est-ce qu’i’veut c’bonhomme-là d’moi, si j’peux rien faire parce que j’ai l’coeur tendre et que j’peux pas souffrir tout ça...

Maxyme ne savait pas où se fourrer et ce qu’il devait entreprendre dans cette situation embarrassante. Il se sentait confus comme une fille.

— Des caractères doux comme le mien sont toujours la risée du monde, en v’là une sale nature! Vous savez ben que si j’ai pris un peu, j’m mets à pleurer, vous l’savez fort bien. Fallait pas m’faire venir

ici, parce que, voyez-vous, j'suis comme c'te laine à filer...

Le voleur voulut prendre la main de Maxyme et la baiser.

— C'voleur veut nous prendre par la ruse. Allez-vous en d'lui, Maxyme, reculez-vous!

— Donnez de l'eau-de-vie, Guéorg, buvons par trois verres pour devenir enragé d'un coup, fit Mykhaïlo.

— Vous en allez pas, Maxyme, vous en allez pas d'moi, cher oncle, j'vas donc mourir. J'ai pas peur, j'vous jure qu'j'ai pas peur, mais j'suis tout retourné en dedans...

Il se mit à trembler de tout son corps, ses lèvres frémissaient comme vivantes. Mykhaïlo et Guéorg vidaient verre sur verre et ne le regardaient pas.

— Pourquoi qu't'as peur, y a pas d'quoi avoir peur, j'te la donnerai ma main à baiser, qu'i'm'battent après, j'te la donne, té, prends-la, baise-la, si telle est ta volonté...

Le voleur pressa ses lèvres contre la main de Maxyme qui clignait des yeux comme si on le frappait en plein visage.

— Ça vaut pas l'coup d'être un homme au coeur doux, un homme comme ça est bon à rien...

Mykhaïlo écarta tous les doigts de sa main et les montra à Guéorg.

— Té, té, i'sont forts et avides de coups, si avides que lorsqu'ils attrapent vot'homme, ils l'déchirent avec la peau!

Guéorg ne disait rien, il crachait à tout bout de champ dans ses mains et versait à boire.

— Ça suffit, malheureux, ça suffit, lâche-moi que j'm'en aille, parce qu'y a pas d'bon Dieu dans c'te maison, et moi, j'peux pas voir tout ça. Lâche ma main que j'te dis, m'tâte pas, laisse-moi, j'ai si honte que j'sais pas où m'fourrer.

— J'veux encore baiser les images saintes, j'veux encore baiser l seuil, j'veux embrasser tous, tous, l monde entier, criait le voleur.

La femme sauta du four et se sauva. Mykhaïlo se leva de table, ivre et noir comme la nuit, Guéorg se tenait debout et tâchait de se rappeler ce qu'il devait faire encore.

— Maxyme, allons, ouste d'ma maison, qu'mes yeux vous voient plus, sinon j'vous tue comme c'moineau; allons, déguerpissez!

— J'm'en vas, Guéorg, j'vous dis rien, mais vous fâchez pas contre moi, parce que vous savez que j'suis un homme au coeur doux. Il me semble qu'vous prenez un péché sur vous, mais moi, j'm'en vas...

— Allez-vous en, allez, vous êtes pas un homme, mais une femmelette!

— C'est c'que j'dis moi aussi, j'peux pas faire ça, je...

Maxyme se leva et sortit de table.

— Portez-vous bien et vous fâchez pas, parce que moi, comme on dit, j'suis pas fait pour c'travail-là...

Le voleur resta seul à table, un peu pâle, mais joyeux.

— Et toi, tu vas t'lever d'cette table ou faut t'faire sortir de force?

— Oh, qu'non, j'vas pas sortir d'ici, j'sens que j'dois rester sous les images saintes.

— Oh, qu'si, j'te jure que tu vas sortir, on va t'prier joliment!

Et ils se jetèrent sur lui comme des loups affamés.

MA PAROLE

Les lèvres pâles, je vais vous parler à mi-voix de moi. Vous n'entendrez dans ce que je vous conterai ni plainte, ni tristesse, ni joie!

Je m'en suis allé de maman, en chemise blanche, moi-même tout blanc.

De la chemise blanche, on s'est moquée. On m'a offensé et blessé.

Et je marchais à pas feutrés comme un petit chat blanc.

Je ressentais de la lâcheté pour ma démarche discrète et mon coeur de petit garçon saignait douloureusement.

Je dormais dans une chambre louée, parmi des corps sales et enlacés dans la débauche.

Une feuille de bouleau blanc sur un tas d'ordures.

J'ai enlevé la chemise de maman. Mon monde enfantin et ma lointaine origine paysanne sont restés bien loin derrière moi.

Un monde nouveau, nouveau et noir s'ouvrait devant moi.

Je m'accrochais à ses pans et il me regardait d'un air méprisant.

J'étais comme un petit mendiant.

De douleur, je devins muet. Je me suis tu de longues, longues années.

Mes paroles sont restées inexprimées, mes larmes ne se sont pas toutes versées, mon rire, je ne l'ai pas encore tout répandu.

Vous vous êtes affalés sur moi comme s'affalent les pierres noires d'une croix brisée sur la tombe creusée en terre étrangère!

J'ai trouvé des amis.

Ils ont accepté le monde nouveau. Je leur parlais de mon monde perdu, du monde nouveau qui nous blessait.

Ils m'ont dit que je mentais.

J'aspirais de tout mon être au meilleur et je tombais d'impuissance dans la boue, mais je ne cédaï pas.

Ils m'ont dit encore une fois que j'étais un menteur. Et ils m'ont abandonné.

Quand moi, je pleurais, ma mère sanglotait et disait:

— Reste comme tu es, les messieurs ne t'accueilleront pas. Il ne fallait pas me quitter.

Et je suis resté solitaire comme un bout de pré au milieu d'un champ.

Je me trouvais dans les champs.

Mes pensées couraient en longs sillons de la terre fertile. Elles suçaient la terre et me nourrissaient de solitude.

Et puis elles m'apportaient encore la sueur salée et les douces chansons qui traînaient derrière le laboureur, la charrue et le bouvier. Elles m'abreuvaient de cette paix qui flotte au-dessus des ravins et des boeufs attelés à la charrue.

Je voyais encore de petits feux chez les petits pâtres et des moutons dans les champs.

Je vais régner ici comme ce vent impétueux et je vais chanter ma chanson!

Je me suis créé un monde à moi.

A ma droite, j'ai les champs bleus et les sillons noirs, la charrue blanche, la chanson et la sueur salée.

A ma gauche, une machine noire qui vomit de sa bouche rouge des malédictions.

Et dans mon coeur, je porte mon monde tissé de soie, brodé d'argent pur et parsemé de perles.

Je suis dans mon royaume.

Mon monde, je vais le sculpter comme on sculpte la pierre.

Ma parole, je vais l'aiguiser à l'affiloir de mon âme et, l'ayant trempée dans des herbes empoisonnées, je vais l'envoyer à ma gauche...

Je vais rompre ma parole en clairs rayons de soleil, je vais la tremper dans chaque fleur et l'envoyer à ma droite.

Ma pierre, je vais la sculpter, toujours et sans cesse! Je finirai par la déposer sur ma tombe comme une beauté morte.

Le cerisier qui croîtra au chevet de ma tombe recueillera dans ses fleurs toutes mes souffrances.

Dans mon monde à moi, je vis, je vis!

Comme un dément, j'erre dans le nuage de mon imagination.

Je lâche coup sur coup toutes les forces de mon âme pour qu'elles s'en aillent et retrouvent mon bonheur dans les pays lointains.

Sur les eaux paisibles de mon passé flottent les sennes des aspirations les plus secrètes de mon coeur, elles tâcheront d'attraper les minutes les plus heureuses de ma vie.

Mais les sennes se déchirent et ne peuvent rien attraper.

Elles me reviennent bredouilles et épuisées comme ces paysans qui rentrent des champs.

Et tout triste, je sommeille dans mes nuages.

Mais quand le tonnerre grondera, je relèverai à nouveau mon front.

Et je vole, vole dans les nuages noirs...

Je fends en flèche d'or les hauteurs scintillantes.

Les étoiles sombres se cachent dans mes cheveux comme dans un nuage noir.

Les nuages glacés de mes yeux se déversent en pluie chaude sur la terre.

Mais je ne peux pas arriver au soleil.

Et je m'abats des hauteurs sur la terre.

J'erre pareil à ce vieux soldat qui traîne ses jambes de bois.

Mes ailes guérissent et je monte à nouveau vers le soleil, vers le bonheur.

Et de nouveau, je fends la voûte céleste et je tombe.

J'étais heureux.

Quand, petit enfant, je regardais les yeux de ma mère où flottaient doucement de purs nuages de bonheur, j'étais heureux.

A présent la mort a posé sa main sur les yeux de maman.

Et moi, je cherche mon bonheur dans le firmament et je tombe...

LE JUGEMENT

I

Kovaliouk leva son rouleau en l'air et dit aux musiciens:

— Jouez donc comme i'faut, parce que c'te noce sera célèbre dans toute l'Ukraine et à Kolomya et à Stanislav...¹

— Çui-là a plus besoin d'noce, mais y en a deux encore qui doivent danser.

Il indiquait Fèdko Prodane étendu dans la neige, la tête fracassée. Sa femme était assise auprès de lui, elle tenait dans ses mains un chapeau neuf et demandait:

— Qu'est-ce tu m'dis d'faire, hein? Que dois-je passer aux enfants?

Elle lui disait encore des choses, comme si elle lui faisait des recommandations dans l'autre monde.

Pendant ce temps, Dmytro Zoloty se promenait devant la grille, un gros morceau de bois à la main, et disait à la foule assemblée dans la rue:

— Qu'personne ne s'avise de s'amener ici, sinon i's'endormira sous l'coup de c'bâton, c'est moi qui vous l'dis!

— Qui qu'on bat?

— Les riches.

— Et qui les bat?

— Ceux d'la noce.

— Et Fèdko, on l'a déjà tué?

— Oui, il est déjà dans l'aut'monde.

— Bon, c'est sa mort, mais la prison, ça sera pour qui?

La cloche du village se mit à sonner l'alarme.

¹ Villes de l'Ukraine Occidentale. (N. d. T.)

— Dans un instant, la commune sera là et permettra pas d'battre.

— Si, si, elle permettra, elle s'tiendra plantée là tout comme vous, répliqua Zoloty.

Sur le seuil, une nouvelle bataille s'engagea. Mykhaïlo Pèchèniouk s'était appuyé des mains et des pieds aux montants et ni Pètryk Synytsia, ni les deux Zoloty, Ivan et Kalènyk, ne pouvaient le tirer dehors.

— Eh vous, les ventres-creux, les crève la misère, c'est que j'suis fort, moi, j'mange chaque jour d'la viande et vous, une bouillie à peine blanchiel!

— Tu rongeras la terre maintenant.

Les pleurs des femmes retentissaient, comme un écho sanglant dans l'entrée.

— Leur dis pas ça, Mykhaïlo, leur dis pas ça, mais prie-les, prie-les bien fort, faisait sa femme.

— Dis pas d'bêtises, sottie femme, y a pas d'prières ici, y a qu'la mort.

Pendant qu'ils discutaient ainsi, Pètryk Synytsia saisit le doigt de Mykhaïlo entre ses dents et le fit sortir à l'instant même.

— Oh, oh, maintenant Mykhaïlo cassera sa pipe!

— Eh, la Mykhaïleude, asseyez-vous sur la tête d'votre mari: la tête, c'est l'essentiel...

— C'est toi qui conseilles, j'vas t'conseiller à coups d'bâton, moi.

— L'sang coule de lui comme d'un cochon et si rouge, c'est du bon sang ça...

— Té, té, regardez, il se signe, on lui permet même pas de dire un «Not'Père».

— Ça y est, c'est fini, la Mykhaïleude lui donne un cierge, mais i'est pas allumé.

— Ben quoi, il avait beau êt'costaud, c'est d'l'argile maintenant, un point c'est tout!

Une foule de femmes sortit en courant de la maison avec Kassiane parmi elles. Les frères Zoloty et Synytsia s'élançèrent à leur poursuite.

— C'est pas la peine, richard, tu t'cacheras quand même pas dans les jupons des femmes!

Les femmes entourèrent d'un cercle étroit Kassiane.

— M'donnez pas à eux, m'donnez pas!

— L'Kassiane a peur et c'est lui qu'il faut arranger l'mieux. Parmi les riches, il est l'plus mordant.

— I'tremble de peur, c'est pas comme l'Mykhaïlo, qui-là, i'craignait rien.

— Té, té, regardez comme les femmes crachent sur les frères Zoloty.

— On a attrapé Pètryk et tous sont tombés dessus.

— On l'donnera pas, vous verrez...

— Pourquoi qu'vous vous mêlez de si loin, derrière la clôture, hein? Vous savez rosser vos femmes et secouer les Juifs par leurs favoris, mais quand l'affaire est sérieuse, vous vous tenez loin et jappez comme des chiots.

C'était une des femmes qui défendait Kassiane qui venait de lancer ses mots au public assemblé.

— Et vous, l'maire, pourquoi qu'vous allez pas mettre de l'ordre là-bas? Ou bien ce sont les femmes qui doivent l'faire pour vous?

— Tiens, comme vous êtes maligne: va, maire, et crève parce que des vauriens se sont donné l'mot d'rosser les richards!

Dehors il faisait déjà grand jour. Les maisons se tenaient dans la neige blanche comme des groupes d'énormes oiseaux noirs. La forêt bruissait paisiblement. La cloche continuait de sonner l'alarme.

De la foule se détacha la femme d'Ivan Zoloty, elle prit son mari ensanglanté par la manche et lui dit:

— Homme, regarde donc les gens, le village, la forêt, et reviens enfin à toi! Qu'est-ce t'as fait, ce sont des êtres vivants et pas des bêtes?

Une autre femme la suivit, c'était la femme de Kalènyk.

— Va de ce pas en prison, malheureux, rentre pas à la maison, sinon j'm'en irai avec les gosses. Rentre pas!

Les musiciens cessèrent de jouer et Kovaliouk, son rouleau à la main, ne savait qu'en faire. Le soleil montra la moitié de son oeil d'or.

Les trois frères Zoloty jetèrent leurs pieux et leurs houes et s'en allèrent dans la forêt. Kovaliouk se mit à pleurer, Pètryk Synytsia se dirigea vers la maison, mais tomba sur le seuil, un flot d'écume jaillit de sa bouche. La foule s'agita et se mit à ramasser les morts.

II

Dans la maison d'Onoufry Melnyk tout le village s'apprêtait à juger les meurtriers. Les riches n'avaient pas le droit d'assister à la séance, c'étaient les pauvres qui jugeaient. Onoufry désigna les juges, le procureur et le défenseur. Il prit lui-même place à table et prononça les mots suivants:

— Le village est envenimé, on s' craint l'un l'autre, à l'église, le dimanche, on entend parler qu'des pauvres. Les gendarmes galopent par le village, les cloches sonnent et annoncent l'arrivée des commissions. On déterre les tombes, on massacre, on égorge, et nous, les pauvres, on a pas d'où attendre un sage conseil ou une bonne parole. Alors, jugeons-les nous-mêmes, et si nous apprenons qu'ilsont coupables, ben, on va les châtier.

C'est ce que disait Onoufry à tous les pauvres. Ils s'étaient rassemblés presque tous du village. Ils avaient occupé la maison, le four, le lit, l'entrée et la cour.

— Et si l'maire voulait venir et nous chasser, le laissez pas entrer et s'i's'acharne, flanquez-lui quelques gifles qu'il s'débine. Et, à présent, monsieur l'procureur, présentez-nous l'acte d'accusation.

Yakiv Didyk se leva du banc et commença.

— Ivan Zoube est pauvre, et tous vous savez qu'il a fait une noce à sa fille. Comme vous l'savez également, chaque pauvre est bien content quand un riche vient chez lui, parce que si un riche s'amène, les images saintes deviennent plus claires alors, car i'peut le faire asseoir sous elles. A c'te noce s'étaient rassemblés rien que des pauvres, mais Zoube avait encore invité trois richards: Fèdko Melnyk, Mykhaïlo Pètchèniouk et Kassiane Kropyvka. «Que l'bon Dieu vous envoie une bonne santé, portez-vous bien, j'vous remercie d'êt'venus chez moi et d'avoir égayé ainsi c'te noce», disait Zoube, tout aux p'tits soins pour les riches. Les pauvres, les malheureux, s'étaient blottis sur l seuil et écoutaient ce que disait l'maître d'la maison. «Goûtez à ceci, régalez-vous d'cela, prenez donc ça, m'refusez pas ceci», il l'disait rien qu'aux riches, Et ceux-là d'boire et d'repousser les pauvres jusqu'au lit. Zoube a oublié les autres invités et ne servait qu'les gros sacs. Ça, c'est l'premier point. Mais Pètryk Synytsia lui a dit:

— Dis donc, Zoube, dis, vieux, t'as sûrement oublié qu't'avais encore des invités, outre ces trois-là.

Mais Zoube qu'était devenu plus causant lui a rétorqué:

— Synytsia, t'as pas d'ordre à m'donner dans ma maison. Ce sera comme je voudrai.

— Oh, qu'non, j'suis venu à la noce comme les aut', j'ai apporté des cadeaux comme les autres, j'ai donc droit au même respect qu'les autres.

C'est c'que disait Synytsia et les pauvres ont ouvert toutes grandes leurs oreilles et ces paroles leur étaient aussi douces que du miel. L'affaire en est resté là en attendant. On a commencé à servir l'dîner. Devant les riches on mettait du lard, d'la viande et d'garniture à peine et devant les pauvres y avait rien que d'la garniture et de viande très peu. Les pauvres ont des mines longues, ils mangent ou ne mangent pas. Et les riches en ont les coudes tout gras.

Mais voilà qu'Ivan Zoloty a pris de dessous leur nez une bouteille d'eau-de-vie et a fait:

— Buvons, frères, au moins de l'eau-de-vie, si on nous donne pas à manger.

— Eh, Zoloty, qu'est-ce qu'y a donc devant toi, c'est-t'y pas un don divin? lui a fait Zoube.

— Et pourquoi qu'y en a tant d'ce don divin devant les riches et devant nous, les pauvres, si peu?

Les riches faisaient rien qu'rougir, qu'regarder, mais i's'taisaient.

Après l'dîner, les musiciens se sont mis à jouer. On danse. Pêchèniouk a pris la Kassianeude à danser. Celle-là n'arrêtait pas de bousculer. Pètryk en a eu assez et a envoyé son poing dans la figure d'Mykhailo, et Mykhailo a pas réfléchi longtemps et l'a rendu à Pètryk.

— Stop! Cessez d'jouer! a crié Zoube.

L'Kassiane a fait à Zoube:

— Savez-vous ce que j'vas vous dire, Zoube, prenez ces cinquante leva-là, j'vous paie toute la noce, mais balayez d'la maison toute cette ordure. Voilà l'deuxième point.

L'affaire a pris une telle tournure qu'une vie devait s'en aller. Ah, grand Dieu, l'Kalènyk Zoloty a flan-

qué un tel coup sur la gueule d'Kassiane que l'écuelle s'est remplie à l'instant de son sang. Et Mykhaïlo a attrapé l'Kalènyk par la peau du cou et lui a arraché tout l'cuir chevelu et n'a laissé qu'la chair.

— Eh vous, les riches, ou bien vous décampez d'ici, ou vous n'ramasserez qu'les lambeaux de vot'peau!

Ah, s'ils avaient obéi! Mais la bagarre a commencé. Les plus peureux ont tout de suite déguerpi; rien qu'trois richards, cinq pauvres et les femmes sont restés dans la maison. Les femmes sont restées toutes, elles savent qu'dans la bagarre, on les touche pas. On a d'abord sorti Fèdyr Melnyk, Kovaliouk, Pètryk et Ivan l'ont tiré dehors. Kovaliouk lui a asséné rien qu'un coup avec son rouleau et lui a fracassé l'crâne, l'Fèdko s'est endormi sur place comme un poulet.

Quant à Mykhaïlo Pètchèniouk, c'était pas si facile d'le tirer dehors. L'bonhomme était fort comme un ours, et puis, il était pas peureux. Ils se sont démenés dans les trois heures avec lui dans la maison: eux à quat' et lui seul. C'est vrai qu'les femmes l'ont aidé, mais que peuvent faire des femmes? Ils l'ont jeté à terre, dans la maison, et i'les a dispersés tous les quat' comme des quenelles; on l'a jeté à terre dans l'entrée, il s'est de nouveau pas laissé faire. On l'a traîné jusqu'à la porte, il s'est agrippé aux montants. Mais Pètryk Synytsia a saisi son doigt entre ses dents et l'a fait sortir avec des pieux. Ce sont Pètryk, Kalènyk et Ivan qui l'ont tué. Ils voulaient tuer encore l'Kassiane, mais d'un, il a supplié les femmes qui l'ont caché sous leurs chemises et de deux, i's'est fait jour et le monde a repris ses esprits.

Donc: Ivan Kalènyk, Dmytro Zoloty, Pètryk Synytsia et Nykyfir Kovaliouk ont tué.

— L'procureur vient de prononcer l'acte d'accusation, on va entendre maintenant les accusés, fit Onoufry.

- Ivan Zoloty.
- Présent.
- Es-tu coupable d'avoir tué Mykhaïlo et Fèdko Melnyk?
- Non, j'le suis pas.
- Et qui est coupable?
- Pas nous en tous cas, mais les riches.
- Comment les riches?
- Oui, i'sont coupables d'avoir voulu nous chasser d'la noce.
- I'voulaient, mais vous vous êtes pas laissés faire et vous les avez chassés dans l'autre monde.
- Pourquoi donc vous m'interrogez?
- Ivan, silence, vipère, rouspète pas ou tu les recevras. Réponds, avec quoi as-tu tué?
- Là-dessus le public donna un coup de main à Onoufry.
- Toi, l'Zoloty, dis toute la vérité, autrement tu seras rossé à coups d'bâton, lui criait-on de l'entrée.
- J'vous jure que j'l'ai frappé qu'une fois!
- Avec quoi?
- Avec la houe.
- Où as-tu frappé?
- Sur les épaules.
- Bon, et Kālènyk?
- J'sais pas.
- Si tu n'sais pas, rassieds-toi alors.
- Kālènyk Zoloty!
- Ici!
- Tu as tué Mykhaïlo?
- Sa richesse l'a tué.
- Fais pas l'malin, Kālènyk.
- Quel malin de nouveau, j'étais ivre, y avait la noce, d'la musique et les riches voulaient nous chasser, ben, nous les avons battus, quoi.
- Bon, vous les avez battus, mais qui a tué?

- J'me rappelle pas.
- Té, ta mémoire est devenue bien courte.
- Avec quoi qu't'as frappé?
- Avec ce que j'avais en mains.

Onoufry ne disait plus rien, il fit seulement un geste de la main vers les gars du village. Ceux-ci saisirent Kalènyk par les mains.

- Appliquez-lui quinze coups de bâton et i'parlera.

L'interrogatoire continua. Le public voulait à tout prix châtier, mais Onoufry ne le permettait pas et poursuivait l'interrogatoire des accusés. Or, comme ceux-ci ne voulaient rien avouer à Onoufry, tous ceux qui se trouvaient dans l'entrée, se mirent à clamer: «Ils ont tué, qu'ils expient donc».

Et ils les tiraient l'un après l'autre de la chambre et se les passaient de main en main. Et de ces mains, il y en avait beaucoup, elles les saisissaient, se vengeaient et hurlaient par le village, laissant derrière elles les cris terribles des femmes et les flots mourants de la vengeance.

Quand Sémène rentra chez lui avec le déclin du soleil, il trouva dans sa cour cinq charrettes bardées de fer, chargées de toutes sortes de biens, avec en outre, un berceau au-dessus. Les chevaux, debout près des voitures, étaient beaux. Sur le banc de terre se tenaient des vieux et des jeunes, tous des inconnus. Alors Sémène, vieux et pieds nus, ses chaussures jetées sur l'épaule, leur dit :

— Loué soit Jésus-Christ, bonnes gens! D'où venez-vous et comment dois-je vous appeler?

— Nous venons de Boukovine, la guerre nous a chassés de chez nous; je me nomme Danylo, vous voyez près de moi ma femme Maria, elle est déjà vieille, et ça, ce sont mes deux brus avec leurs enfants et ma fille avec ses mioches; nous voulons vous prier de nous donner asile pour la nuit.

— J'vous en prie, soyez les bienvenus! J'me mettrai à côté de vous et on causera et pendant c'temps ma femme va préparer l'repas du soir. C'est ma deuxième, elle est jeune et peut tout faire, si elle veut.

— Maria est ma première, ça fait déjà cinquante ans qu'elle vit avec moi, seulement maintenant elle est devenue folle et je sens que je devrai l'enterrer à un carrefour de routes, parce qu'elle a laissé sa raison sous les roues. Tant que de la charrette, elle voyait not'village, elle n'arrêtait pas de pleurer et de se sauver d'la voiture, mais les brus la rattrapaient; et quand l'village a disparu d'sa vue, alors elle a perdu sa langue. Et la v'là assise muette parmi ses p'tits-enfants...

— Père Danylo, vous étonnez point! Elle a laissé ses paroles sur les fenêtres et les images saintes d'sa maison, ses paroles, telles cet oiseau, voltigent orphe-

lines dans la maison déserte. Elles murmurent des prières et vot'femme est muette sans elles... Allez donc dans la grande pièce et faites avec elle une prière à Saint Nicolas; peut-être qu'la parole lui reviendra.

Les deux vieillards traînèrent la vieille femme devant les images saintes et firent à haute voix leurs prières. Mais la vieille se taisait.

— Elle a perdu ses mots près de ses saints à elle et elle n'les retrouvera qu'auprès d'eux.

Ils revinrent sur le banc de terre.

— C'est pas mon affaire d'vous demander, mais pourquoi qu'vous êtes partis sur des charrettes bardées de fer, attelées à des chevaux moreaux, et avez abandonné vot'terre?

— Père Sémène, j'ai chargé sur mes chevaux moreaux et mes charrettes bardées de fer mes enfants pour n'pas les exposer au déshonneur. Quand on a enchaîné l'curé et sa femme et qu'on les a emmenés dans les montagnes, quand on a pris l'instituteur et qu'on l'a conduit nul ne sait où et quand on a pendu l'maire en plein village et apposé un gendarme pour que personne l'enterre, j'ai renoncé alors à ma terre et pour qu'on souille pas mon labour sanglant, j'l'ai chargé sur mes charrettes bardées de fer. L'empereur est orthodoxe et nous sommes orthodoxes et y a trahison. C'est d'un; de deux, le Moskal s'amène et l'soleil s'obscurcit. Et la Chine et la Sibérie et les peuples sauvages du monde entier; on égorge les vieux, on viole les jeunes femmes et on leur coupe les seins, on emporte les petits enfants en train et on les disperse sur les terres désertes du lointain empire... Pensez donc qu'les fenêtrés au village se sont ternies, les cloches se sont tues. L'châtiment de Dieu est descendu sur nous pour les péchés du monde entier. Et j'ai tâché d'me sauver de la dure main du Dieu miséri-

cordieux et d'emmener mon labour et mes enfants dans l'monde chrétien.

— On nous appelle souper, Danylo, et fâchez pas Dieu avec vos plaintes déraisonnables.

— Mangez donc et servez-vous aussi, vous, les oiseaux, qui volez l'on ne sait vers où. Et nous, Danylo, on va goûter à cette eau amère et, peut-être qu' alors, nos vieilles épaules se détacheront d'la terre et se redresseront.

Le souper n'allait à personne, seuls, les deux vieux tiraient leur goutte, mais ne mangeaient rien.

— Mes enfants, allez donc vous coucher avec vos p'tits et que l'bon Dieu vous envoie des rêves bleus et nous, les vieux, on va encore rester un moment.

— Danylo, si j'savais qu'vous vous fâcheriez pas, j'vous dirais ben quéqu'chose.

— J'ai laissé ma raison et ma colère dans ma cour; vous pouvez même m'battre, parce que, voyez-vous, j'suis un vieil oiseau, mais sans nid.

— L'vieil oiseau avait pas besoin d'abandonner son vieux nid, parce qu'i'est plus en état d's'en construire un nouveau. I'vaut mieux qu'sa vieille tête meure dans son vieux nid que dans l'fossé d'une route lointaine.

— C'est vrai, Sémène, c'est ben vrai et pour ces mots j'vous suis reconnaissant...

— Où donc voulez-vous aller? Vous voulez aller après les messieurs et les Juifs? L'empereur a ouvert sa caisse pour eux, mais pour vous, la caisse est fermée. A peine qu'vous aurez franchi un pays étranger, pénétré dans les grands murs froids, qu'la destinée vous éparpillera sur les pierres et vous n'verrez qu'en rêve notre belle terre, et vos bras engourdis sèmeront

de désespoir les blés de printemps sur des pierres pour le grand contentement des messieurs qui flânent. Dieu vous accueillera pas chez lui de c'te pierre, il sortira sur le pas d'sa porte quand on vous tuera en terre étrangère. Revenez donc sur vot' terre si molle et Dieu vous bénira pour ça même sur la potence...

— J'suis un grand pécheur, Sémène, j'ai péché devant Dieu et devant vous. J'ai des champs noirs et frisés et aussi bien engraisés qu'des moutons. J'vas faire tourner de c'pas mes charrettes vers l'est pour pas fâcher Dieu...

— Not'affaire c'est la terre; tu la lâches et t'es perdu, tu te tiens à elle et elle t'prend toute ta force, épuise à deux mains ton âme; tu t'presses à elle, tu t'courbes en deux pour la servir et elle t'suce toutes les veines mais pour ça t'as des troupeaux d'moutons, du bétail et des meules. Elle t'donne pour ta force une maisonnée pleine d'enfants et de p'tits-enfants aux rires argentés et rougissant comme des obiers... Va donc pas, Danylo, après les messieurs et les Juifs, cherche pas l'empereur, parce que t'en as pas besoin; i's'trouvera toujours un qui viendra chez l'paysan percevoir l'impôt...

— Pour vos bonnes paroles qu'Dieu vous envoie l'meilleur en c'monde, Sémène; j'rentre chez moi et qu'la volonté de Dieu se fasse.

Là-dessus la vieille Maria ouvrit la bouche et dit:

— Rentrons à la maison, Danylo, rentrons.

— Té, la sacrée femme, quand c'est venu à c'qu'elle voulait, elle a vite retrouvé sa langue.

— Et à présent, buvons «à la nôtre»; buvons qu'ces temps pénibles passent et qu'à l'heure de not'mort nos os pourrissent dans not'terre.

Les deux vieux buvaient et la vieille femme buvait avec eux, ils buvaient et chantaient. La femme se

tenait entre eux et les serrait bien fort contre elle, la chanson à la bouche:

Rien que ma mie,
Telle cette tourterelle grise,
Ne va pas dormir!
Elle berce son petit,
Ecrit à son ami,
Parle au vent impétueux...

Ils chantèrent ainsi jusqu'à l'aube et là-bas les charrettes bardées de fer grincèrent, Danylo revenait chez lui.

Au lever du soleil, les deux vieillards firent leurs adieux, ils baisaient leurs mains noires et le soleil rouge jeta leur ombre à travers les bordures, loin sur la terre.

MARIA

Assise sur le banc de terre, Maria murmurait :

— Mieux vaudrait qu'elles filles n'voient jamais l'jour; elles traînent comme des chiennes; les unes s'cachent, enfouies sous terre, les autres s'amusement dans les tavernes avec les cosaques. Pourquoi qu'ça vient au monde? C'est bête, frivole et c'est encore vierge.

Elle avait elle-même caché ses deux filles dans une cachette creusée dans la cave quand le bruit s'était répandu dans le village qu'un nouveau détachement de cosaques venait d'arriver.

Que veulent ces cosaques, que cherchent-ils? Ses hangars sont vides, son garde-manger est sans porte et ravagé, sa maison est dépouillée, les verrous des coffres rouillent à terre. Elle ne voulut pas attendre les cosaques dans sa maison qui se tenait délabrée, écaillée et dévastée.

Elle était assise sur le banc de pierre et évoquait tout son passé. Elle appuya sa tête au mur, ses cheveux gris luisaient comme un bonnet de fer étincelant; ses yeux noirs relevaient son front qui se fronçait, se réfugiait sous le bonnet d'acier, se protégeant des grands yeux malheureux qui cherchaient au fond de l'âme les trésors de toute sa vie.

Bien loin dans les montagnes retentissait le grondement des canons, des villages flambaient et la fumée noire se tortillait comme un serpent dans le ciel bleu, cherchant dans l'azur une fissure pour s'y laver du sang et de la cendre.

Derrière elle, à chaque roulement du canon tintaient les carreaux des fenêtres. Ses fils étaient peut-être aussi là-bas, peut-être que la neige les avait déjà enveloppés dans son suaire blanc et que le sang couie de leurs plaies et dessine des fleurs rouges.

Elle les a mis au monde sains et forts comme des troncs d'arbre; plus elle était grosse, plus elle travaillait; après chaque enfant elle devenait plus belle et plus gaie; de lait, elle en avait tant qu'elle aurait non seulement pu les allaiter, mais les baigner dedans. Elle avait un mari fort, cher à son coeur, et des biens.

Quand ils moissonnaient parfois leurs champs toute la nuit, berçant au son des faucilles leurs enfants qui dormaient, emmitouflés derrière eux, que lui fallait-il alors, que craignait-elle? Qu'une étoile ne tombe sur la tête des petits? mais elle était si leste alors qu'elle aurait cueilli cette étoile sur le bout de sa faucille.

Quand ils avaient moissonné dans les soixante meules, ils se reposaient. Son jeune mari l'embrassait et elle levait les oiseaux de leurs nids avec son rire joyeux. Ce n'est que lorsque leurs ombres atteignaient l'extrémité du champ et la lune se cachait qu'ils se couchaient auprès des enfants et au matin, le soleil les réveillait avec les petits. Elle les menait vers le puits et rinçait la rosée de leurs têtes et l'aîné portait au père un cruchon d'eau. Son mari restait au champ et elle rentrait avec les enfants à la maison: dans ses bras elle en avait un, deux autres accrochés à sa jupe. Chemin faisant, elle jouait avec eux comme le fait une jeune fille avec les rubans de ses cheveux. Elle les choyait et les caressait. Est-ce qu'elle ménageait son temps? Forte et saine, elle faisait tout rapidement. Ses enfants grandissaient bien et se portaient tous comme des charmes. Ils allèrent à l'école. Elle les suivait dans toutes les villes, portait sur son dos des brioches et des chemises blanches, elle n'avait jamais mal aux pieds. Quand on les mit en prison pour révolte à Lvov, elle prit le train et ce train filait comme un éclair, fonçait vers ses fils comme si son coeur à elle

flambait là-bas par devant dans la locomotive. Parmi toutes ces mères qui avaient l'air de dames, elle se sentit leur égale pour la première fois de sa vie et son coeur se réjouissait que ses fils l'aient placée au même rang qu'elles. Pendant les vacances, les amis de ses fils arrivaient chez elle de tous les coins, la maison semblait s'élargir alors, devenir domaine. Ils chantaient, discutaient, lisaient des livres, étaient aimables avec les simples gens et ceux-ci s'attachèrent à eux, se développèrent auprès d'eux: ils voulurent avec leur intelligence revendiquer les droits du simple paysan, ce droit que les seigneurs avaient enseveli dans les Chambres depuis des siècles. Les paysans marchaient, bannières en tête, et les seigneurs devaient céder.

Quand la guerre éclata, ses deux aînés s'apprêtèrent aussitôt à partir et le benjamin ne voulut pas rester. Toute la nuit, elle fit les préparatifs du départ, se bouchait la bouche avec son poing pour ne pas les éveiller. Quand le jour commença à poindre, à l'aube, lorsqu'elle les vit dormir paisiblement, elle se calma elle-même. Elle s'assit à leur chevet et les contempla doucement de l'aurore jusqu'au lever du soleil, et c'est alors que ses cheveux devinrent tout gris.

Le matin, son mari vit ses cheveux blancs et lui dit:

— Ta tête les a instruits, qu'elle grisonne maintenant.

Puis elle les accompagna en ville. A chaque pas qu'elle faisait, elle gardait l'espoir que l'un de ses aînés se tournerait vers elle et lui dirait:

— Maman, nous te laissons le benjamin en aide et en consolation.

Mais aucun d'eux ne se tourna et ne prononça ce mot. Les chaumes gris transmettaient à son âme leurs murmures, lui chuchotaient à l'oreille:

«Mais ils t'ont reniée; les jeunes messieurs ont oublié leur mère paysanne».

Une goutte amère suinta de son coeur et l'empoisonna aussitôt.

En ville, ils étaient nombreux les jeunes messieurs et les simples gars.

Les bannières et les drapeaux flottaient au-dessus d'eux, les rues étaient pleines de chants célébrant l'Ukraine.

Sous les murs, les mères tenaient leur coeur dans leurs mains et soufflaient dessus pour qu'il ne fasse pas mal. Avec le déclin du soleil, ses trois fils vinrent à elle lui faire leurs adieux.

Elle les mena à l'écart, loin des gens.

Elle tira un couteau de sa manche et leur fit: le benjamin Dmytro n'a qu'à rester, sinon elle va s'enfoncer ce couteau. Elle le dit et comprit aussitôt qu'elle venait de trancher le monde en deux: sur une moitié elle était restée seule, sur l'autre, ses fils se sauvaient d'elle... Elle tomba.

Elle revint à elle quand la terre résonna sous les pas des soldats qui chantaient une chanson martiale.

Dmytro était auprès d'elle.

— Courons après eux, mon fils, faut que j'les ratrape, faut qu'i'pardonnent à la sotte paysanne que je suis. J'savais pas trop bien, j'suis pas fautive qu'ma tête soit devenue folle quand c'te Ukraine m'prend mes enfants...

Elle courait, criait: Ivan, Andry! Tous couraient après ces longs rangs réguliers de fils, tombaient à genoux et se lamentaient.

Maria se réveilla de la torpeur de ses souvenirs, se tordit les mains et cria:

— Mes enfants, mes fils, où donc blanchissent vos os? J'irai les ramasser et j'les rapporterai sur mon dos à la maison!

Elle ressentit qu'elle était seule au monde, leva les yeux vers le ciel et comprit qu'elle se tenait toute seule sous cette voûte et que plus jamais ses fils ne lui reviendraient, parce que le monde entier était devenu fou: les gens comme les bêtes.

Tout ce qui était vivant fuyait. Tout récemment encore, il n'y avait pas assez de routes pour contenir tous les fuyards. Les enfants les suivaient, portant tout leurs biens sur eux, les gens se bousculaient, se poussaient dans les abîmes, la nuit les vaches meuglaient, les moutons bêlaient, les chevaux piétinaient les hommes et crevaient eux-mêmes.

Le monde flambait derrière ces gens éperdus de frayeur, semblant leur montrer le chemin de l'enfer. Tous sautaient dans la rivière qui reflétait des lueurs sanglantes et ressemblait à une épée vengeresse, étendue le long de la terre. Les routes bourdonnaient et grinçaient, leur langue était horrible, horribles étaient aussi ces gémissements qui naissaient de cette fureur déchaînée et se dévoraient comme le fer et la pierre. Il semblait que la terre se plaignait de toutes ses blessures.

Quand ils se rencontrèrent près de la rivière, les canons relevèrent la terre de sa couche éternelle. Les maisons sautaient en l'air comme des ballons enflammés, les hommes, ensevelis dans la terre, demeuraient pétrifiés et ne pouvaient lever leurs mains pour bénir leurs enfants, la rivière rouge battait son écume du sang humain qui tournoyait telle une couronne autour des têtes des cadavres qui roulaient doucement le long des flots.

Après la bataille on creusa des tombes, on repêcha les morts de l'eau.

En quelques jours le champ produisit beaucoup, beaucoup de croix. Et parmi ces croix, les soldats menèrent son benjamin pour avoir appelé le tsar

bourreau. Le bruit avait couru qu'on l'avait emmené en Sibérie. C'était bien loin à marcher, le sang allait couler des pieds du garçon, laisser des traces rouges... Et puis son mari avait conduit en charrette des officiers à côté de ces croix et n'était plus revenu.

— Oh, mes chers petits, vous m'avez laissée avec les hiboux toute seule garder vot'maison vide.

Pendant que dans la tête de Maria les souvenirs et les regrets tissaient désespérément une toile épaisse pour couvrir de sa vue l'abîme de sa vie, les Cosaques entrèrent dans la cour.

Elle était furieuse qu'on ne la laissât jamais en repos, aussi leur cria-t-elle :

— Ah, vous voilà, brigands!

— Mais on ne va rien piller chez vous, mère, nous ne voulons que nous réchauffer dans votre maison, laissez-nous entrer. Nous sommes transis jusqu'à la moelle des os.

Elle répondit :

— Allez alors vous chauffer dans la maison froide.

— Et vous?

— Vous pouvez m'rosser ici avec vos fouets, mais j'suis trop vieille, comme vous l'voyez, pour faire l'amour avec vous.

L'un des Cosaques — il était encore tout jeune — s'avança vers elle et la supplia d'entrer avec eux dans la maison; eux-mêmes, ils n'entreraient pas sans elle.

— Nous sommes donc des vôtres, disait-il...

— Et c'est parce que vous êt' des nôtres qu'vous nous arrachez la peau à coups de cravaches et d'aut' prennent et pendent les gens; des cadavres s'balancent dans les forêts que même les bêtes sauvages fuient...

Le tout jeune cosaque pria longtemps et gentiment qu'elle finit par céder et entra avec eux dans la maison.

Elle s'arrêta sur le seuil, les Cosaques prirent place à table.

— Vendez-nous quelque chose à manger; nous avons bien faim, mère.

— Qu'est-ce que j'peux vous donner à manger? Là-bas, sur l'rayon d'l'étagère y a du pain; j'ai pas besoin d'vot'argent, parce que les uns viennent et donnent et d'autres s'amènent et l'reprennent et frappent encore. Vot'sar est si grand et si riche et vous envoie s'battre sans pain? Mettez-vous sur l'banc et prenez la miche de l'étagère.

Avec la miche, il retira le portrait de Chevtchenko, tourné la face contre le mur.

— Prends l'pain, mais rends-moi l'portrait, il est à mes fils. Des mêmes qu'vous l'ont arraché de dessous les images saintes et l'ont jeté à terre et m'ont ordonné de l'piétiner. Je l'ai caché sur mon coeur et eux, ils taillaient ma peau de leurs verges que je ne m'souviens même plus quand ils sont partis.

Elle arracha le portrait des mains et le cacha sur sa poitrine.

— Vous pouvez m'tuer sur place, mais l'portrait, j'vous l'rendrai pas!

Le tout jeune cosaque, le même qui l'avait si gentiment priée d'entrer avec eux dans la maison, s'approcha de Maria, lui baisa la main et fit:

— Petite mère, mais j'ai fait longtemps de la prison pour avoir célébré Chevtchenko. Ne nous donnez-vous donc pas ce portrait pour que nous lui rendions les honneurs auxquels il a droit et le remettons sous les images saintes?

— Mais qui êtes-vous donc? D'où venez-vous? Vous permettez aux Juifs de pratiquer leur foi et de garder leurs oeuvres et vous détruisez tout ce qui est à nous. La neige a recouvert maintenant les chemins, autrement vous verriez tous nos livres de la salle de lecture

éparpillés sur toutes les routes, par tout l'village. Tout c'que l'pauvre monde s'était acquéri pour l'ins-truction d'ses enfants, tout ça s'en est allé sous les sabots des chevaux.

— Donnez-nous, donnez-nous le portrait.

Elle tira lentement le portrait de dessous sa che-mise et le lui tendit, curieuse elle-même de voir ce qu'ils allaient faire.

Les soldats posèrent deux miches l'une sur l'autre, y appuyèrent le portrait, sortirent de leurs poches des mouchoirs brodés et en ornèrent le portrait.

— J'sais seulement pas, les Cosaques, s'i'lui est agréable à c'portrait d'être vêtu dans des chiffons juifs volés.

A l'instant même l'un d'eux, un homme aux cheveux gris, sauta sur ses pieds, ôta vivement son uniforme cosaque: il était sans chemise.

— Voilà, petite mère, notre pillage: nous sommes tous sans chemise, et nous aurions pu nous en procu-rer beaucoup. Et ces foulards avec lesquels nous avons décoré Chevtchenko ne sont rien d'autres que des mouchoirs brodés. Ils nous ont été offerts par nos mè-res, nos femmes et nos soeurs et servent à nous cou-vrir la tête dans le champ de bataille pour que les cor-beaux ne nous dévorent pas les yeux.

Maria les regarda, fit quelques pas incertains vers eux et dit:

— Alors vous devez être ceux que mes fils ont aimés... des Ukrainiens...

— Oui, nous le sommes et nous nous entre-tuons.

Maria s'approcha de la perche, sortit du coffre une chemise et la tendit au soldat dévêtu.

— Endosse-la, c'est la chemise d'mon fils; Dieu sait s'i' reviendra et la portera.

Le cosaque prit timidement la chemise et la passa sur lui.

— Ne perdons pas le temps, cosaques, honorons la mémoire du poète et l'pain, nous le mangerons en chemin, fit l'adjudant-chef cosaque.

Ils se mirent à chanter.

Les fenêtres tintèrent, la chanson passa à travers l'éclat du soleil sur le carreau et sortit dehors, courut vers le village.

Les femmes l'entendirent et se tinrent près de la clôture, puis près des fenêtres, pour entrer enfin timidement dans l'entrée, puis dans la maison.

— Maria, qu'est-ce qui s'passe chez toi? Des hommes ivres ou des séducteurs de filles?

— Non, ce sont des autres!...

— Quels autres?

— De tels autres qui sont des nôtres: silence, et écoute!

Maria ouvrit de grands yeux sur les Cosaques, fit un geste en avant comme si elle avait voulu courir et ne pas laisser échapper leur chant de la pièce.

La chanson redressait son âme.

Elle montrait sur le ciel sa vie entière. Toutes les étoiles vues encore enfant; toute la rosée qui avait trempé ses cheveux et tous les souffles de vent qui avaient jamais caressé son visage.

Cette chanson sortait de son âme comme d'un coffre noir tout la clarté et la beauté et l'étalait devant elle et Maria ne se lassait pas de s'admirer dans cette aube étrange.

Loin dans les montagnes se tient un aigle, la chanson déploie ses ailes et le souffle de ces ailes guérit son coeur, en essuie le sang noir.

Elle sent ses fils se tenir à ses manches de leurs petites mains, elle les voit grandir avec chaque son. Elle entend chaque mot prononcé autrefois par ses fils et leurs conversations sur l'Ukraine. Tous les noms mystérieux et inconnus se tissent dans les cheveux des

étoiles et s'enroulent à son cou comme un collier de perles précieuses.

Les rivières du pays aimé scintillent, tombent avec fracas dans la mer et le peuple se dresse. En tête marchent ses fils et elle les suit dans cette Ukraine, parce que cette Ukraine pleure et se lamente après ses enfants; elle veut que tous soient ensemble.

Ces lamentations montent vers le ciel; sa surface se ride et se déchire, et la chanson se place à la porte de Dieu et dépose sa plainte...

La chanson s'acheva, mais Maria demeurait immobile comme peinte sur un tableau.

De la foule des femmes qui s'étaient rassemblées nombreuses, une vieille se détacha et s'approcha de la table.

— Donc, vous êtes des nôts? Dieu soit loué qu'vous soyez enfin venus, dit-elle.

— Personne, mes pauv'petits, ne nous aime! Que de troupes ont passé par ici et personne nous aime. Et tout l'malheur qu'i' ont fait au peuple! N'importe où: en ville, en route ou dans l'village, nous somme toujours des étrangers et personne ne nous porte foi.

— Eh, qu'est-ce que vous voulez d'eux? C'est donc pas not' armée. Ils sont comme ceux dont parlaient autrefois les vieux livres ou que l'on pouvait voir sur les dessins quand ils étaient encore des nôtres. A présent ils sont moscovites, i'appartiennent au tsar. Comment pourraient-ils nous aider? Oh, tout doucement, qu'personne les entende, alors ils vous parlent.

— T'es jeune, toi, tu sais lire, donc t'es plus au courant. Et moi qui croyais qu'ils étaient des nôts'.

— Le dites même pas, parce que les conséquences seraient terribles pour nous.

La petite vieille disparut rapidement dans la foule des femmes qui regardaient avec des yeux pleins de tristesse, le désespoir à la bouche.

La jeune Katèryna par contre s'approcha du bord de la table.

— Cette Maria chez qui nous nous trouvons, regardez-la comme elle est pétrifiée par votre chant. Elle languit après ses fils dont deux sont allés chez nos volontaires et le benjamin, les soldats du tsar l'ont emmené en Sibérie! Il était parmi les mêmes que vous qui attaquaient l'tsar pour les souffrances de not'peuple. Ils l'ont vite pris et il a disparu depuis. Tous ses fils étaient instruits, toute une fortune a été dépensée pour eux. Pas une mère au village ne languit tant après ses fils que la Maria.

— Pauvre, pauvre Maria! chuchotaient les femmes.

— C'était pareil avant la guerre quand nous avons élevé un kourgane à ce Chevtchenko qui est devant vous sur la table. Les aut'villages le faisaient en son souvenir et nous aussi. Y avait beaucoup d'tracas, parce que les vieux nous laissaient pas aller dans la journée, y avait l'travail dans les champs, mais nous nous sommes donné l'mot de l'faire la nuit: les uns avec des chevaux, les autres avec des brouettes, d'autres encore rien qu'avec des pelles. On a élevé un kourgane aussi haut qu'un clocher. Maria et ses trois fils aidaient aussi. Quand nous avons fini not'travail, l'jour commençait à poindre, la rosée nous a recouverts et nous nous sommes assis tous autour, parce que nous avions mal aux pieds. Le fils aîné de Maria a grimpé sur l'sommet d'la tombe et a prononcé de si belles paroles, il nous a dit que de c'kourgane nous verrons un autre beaucoup plus grand qui s'trouve en Ukraine et que tous nous devons avoir les mêmes pensées. Il regardait si drôlement comme s'i'voyait vraiment c'te Ukraine dans les étoiles. Puis nous nous sommes levés et avons chanté les mêmes chansons qu'vous aujourd'hui.

Là-dessus, Katèryna s'approcha tout près du Cosaque et lui murmura presque à l'oreille :

— Vos chansons sont les mêmes que celles des fils de Maria. Et c'est pour ça qu'il faut pas la réveiller, qu'elle croie que ce sont ses fils qui chantent.

UNE AVENTURE D'ENFANT

— Vassylko, prends Nastia par la main et mène-la chez ton oncle; té, par là, le long du bois, d'ailleurs tu sais toi-même. Mais tiens-la doucement, la tire pas, elle est encore p'tite; et puis la porte pas, t'en as pas encore la force.

Elle s'assit, elle avait bien mal, aussi se coucha-t-elle.

— J'sais-ti, moi, où qu'i'faut la conduire la nuit? Mourez tranquillement et on va rester avec Nastia auprès d'vous, on y ira rien que l'matin.

— Tu vois, Nastia, la balle a tinté et a tué maman, et c'est toi la fautive; pourquoi qu'tu as hurlé quand l'soldat a voulu embrasser maman? Ça te dérangeait, oui? On s'sauvait et la balle a sifflé... Et maintenant t'auras plus d'mère et t'iras servir...

— Ça y est, maman parle plus, elle est morte bel et bien. J'pourrais t'rosser comme i'faut, mais t'es déjà orpheline. Mais que vaut une fille pareille? Quand la Ivaneude est morte près de nous, ses filles ont poussé des lamentations: maman, p'tite maman, où vous chercher, d'où vous attendre... Mais toi, tu sais même pas, et moi, j'suis un garçon et ça m'va pas d'me lamenter...

— Tu vois comme les troupes lâchent leurs feux de l'aut'côté comme l'eau à travers un tamis, ça s'allume, et ils voient de suite où qu'i'est l'soldat et i'font boum aussitôt sur lui et l'soldat s'couche comme not'mère. Couche-toi vite près de maman, les balles vont siffler. Ecoute voir comme elles tintent...

— Regarde seulement comme de l'aut'côté du Dniestr les soldats lancent en l'air des balles de feu, ils les jettent haut, très haut et la balle brûle, flambe,

puis s'éteint. Ils jouent avec, oh, qu'est-ce qu'y en a!...

— Té, té, l'canon qui fait boum, boum, boum, mais i'tire pas sur les gens, rien qu'sur les églises ou sur les maisons ou encore les écoles.

— Faut pas avoir peur du canon. Sa balle est aussi grande qu'moi et ses roues comme celles d'un moulin. Mais tu sais rien, toi, tu sais même pas encore marcher, c'est moi qui sais gambader comme un cheval...

— Cache-toi derrière maman, té, de nouveau ils lâchent l'feu, mais i'est tout blanc, blanc comme un suaire, ça va tourner vers nous, té, regarde comme nous sommes blancs et les balles qui sifflent de nouveau. Oh, si une balle m'atteint, j'me couche auprès d'maman et j'mourrai et toi, t'arriveras pas toute seule chez not'oncle. Vaut mieux qu'la balle te tue, toi, parce que j'sais où c'est et j'ferai savoir et l'oncle vous enterterra toutes les deux.

— Ça y est, tu pleures déjà, on dirait qu'ça fait mal une balle? Ça fera rien qu'un tout p'tit bruit et t'auras un trou dans la poitrine et ton âme s'envolera par c'trou-là,— et t'y es plus. C'est pas la même chose qu'à la maison quand t'es malade et qu'on t'frotte avec de l'eau-de-vie...

— J'veux manger, Dieu merci! Et qu'est-ce que j'te donnerai à manger, s'y a pas maman? Qu'maman t'donne à manger! Dis à maman, allons, dis voir! Que dit maman? Prends-la, prends-la par la main, la main tombera, ben quoi, j'te l'avais pas dit? La sottie fille, l'âme de maman s'est envolée et c'est elle, l'âme, qui parle, qui donne du pain et qui frappe...

— Nastia, j'te jure, que j'vas t'frapper, qu'est-ce que j'vas t'donner à manger? Té, regarde plutôt la guerre, regarde comme elle est belle, on va aller chez l'oncle rien que l'matin et on va manger du borchtch...

Té, attends voir un peu, maman doit avoir du pain dans sa chemise... Chut, y a du pain sur sa poitrine, tiens, mange, en voilà une gloutonne...

— I'lâchent de nouveau l'suaire, comme i'est blanc, comme d'la neige. I'vient sur nous, oh! Nastia, qu'est-ce t'as? Oh, oh, la bouche est pleine de sang et les mains aussi? C'est la balle qui t'a tuée, oui? Oh, pauv'malheureuse, pauv'Nastia, couche-toi près de maman... qu'est-ce tu peux faire...

— Eh, mais c'est pas la balle qui t'a tuée, c'est l'pain qui s'est trempé dans l'sang sur la poitrine de maman. En voilà une fille dégoûtante, elle mange tout comme un cochon, oh, elle s'est barbouillé l'visage et les mains d'sang... Comment qu'j'irai avec toi si ensanglantée par l'village? Eh ben, attends, j'vas suivre l'ruisseau avec toi et j'te débarbouillera dans de l'eau si froide qu'tu vas hurler sur tous les tons et j'vas t'rosser encore.

— Ça y est, t'as mangé, alors couche-toi auprès d'maman et moi à ton côté, tu seras au milieu et le loup t'mangera pas, dors, et moi, j'vas encore regarder la guerre, et toi, chauffe-toi à côté d'moi...

— Peut-être qu'une balle a déjà frappé l'père à la guerre, peut-être qu'elle m'tuera encore jusqu'au matin, et Nastia aussi, et y aurait plus personne, dors.

Il s'endormit. Jusqu'au grand matin la toile lumineuse frémissait au-dessus d'eux et filait en même temps au-delà du Dniestr.

La petite nounou Parassia est assise avec un enfant dans le bas de sa jupe; autour d'elle se tiennent des nounous pareilles — fillettes et garçons. Le groupe a l'air de grandes pommes sauvages que l'on aurait secouées et qui se seraient roulées par terre.

— Parassia propose de jouer à l'enterrement et aux pleureuses.

— Pourquoi à l'enterrement et aux pleureuses?

— J'vas vous l'dire pourquoi. J'ai entendu cette nuit mon père dire à ma mère qu'cet enfant doit pas rester sous not'toit, parce qu'i'est pas à nous, mais à un hussard moscovite, et l'père a dit à maman de tuer l'petit ou de l'enterrer vivant, mais qu'il en voulait point. Et maman de lui répondre: «Comment que j'vas enterrer un enfant vivant?» «Tue-le d'abord et mets-le en terre après». V'là pourquoi depuis l'chant du coq j'vous attends avec cet enfant, vous qui dormiez, parce que l'père crie: «Fiche-moi l'camp avec c'bâtard-là».

Le petit Maxyme que les hussards intéressaient fort, déposa son bébé par terre et se mit à examiner attentivement l'enfant de hussard.

Peu après il fit:

— Mais c'est un enfant est comme un autre et ton père est un sot.

— Oui, mais comment mon père pense-t-il étrangler cet enfant?

— Oh, c'est-ti malin d'étrangler un bébé pareil? Il l'étouffera et l'enterrera.

— Oh, c'est ta mère qui va pleurer, la pauvre!

— Lamentons-nous alors, mais rien qu'les filles! Vous, les garçons, taisez-vous, vous savez pas faire les pleureuses.

Les fillettes pleurent comme le font les femmes, le pacage retentit de chants funèbres.

La vieille Dmytreude crie de derrière sa claie:

— Eh, qu'est-ce qui vous prend, vous êtes donc devenues complètement folles, les filles, avec vos lamentations? C'est un péché d'pleurer quand y a pas d'mort.

— Grand-mère, cet enfant d'hussard doit mourir, on doit l'étrangler, v'là pourquoi c'est pas un péché de s'lamenter.

La vieille se signe et les enfants continuent leur jeu.

Le vieux Maxyme hersait son blé de printemps avec de bons et jeunes chevaux. Les herses volaient comme du duvet sur la terre. Maxyme jeta son chapeau sur la terre labourée, sa chemise se déboutonna et glissa sur ses épaules. Un nuage de poussière, soulevé par les herses, s'abattit sur ses cheveux blancs et sa poitrine. Il tempêtait, rageait et les gens des champs voisins se disaient :

— L'vieux chien est toujours furieux, mais i'tient bien encore en main de jeunes chevaux; un costaud, quoi, bien nourri dès son enfance, seulement i'a perdu ses deux fils et depuis c'temps, i'fait rien que crier dans les champs et par l'village.

Maxyme arrêta ses chevaux.

— Les vieux os c'est tout comme un vieux saule: c'est bon pour l'feu, mais pas pour courir après les chevaux. Si les jambes fléchissent près des chevaux et s'ramollissent dans la danse, des jambes pareilles vaut mieux pas dire c'qu'elles valent. Grimpe, vieux, sur l'four, il est temps.

Il secoua sa tête blanche sous la crinière noire de ses bêtes et continua à crier :

— Oui, j'peux encore grimper sur l'four, frère, mais l'four i'est froid et tout écaillé. Les images saintes aux murs se sont ternies et les saints regardent comme des chiens affamés la maison déserte. Toute sa vie, ma femme les ornait de pervenches et de basilics et dorait des colombes de papier autour pour que les saints nous soient favorables, la maison gaie et nos enfants grandissent bien. Et bien qu'y en ait un tas, mais tous, i'valent rien. D'fils y en a plus, ma femme, j'l'ai mise en terre et vous, les dieux, faites excuse pour les pervenches, fallait mieux veiller... Allons, l'Etoilé,

tant qu'nous pouvons, frère, attellons-nous à cette terre.

Ils allaient d'un bout du champ à l'autre, emmitoufflés dans la poussière, les herses mordaient la terre, la grattaient, roulaient avec fracas pour préparer un lit moelleux à la graine.

— Toi, l'Déchaussé, t'es point un cheval, t'es un chien, tu m'as bouffé toutes mes épaules, t'as mordu tant qu't'as voulu, y a rien qu'des plaies. M'tiraille donc pas tant toi au moins, parce que la vie m'a si bien tirillé que j'tiens à peine sur mes pattes. J'te donne de l'avoine à la pointe du jour, n'ayant moi-même rien dans la bouche; j'te peigne; j't'arrose de mes vieilles larmes et toi, tu m'mords. C'est l'Etoilé qu'est un homme: i'm'suit de son oeil noir, i'm'plaint; avec sa crinière, il essuie les larmes au vieux; et toi, t'es mauvais, t'as pas d'coeur. Y a pas si longtemps encore, tu m'as arraché une poignée d'cheveux et tu l'as jetée sous tes sabots dans l'fumier. On fait pas des choses comme ça, voyons, car t'as beau être un bon cheval, mais t'es méchant. J'peux pas t'vendre aux Juifs, mais si Saint Youri venait à s'amener chez moi, ma parole, j'lui ferais don de toi pour que tu ailles écraser les vipères avec lui; tu peux pas travailler la terre, parce qu'y a pas d'calme en toi.

Il mouillait ses doigts de salive, lavait la plaie de ses épaules et la saupoudrait de poussière.

— Hue, les chevaux, allons, hue...

Les herses s'apaisaient, la terre se laissait faire, s'éparpillait, les pieds de Maxyme ressentait sous eux sa mollesse, cette mollesse que connaît si rarement l'âme du paysan; c'est la terre qui lui donne cette douceur et pour cela il l'aime tant. Aussi quand il jetait des poignées de graines, disait-il: «J'vous ai fait un lit bien doux, poussez donc jusqu'au ciel!»

Maxyme se calmait, ne criait plus, mais arrêta soudain ses chevaux.

— Quel diable tu m'fais mal, vieille tordue, qu'est-ce tu grinces dans chaque gond, hein, cloche-pied?

Il jeta un regard derrière lui et vit près des herbes un long fil de sang rouge, il s'assit.

— Un éclat d' verre a dû entrer, nom d'un p'tit bonhomme! Traîne maintenant ta patte, mais laisse pas l'champ inachevé, à moins qu'tu t'brises en morceaux. Et toi, pauv'champ, t'auras pas beaucoup d'profit d'mon vieux sang, parce que l'vieux sang c'est tout comme l'vieux fumier, i'produit rien; pour moi c'est une perte, mais toi, t'as aucun avantage.

Tout en boitant, il détela ses chevaux, les mena vers la charrette et déposa devant eux une brassée de foin.

— Toi, soleil, t'rembrunis pas sur l'vieux qu'i'fait si vite son casse-croûte; l'vieux n'a pas avec quoi marcher...

Il tira de sa musette du pain, du lard et une bouteille et lavait la plaie avec de l'eau-de-vie; puis il arracha un bout de manche, en banda son pied et le noua avec la corde du sac.

— Et maintenant, fais mal ou cesse ou fais c'que tu veux, mais tu te traîneras malgré tout.

Il but de l'eau-de-vie, prit du pain, y mordit à pleines dents et s'exclama de nouveau furieux:

— C'est du pain, ça? Il est juste bon à gratter un cheval juif, parce qu'à une bonne bête il déchirerait la peau. Elles viennent en foule chez moi, ces ratatinées: «Grand-père, font-elles, on va vous faire la cuisine, on va vous blanchir, léguez-nous vos champs». Ces chiennes fanées s'imaginent-elles qu'j'ai gardé mes terres pour elles? Si j'meurs, j'préfère qu'des fleurs poussent plutôt sur mes champs et qu'elles fassent de leurs petites têtes des prières pour l'vieux.

De colère, il jeta le pain, loin sur la terre labourée.

— Les dents tressaillent d'horreur de ce tourteau; buvons, Maxyme, l'eau-de-vie, elle passe mieux...

— Eh, tais-toi, n'aboie pas au-dessus d'ma tête; pour qui t'es-tu pris à chander? Pour c'vieux bon-homme déguenillé et usé? Vole d'ici vers l'ciel, dis à ton Dieu de ne pas m'envoyer d'sot oiseau et d'chant, parce que si ton Dieu est si puissant, qu'i'm'envoie plutôt mes fils. C'est donc par sa volonté que j'suis resté seul au monde! Que ton Dieu m'dupe pas avec ses chansons, allons, déguerpis!

Et il lança une motte de terre sur l'alouette, mais l'alouette se mit à chanter de plus belle au-dessus de lui et ne voulut pas voler vers son Dieu.

— Toi, oiseau, tu comprends rien, mais alors rien de rien. Quand mon p'tit Ivan courait après toi pour t'attraper, qu'il cherchait ton nid dans les bordures et jouait du chalumeau, tu faisais bien alors, oiseau, d'chanter, tu devais l'faire. Ton chant et l'chalumeau d'Ivan coulaient par le bas, au-dessus de vous y avait l'soleil et tous vous répandiez la voix de Dieu sur moi, sur les champs scintillants et l'monde entier si beau. A travers l'soleil, Dieu dispersait sa clarté comme à travers un tamis doré et toute la terre et tous les gens resplendissaient d'or. L'soleil avait alors fait lever la terre comme dans un grand pétrin...

— Et de c'pétrin nous puisions des brioches et les brioches étaient posées devant les musiciens, les jeunes mariés, tout en fleurs, s'aimaient et se mariaient, l'printemps roulait ses flots tel une mer, pareil à une inondation; c'est alors, oiseau, qu'ton chant coulait dans mon coeur comme une eau brusque dans une cruche neuve...

— Va-t-en donc, oiseau, va dans ces pays d'où l'on n'a pas pris encore toutes les brioches et égorgé les enfants.

Il prit à deux mains sa tête blanche et se courba vers la terre.

— T'as pas honte, tête blanche, de te lamenter et de gémir comme une bonne femme pleurnicheuse, parce que rien au monde t'aidera plus...

— Eh, mes fils, mes fils, où donc reposent vos têtes?! C'est pas seulement mes terres que j'vendrais, mais mon âme pour arriver avec mes pieds ensanglantés à vos tombes. Seigneur, les livres d'or de l'église mentent quand i'disent qu't'avais un fils, i'mentent qu't'en avais un! On dit qu't'as ressuscité l'tien. J'te dis pas, moi: ressuscite-les, j'te dis, moi: montre-moi leurs tombes pour que j'me couche auprès d'elles. Tu vois l'monde entier, mais t'es devenu aveugle devant mes tombes...

— Que ta coupole là-bas s'fende comme s'est fendu mon coeur... Mais qu'il en vienne au moins une chez moi, chez l'vieux; on dirait qu'vous n'avez pas aimé mes fils, qu'vous vous êtes pas mises au lit avec eux? Ils étaient si beaux comme ces chênes frisés... Mais apporte-moi donc un bâtard d'lui, t'gêne pas, viens. L'vieux étalera tous ses tapis à tes pieds et taillera les plus fines toiles pour en faire des linges à ton bâtard. Parce que toi, pauvrete, t'es restée fille-mère et tu verses des larmes de honte.

Le vieux leva ses deux bras en l'air, faisant appel avec au monde entier:

— Viens, p'tite bru, viens chez ton père, on a pas besoin d'curé, nous!

Il sanglota bien fort, se coucha sur la terre et en essuya ses larmes comme avec un mouchoir, il fut noire de terre. Mais il continua à implorer:

— Ou alors viens, toi, sa maîtresse sans enfant, et je verrai sur ton cou les traces de ses bras et sur tes lèvres rougiront ses lèvres à lui, de tes yeux comme d'un puits profond, j'tâcherai de repêcher ses yeux

et j'les cacherai dans mon coeur comme dans un écrin. Tel ce chien, j'retrouverai l'odeur de ses cheveux sur tes mains... Maîtresse de mon fils, viens et sauve l'vieux.

— Tu vis encore et eux n'y sont plus, trouvez donc l'chemin vers moi et donnez d'eux nouvelles. Arrosez mes cheveux blancs d'rosée froide parce que chaque cheveu m'brûle comme un fil de fer rougi au feu. Ma tête flambe de c'feu.

Il arrachait ses cheveux blancs et les jetait par terre.

— Cheveux blancs, brûlez la terre, j'suis plus en état, moi, d'vous porter.

Epuisé jusqu'à l'extrême, il se coucha sur le sol et y resta étendu sans mot, puis se mit à parler doucement:

— La dernière fois c'est mon Andry qu'est venu: il était instruit. «Père, qu'i'm'a dit, on s'en va lutter maintenant pour l'Ukraine». «Pour quelle Ukraine?» Et lui, il a soulevé avec son sabre une motte de terre et a dit: «Ça c'est l'Ukraine et là,— il a dirigé son sabre vers sa poitrine,— et là est son sang; on s'en va reprendre not' terre à l'ennemi. Donnez-moi une chemise blanche, de l'eau fraîche et adieu!» Quand son sabre à lui, ben, i'm'a ébloui. «Fils, lui ai-je dit, j'ai encore un enfant, Ivan, ton cadet, prends-le avec pour c'te cause; il est fort, que j'vous enterre tous les deux dans c'te terre qu'est à nous, pour que l'ennemi arrache pas ces racines d'son côté». «C'est bon, père, on ira à deux», a-t-il fait. Quand ma vieille a entendu ces paroles, j'ai tout d'suite vu qu'la mort l'avait enveloppée de son suaire blanc. J'me suis dirigé vers la porte, parce que j'ai entendu ses yeux tomber et rouler comme des pierres mortes sur le sol. En tous cas c'est c'qui m'a semblé, mais la lumière de son front s'était déjà éteinte...

— L'matin ils sortaient tous les deux et ma vieille s'est appuyée à la porte de la grille, mais elle disait rien, elle faisait rien qu'regarder de loin, comme du ciel... Quand j'les ai mis dans l'train, j'leur ai dit: «Andry, Ivan, pas de retraite, m'oubliez pas, j'suis resté seul, parce que vot'mère est morte sur la porte d'la grille...»

Jusqu'au soir Maxyme travailla sa terre mais ne criait plus, il gardait un silence de mort. Les enfants qui rentraient les troupeaux de moutons, les gens qui tintaient de leurs charrues auprès de lui, passaient et, de frayeur, ne le saluaient pas. Sale, tout bourbeux, déguenillé, tordu, il semblait s'affaisser dans la terre.

Tard dans la soirée quand Maxyme eut nourri ses vaches et ses chevaux et trait ses brebis, il entra dans la maison.

— Toi, pauvrete, t'es devenue complètement muette, engourdie, comme si on t'avait fourré un couteau, tu peux même pas prononcer un mot... Mais j'vas trouver encore un peu d'feu en toi...

Il se fit une bouillie de maïs, passa une chemise blanche, soupa et s'apaisa. Puis il s'agenouilla et pria:

— Et toi, mère de Dieu, sois ma ménagère; toi et ton fils au milieu et, à tes côtés, mes fils Andry et Ivan... T'as apporté en offrande un fils, moi, j'en ai donné deux.

TABLE DES MATIERES

| | |
|---------------------------------|-----|
| LE LIVRET BLEU | 13 |
| LES ADIEUX | 16 |
| LE SUICIDE | 19 |
| A L'AUBERGE | 23 |
| LA FAMILLE DE LES | 27 |
| L'ENFANT GATE | 31 |
| LE MAITRE CHARPENTIER | 36 |
| LA DEVOTE | 41 |
| KATROUSSIA | 45 |
| L'ANGE | 51 |
| TOUTE SEULETTE | 55 |
| EN AUTOMNE | 58 |
| LE MALHEUR | 63 |
| LA NOUVELLE | 66 |
| LA CROIX DE PIERRE | 70 |
| LA SEANCE | 86 |
| EN REVENANT DE VILLE | 94 |
| LE REVEILLON | 101 |
| LES ENFANTS | 106 |
| LA SIGNATURE | 109 |
| LE CHAMP | 114 |
| LA LETTRE | 115 |
| L'HEURE CREPUSCULAIRE | 119 |
| LE CHEMIN | 124 |
| LA MORT | 128 |
| UNE HISTOIRE DES TEMPS PASSES | 131 |
| LES MESSAGERS | 138 |
| LE MOIS DE MAI | 142 |
| L'INCENDIAIRE | 147 |
| LES FEUILLES D'ERABLE | 166 |
| L'ENTERREMENT | 178 |
| LE SONGE | 181 |
| LES BASSARABE | 184 |

| | |
|---------------------------------|-----|
| LES BLES D'AUTOMNE | 196 |
| LE VOLEUR | 199 |
| MA PAROLE | 208 |
| LE JUGEMENT | 212 |
| ELLE, LA TERRE | 221 |
| MARIA | 226 |
| UNE AVENTURE D'ENFANT | 238 |
| LA NOUNOU | 241 |
| LES FILS | 243 |

СТЕФАНИК ВАСИЛЬ СЕМЕНОВИЧ
«КАМЕННЫЙ КРЕСТ»
И ДРУГИЕ НОВЕЛЛЫ
(На французском языке)

Київ, Володимирська, 42
Видавництво «Дніпро»

Редактор *К. Ю. Квітницька-Рижова*
Художник *В. М. Дозорець*
Художній редактор *І. М. Гаврилук*
Технічний редактор *Б. С. Куйбіда*

Imprimé en U. R. S. S.

Виготовлено з матриць Головного підприємства на Київській книжковій фабриці «Жовтень» республіканського виробничого об'єднання «Поліграфкнига» Держкомвидаву УРСР, Київ, Артема, 23-а

Здано на виробництво 4.III 1975 г. Підписано до друку 25.VI 1975 р. Папір № 1. Формат 70×100¹/₃₂. Фіз. друк. арк. 8,0. Умовн. друк. арк. 10,37+1 вкл. Обліково-видавн. арк. 10,767. Замовл. № 1894. Тираж 2000. Ціна 65 коп.

EDITIONS «DNIPRO»
LIVRES EN FRANÇAIS
1976-1977

Les Editions „Dnipro“ proposent aux lecteurs de langue française les meilleures oeuvres de la littérature ukrainienne, classique et soviétique.

TARASS CHEVTCHENKO POEMES

288 pages

Le recueil contient les traductions françaises des meilleures oeuvres du grand poète ukrainien. Edition bilatérale.

VASSYL KOZATCHENKO LA TACHE
BLANCHE RECIT 300 pages

Le livre dépeint les exploits des parachutistes soviétiques au cours de la Grande Guerre Nationale de 1941-1945.

PAVLO ZAGREBELNY EUROPE-45 ROMAN

384 pages

L'auteur nous fait témoins de la lutte d'un détachement international des partisans contre le fascisme.

A L'AVIS DES LECTEURS DE L'ETRAN-
GER

Vous pouvez vous procurer ces livres
dans tous les magasins dépositaires de
V/O Mejdounarodnaïa Kniga, Moscou, G-200,
URSS

ERRATA

| Page | Ligne | Imprimé | Correct |
|------|--------------|----------|-----------|
| 11 | 12 d'en haut | Humanite | Humanité |
| 39 | 7 d'en bas | Tene | Tenez |
| 63 | 7 d'en bas | fâche | tâche |
| 91 | 3 d'en haut | taisant | faisant |
| 100 | 3 d'en haut | El | Et |
| 119 | 11 d'en haut | firmamet | firmament |
| 148 | 15 d'en bas | Vons | Vous |
| 164 | 9 d'en bas | veux | yeux |
| 246 | 5 d'en haut | chander | chanter |

3500.

